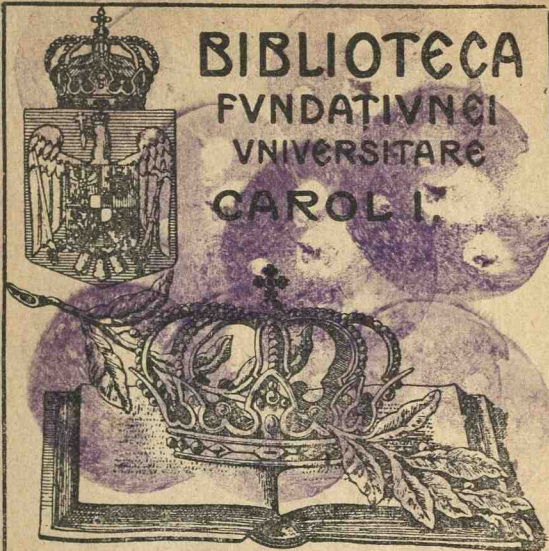


BIBLIOTECA
FUNDATIVNEI
UNIVERSITARE
CAROL I.



n° Curent 69515 Format m

n° Inventar A51330 Anul 1938

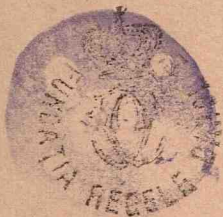
Sectia Depozit iv Raftul iv

GOSTICA IONESCU
Legătorie de Cărți
București
Str. Morilor, 88

HENRY DÉRIEUX

LAMARTINE

*raconté par ceux
qui l'ont vu*



ÉDITIONS STOCK

246

LAMARTINE

RACONTÉ PAR CEUX QUI L'ONT VU

1956

- MOLIERE, *raconté par ceux qui l'ont vu*, Documents réunis par G. Michaut.
- STENDHAL, *raconté par ceux qui l'ont vu*, Souvenirs, Lettres Documents réunis et annotés par P. Jourda.
- VICTOR HUGO, *raconté par ceux qui l'ont vu*, Souvenirs, Lettres, Documents réunis et annotés par Raymond Escholier.
- VOLTAIRE, *raconté par ceux qui l'ont vu*, Souvenirs, Lettres, Documents réunis et annotés par J.-G. Prod'homme.
- VINGT CHEFS-D'ŒUVRE, *jugés par leurs contemporains* (du *Cid à Madame Bovary*), Opinions, Critiques, Correspondances choisies et annotées par J.-G. Prod'homme.
- BEETHOVEN, *raconté par ceux qui l'ont vu*, Lettres, Mémoires, Documents réunis par J.-G. Prod'homme.
- MOZART, *raconté par ceux qui l'ont vu*, Lettres, Mémoires, Documents réunis et traduits par J.-G. Prod'homme.
- SCHUBERT, *raconté par ceux qui l'ont vu*, Souvenirs, Lettres, Journaux intimes, suivis de la Correspondance et des Ecrits de Schubert, réunis et traduits par J.-G. Prod'homme.

OUVRAGES DE HENRY DÉRIEUX

Poésie

- LE REGARD DERRIÈRE L'ÉPAULE (*Grasset, édit.*) 1 vol.
- EN CES JOURS DÉCHIRANTS... (*Payot*) 1 vol.
- LE REGARD SUR LE MONDE (*Les Marges*) 1 vol.
- FACE A FACE (*Mercure de France*) 1 vol.
- HEUREUX QUI COMME ULYSSE... (*Mercure de France*) 1 vol.

Roman

- LA BELLE ET LA BÊTE (*Fayard, les Œuvres libres*) 1 vol.

Essais

- TROIS ESSAIS SUR BAUDELAIRE (épuisé).
- LA POÉSIE FRANÇAISE CONTEMPORAINE, 1885-1935, avec bibliographie et index (*Mercure de France*) 1 vol.
- PAÏENS ET MYSTIQUES, études de psychologie poétique (en préparation).

Inu.A.51.330

240607

LAMARTINE

RACONTÉ PAR

CEUX QUI L'ONT VU

Lettres, Mémoires, Documents, etc...

réunis et annotés

par

HENRY DÉRIEUX



65724

1938

ÉDITIONS STOCK

DELAMAIN ET BOUTELLEAU

6, rue Casimir Delavigne

PARIS

Biblioteca Centrală Universitară

BUCUREȘTI

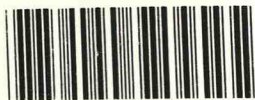
Cota 69515

Invenția C 65724

ESTE TOT ÎN ORDINE

RC 30/2002

B.C.U. Bucuresti



C65724

*Tous droits réservés pour tous pays
Copyright 1938 by ÉDITIONS STOCK,
DELAMAIN et BOUTELLEAU, Paris.*

LAMARTINE

LES ANNÉES D'ENFANCE ET DE JEUNESSE (1790-1820)

Lamartine naît à Mâcon en 1790. Sa famille, qui tient à la noblesse par le nom, les alliances et les traditions royalistes, se rattache à la terre par la modestie de son existence. L'enfant grandit, à Milly, parmi les vigneron et les pâtres. On l'envoie au collège, à Lyon, où il souffre; puis à Belley où les Pères de la foi savent parler à son âme. Mais son meilleur maître reste sa mère, âme exquise en qui se concentrent tous les raffinements du siècle, tous les élans de la foi. Elle seule sait discipliner un peu sa nature généreuse, mais fière et emportée.

Sa jeunesse est agitée et mélancolique. Il passe de longs mois dans la retraite, plonge dans le travail, puis se jette avec emportement dans le jeu et le plaisir. A vingt et un ans, il part pour l'Italie, visite Rome, puis Naples où il aime la cigarière dont il fera Graziella. Les Cent Jours le trouvent garde du corps. Il ne tarde pas à quitter l'armée et reprend sa vie errante. Il séjourne en Suisse et en Savoie, incertain de lui-même et de sa destinée, rêvant tour à tour armée, diplomatie, agriculture. Entre temps il compose des tragédies ou des élégies

galantes. Sa vie se partage entre ses livres, son cheval et ses chiens. Enfin, en septembre 1816, aux eaux d'Aix, il rencontre Julie Charles. Quelques semaines d'épanchements fiévreux, à Aix d'abord, puis à Paris, au printemps suivant, vont suffire à transformer son existence. L'amour éveille en lui « des accents inconnus de la terre ». Julie va mourir. Le poète est né.

L'ACTE DE BAPTÊME

Le vingt-deux octobre 1790 a été baptisé *alphonse marie louis* né d'hyer, fils de pierre *delamartine* capitaine de cavalerie au régiment dauphin, et de françoise alexis des roys son épouse, le parrain a été louis françois delamartine, chevalier de l'ordre royal et militaire de st louis cy-devant élu de la noblesse du pays et comité de maconnois, seigneur de monceaux et autres lieux demeurant en cette paroisse ayeul paternel malade et représenté par louis delamartine son fils aîné cy-devant officier de la maison militaire de sa majesté seigneur de montculot noly et autres lieux résidant en cette paroisse; et la marraine dame marguerite gavault cy-devant sous gouvernante des princes de la maison d'orléans, épouse de jean-louis des roys cy-devant écuyer seigneur de vieux et autres lieux résidant ordinairement à paris paroisse st eustache ayeule maternelle qui ont signé avec le père.

(*Suivent les signatures :*)

Gavault Des roys. — Lamartine fils. — Lamartine père. — Lamartine Duvillars chanoinesse. — Boyer de Ruffé. — Noly veuve De prusilly. — Lafievville de Rambuteau. — Barthelot de Rambuteau. — Rambuteau fise (*sic*). — Focard curé ¹.

1. Extrait du *Registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse Saint-Pierre, à Mâcon.*

LA FAMILLE A MILLY

Vers 1800.

Une personne grave et peu habituée aux comparaisons poétiques ¹ qui avait, en ce temps, l'occasion de voir Lamartine avec ses sœurs sous l'aile de la mère, ne pouvait s'empêcher de comparer cette jeune famille aimable et d'un essor si naturel, à une couvée de colombes. Quand tout n'était que bouleversement et tempête, comment ce doux nid était-il venu éclore sur la colline pierreuse? Demandez plutôt à celui qui voulut vêtir le lys du vallon et qui fait fleurir le désert ².

Le journal de la mère ³.

11 juin 1801.

J'avais commencé dans ma première jeunesse à écrire un journal exact de tout ce qui se passait en moi ou autour de moi, de toutes les réflexions

1. C'est de Royer-Collard qu'il s'agit.

2. SAINTE-BEUVE : *Portraits contemporains*.

3. Le journal tenu par la mère de Lamartine est un document capital pour l'étude de la jeunesse du poète. Nous n'en possédons malheureusement qu'un texte incomplet et d'une exactitude relative. Lorsqu'il prépara, sous le titre : *Le manuscrit de ma mère*, le recueil d'extraits qui a été publié après sa mort dans ses *Œuvres complètes*, Lamartine, sacrifiant à des préoccupations littéraires, prit de grandes libertés avec le texte maternel. Mais le journal authentique a été conservé

que les divers événements de ma vie me suggéraient. Je l'ai brûlé et j'ai perdu cette habitude depuis longtemps, je m'en repens et je m'en afflige parce que je crois que cela peut être utile.

... Je pense aussi que, si une fois mes enfants lisent par hasard ce journal, il ne sera pas sans intérêt pour eux seuls. Il pourrait peut-être leur être même de quelque service après moi, parce que j'y parlerai souvent d'eux et de leurs différents caractères.

J'en ai déjà cinq actuellement, après en avoir perdu un : quatre filles et un garçon qui s'appelle Alphonse. Il est loin de moi à présent pour commencer son éducation classique à Lyon. C'est un bon et aimable enfant; Dieu le rende pieux, sage, chrétien, c'est ce que je désire pour lui avec le plus d'ardeur ¹.

dans la famille. Composé de douze petits cahiers qui s'échelonnent entre le 13 décembre 1800 et le 22 octobre 1829 (un mois avant la mort de madame de Lamartine) il est aujourd'hui entre les mains du Comte Pierre de Chastellier. Ce dernier a bien voulu le feuilleter pour nous et nous donner quelques détails et quelques dates que nous n'avons pas manqué d'utiliser. Cependant, sauf pour quelques fragments où nous l'indiquons, nous avons dû nous référer le plus souvent au seul texte dont nous disposions entièrement, celui du *Manuscrit* publié. Nous n'en remercions pas moins le Comte de Chastellier de ses aimables communications.

1. Mme DE LAMARTINE mère, publié par LAMARTINE : *Euvres complètes : Le Manuscrit de ma mère.*

AU TEMPS DU COLLÈGE

11 septembre 1801.

Madame de Lavernette est venue nous voir à son retour de Lyon : elle a vu Alphonse. Ses maîtres lui ont dit que cet enfant faisait tout ce qu'il pouvait, tout ce qu'il voulait. Son père cache sa fierté, mais il est en secret aussi fier que moi. Cela durera-t-il? Quelle distance n'y a-t-il pas d'un petit enfant à un homme? Cet enfant m'écrit par Madame de Lavernette qu'il a grande impatience de venir.

19 septembre 1801¹.

Enfin, il est arrivé à la nuit et je trouve mon Alphonse en très belle santé, grandi, engraisé, embelli; il me paraît qu'il n'a rien perdu de la piété que j'avais tâché de lui communiquer, et c'était toute ma crainte.

11 octobre 1801.

Je fais lire à Alphonse tous les matins un chapitre d'un bon livre d'un prêtre allemand, pour bien lui enseigner le sentiment religieux émané de toute la nature. Je suis contente de son intelligence; mais j'ai à lui reprocher de manquer souvent de patience, avec ses sœurs surtout. Je craindrais qu'il n'eût le caractère un peu trop fier et trop impérieux s'il ne s'en corrige pas.

1. Date rectifiée d'après les cahiers originaux de Madame de Lamartine (communiqué par le Comte P. de Chastellier).

9 novembre 1801.

Aujourd'hui je suis à Lyon, où je ramène Alphonse dans sa maison d'éducation. Le cœur m'en saigne. J'ai été ce matin assister à la messe dans cette maison. Je ne cherchais que ses beaux cheveux blonds au milieu de toutes ces petites têtes. Mon Dieu ! que c'est affreux de déraciner ainsi cette jeune plante du cœur où elle a poussé, pour la jeter dans ces maisons mercenaires !

... Je passe huit jours à Lyon, chez ma sœur, pour revoir plusieurs fois mon pauvre Alphonse, qui ne peut s'accoutumer à sa prison, et pour m'accoutumer un peu moi-même à cette déchirante séparation.

7 janvier 1802.

Monsieur de Pierreclos arrive de Lyon ; il a été savoir des nouvelles d'Alphonse qui a été voir la revue passée par Bonaparte sur la place Bellecour à Lyon. Ses maîtres l'y ont conduit pour récompenser sa bonne conduite avec douze de leurs meilleurs écoliers. J'ai été bien contente de cette petite distinction : c'est bon signe.

2 octobre 1802.

Je suis à Saint-Point depuis hier matin avec Alphonse, Cécile et Eugénie. Cette course a fait une grande joie à ces enfants. Alphonse y est venu sur une mule, il était dans l'ivresse.

J'avais emporté avec moi les *Confessions* de Saint Augustin. C'est un livre que j'aime beaucoup et j'ai vu ce matin, avec plaisir, qu'Alphonse l'avait ouvert et le lisait avec intérêt.

28 octobre.

J'ai ramené tristement mon fils à Lyon.

17 décembre 1802.

Alphonse vient de s'échapper de son collège avec deux de ses camarades qu'il a entraînés : Messieurs de Veydel. On les a rattrapés à six heures de Lyon. La réclusion du collègue lui était, depuis quelque temps, insupportable. Je suis bien attristée de cet événement. Son caractère d'indépendance m'effraye. Je crains de l'avoir gâté. On a eu de la peine à lui faire écrire une lettre d'excuse et de repentir à son père.

Belley, 23 octobre 1803.

J'ai obtenu avec peine de mon mari et de ses frères, de retirer Alphonse de sa maison d'éducation à Lyon, et de le placer au collège tenu par les Jésuites à Belley, sur les frontières de Savoie. Je l'y ai conduit moi-même.

27 octobre 1803.

Je suis allée ce matin contempler, à travers les guichets de la cour du collège des Jésuites, mon pauvre enfant. Je l'ai vu ensuite au milieu de tous les élèves à la messe. Il m'a dit qu'il était content de sa réception par ses maîtres et par ses camarades.

... Le soir, je suis repartie pour Mâcon. En passant devant la cour du collège des Jésuites j'ai vu, du fond de ma voiture, les élèves qui jouaient, et j'ai entendu leurs cris de joie : heureusement Alphonse ne s'est pas approché des grilles pour voir passer ma voiture : il aurait trop pleuré et moi aussi.

14 septembre 1804.

Je suis à Belley, d'où je dois ramener Alphonse pour ses vacances. Je l'ai vu dans la cour en arrivant, il a été aussi ému que moi : il est devenu tout à coup si pâle que j'ai cru qu'il allait s'évanouir. Ah! comme nous nous sommes embrassés!

Il doit jouer un rôle d'orateur demain dans les exercices que les Jésuites font faire à la fin de l'année d'étude, en public, à tous les meilleurs écoliers. Cela me trouble autant que si c'était moi qui devais faire le discours.

21 juillet 1805¹.

Alphonse est arrivé hier. Je vais avoir bien de la peine avec cet enfant, difficile à gouverner, et ses deux sœurs déjà grandes².

1. Date rectifiée comme précédemment.

2. Mme DE LAMARTINE : *Op. cit.*

UN PORTRAIT DE LAMARTINE COLLÉGIEN

1805.

Avec sa figure distinguée, son teint de jeune fille, ses grands yeux bleus, ses cheveux d'un blond cendré, sa taille élancée, il offrait ce type qu'il a peint dans son poème de *Jocelyn*, en nous montrant Laurence sous des habits d'homme, Laurence que l'œil contemple en hésitant entre l'enfant et l'ange. Mais cette délicatesse de traits et de formes s'unissait à une grande énergie de caractère voilée sous l'apparence de la douceur, et à un goût précoce pour la chasse, pour les chevaux, pour les exercices violents¹.

1. A. RASTOUL DE MONGEOT : *Lamartine poète, orateur, historien.*

AU COLLÈGE DE BELLEY : PALMARÈS DE 1806

Præmia dictaturæ

- 1^{er} Alphonse de Lamartine;
2^o Jules Genin, de Virieu-le-Grand.

Amplification latine

- 1^{er} Alphonse de Lamartine;
2^o Jacob Revel, de Cluzes.

Amplification française

- 1^{er} Alphonse de Lamartine;
2^o Jules Genin.

Poësie

- 1^{er} Alphonse de Lamartine;
2^o Guignod, de Briard.

Sermon latin

- 1^{er} Claude Guignod;
2^o Alphonse de Lamartine.

Discours grec

- 1^{er} Laignon;
2^o Jules Genin¹.



1. Abbé ROCHET : *Histoire du Collège-Séminaire de Belley.*

LES INCERTITUDES DE LA JEUNESSE

Le journal de la mère

25 septembre 1806.

Alphonse devait arriver de son collège; j'allai le 17 le recevoir à Mâcon. Il arriva seul, le soir. Je l'ai trouvé beaucoup mieux que je ne l'espérais. Il est plus grand que moi d'une main, un peu maigre et un peu pâle, mais fort quoique élancé. C'est d'ailleurs un excellent enfant; les Jésuites ses maîtres se louent de ses facultés; il revient chargé de premiers prix et de couronnes, discours latin, discours français, version latine, poésie latine, et il est malgré cela très modeste. Ce qui me fait plus de plaisir encore, c'est qu'il paraît avoir de l'inclination maintenant à la piété.

... J'ai présenté Alphonse à toute la famille à Monceau¹ avec un peu d'orgueil. Seulement je ne lui trouve pas le ton aussi doux que je voudrais; je crains de l'éloigner de moi qu'il aime tant en le grondant là-dessus, et d'un autre côté je crains de le gâter par trop de condescendance. Mon Dieu, qu'il est difficile de faire un homme! Nous sommes, mon mari et moi, bien tourmentés de ce que nous allons en faire. Il adore l'état militaire qui est celui de son

1. Lamartine et ses contemporains orthographient ce nom avec des variantes : Monceau, Montceau ou Monceaux. Nous avons laissé à chaque narrateur la sienne, adoptant personnellement la seconde.

père; mais cette guerre contre la Prusse dévore tant et tant de jeunes gens! et puis la licence des armées est si mortelle à l'innocence!

28 septembre 1807¹.

Nous avons reçu hier le bulletin général de l'année de Belley. Beaucoup de choses m'y font un grand plaisir, et plusieurs autres m'effraient infiniment. Je n'espère qu'en Dieu pour sauver ce cher enfant de tous les périls dont sa jeunesse va être entourée. On loue son esprit, sa facilité d'apprendre, son imagination, mais en même temps l'on se plaint de sa légèreté, de son extrême répugnance à une application sérieuse, et de son goût pour le plaisir. L'on ajoute cependant que la religion qu'il aime, qu'il estime et qu'il pratique, le fait vaincre ses dangereux ennemis, mais que, si elle venait à s'affaiblir dans son cœur, rien ne pourrait le préserver de la corruption.

24 février 1808².

La santé d'Alphonse n'est pas mauvaise; il s'occupe beaucoup et a plusieurs maîtres, entre autres, un de danse et un de basse. Il est assez raisonnable, mais son caractère me paraît toujours fort léger, ce qui rend les dangers du monde bien plus graves pour lui. Nous l'en tenons encore éloigné cette année, mais je frémis pour le moment où il sera exposé à cette contagion affreuse.

19 novembre 1809³.

Je lis les *Mémoires* de madame Roland... Ils sont bien écrits, ils m'ont intéressée, mais en sautant tous les endroits où il est question de religion parce qu'elle en parle très mal. Je n'ai pas voulu que mon

1 et 2. Texte des Cahiers originaux.

3. Date rectifiée d'après les Cahiers originaux.

filz lût ces *Mémoires*, quoiqu'il en eût très grande envie.

... Alphonse ira passer l'hiver à Lyon, pour le dépayser un peu et l'habituer au grand monde.

7 janvier 1810.

Alphonse m'inquiète toujours beaucoup dans cette oisiveté dangereuse où la famille le laisse.

Ses passions commencent à se développer; je crains que sa jeunesse et sa vie ne soient bien oranges : il est agité, mélancolique; il ne sait ce qu'il désire...

Il paraît bien altéré de connaissances, bien enclin à l'étude; nous espérons qu'avec plus de ressources, dans une grande ville il pourra mieux échapper aux dangers de l'oisiveté, que dans une petite ville où il n'y a d'occasions que pour le mal : d'ailleurs nous sommes bien aises qu'on ne le voie pas trop ici, parce qu'il est d'une taille remarquable et qu'il pourrait tenter les agents de l'Empereur pour nous contraindre à le faire entrer dans l'armée et nous refuser le remplaçant que nous lui achetons¹.

1. Mme DE LAMARTINE : *Op. cit.*

LE PREMIER VOYAGE EN ITALIE

14 juillet 1811.

Alphonse doit partir demain pour l'Italie; ils vont en voiture à Livourne, où M. de Roquemont a une maison de commerce; ils y resteront deux à trois mois. De là ils iront à Rome et peut-être à Naples. C'est un charmant voyage pour mon fils, et j'espère qu'il sera profitable à sa santé, qui n'est toujours pas très forte. Mais il sera au moins très utile en ce moment pour occuper un peu l'activité de sa tête et de son imagination de vingt ans.

19 novembre 1811¹.

Alphonse est resté seul². Ses oncles et tantes étaient d'avis qu'il revînt aussi, mais nous avons trouvé avec mon mari qu'il serait trop cruel de ne pas le laisser aller jusqu'à Rome dont il est si près, et nous lui avons permis de continuer jusque-là. Il a aussi demandé d'aller passer huit jours à Naples chez M. de Fréminville, et nous avons accordé. Le seul obstacle à la prolongation de son voyage est l'argent : ses oncles et tantes ont donné entre eux soixante-douze louis, et nous ce que nous avons pu, ce qui n'est pas bien considérable. Enfin il ménagera de son mieux pour pouvoir aller plus loin, cela l'accoutumera à l'économie, dont il avait grand besoin.

1. Texte des Cahiers originaux.

2. En Italie.

RELATIONS — VOYAGES — LECTURES

24 avril 1813¹.

Alphonse est à Paris; il a été fort bien accueilli par M. de Pansey, conseiller d'Etat et président de la Cour de Cassation.

... J'ai été dans la chambre d'Alphonse pour y visiter ses livres et brûler ceux que je croirais mauvais; j'y ai trouvé l'*Emile* de J.-J. Rousseau... Je brûlerai ce livre et surtout la *Nouvelle Héloïse*, encore plus dangereuse parce qu'elle exalte les passions autant qu'elle fausse l'esprit...

26 juin 1813².

Je viens d'avoir bien du chagrin à cause de lui : on a envoyé de Lyon et d'Italie à son oncle et à ses tantes des notes assez considérables de dettes qu'il a faites pendant ses voyages; la famille, qui sait que je le gâte, m'a rendue responsable de ces dérèglements...

12 octobre 1813³.

Il est à Paris. M. de Larnaud a écrit à mon beau-frère confidentiellement, pour l'avertir que la santé de son neveu donnait des inquiétudes, qu'il était entraîné par ses amis à la passion du jeu, qu'il passait ses nuits chez M. de Livry, maison où l'on pouvait perdre sa fortune; qu'il travaillait ensuite il

1, 2, 3. Dates rectifiées comme précédemment.

est vrai, avec beaucoup de suite et de talent, une partie du jour; mais que le jeu, l'étude, l'insomnie, ruinaient sa jeunesse et qu'il était temps pour la famille de le rappeler à tout prix de Paris.

Je suis partie à l'instant pour Paris avec ma seconde fille Eugénie que je mis dans ma confiance; je pris dans le secrétaire de mon mari tout l'argent qu'il y avait laissé.

... Je descendis dans un hôtel garni de la rue de Richelieu, assez voisin de son propre hôtel... J'étais anéantie d'inquiétude, pleurant et priant sur un canapé, la fenêtre ouverte. Eugénie se mit à cette fenêtre pour voir passer les voitures qui se rendaient à l'Opéra ou au Théâtre-Français; tout à coup Eugénie jeta un cri et me dit : « Maman, venez, je crois bien que je vois Alphonse. » Je courus et je le reconnus effectivement : il était dans un élégant cabriolet qu'il conduisait lui-même avec un autre jeune homme à côté de lui; il avait l'air fort gai et fort animé, ce qui me rassura beaucoup.

... Je me levai matin, impatiente de voir mon fils... Enfin je lui écrivis mon voyage et mes motifs : il accourut tout de suite, il parut enchanté de nous voir et très sensible à la démarche que nous avions faite... Il me dit qu'à cause de moi il reviendrait à Mâcon, qu'avec tout autre il ne serait pas revenu.

... A midi Alphonse nous mena en cabriolet à Saint-Cloud.

J'ai donné tout mon argent à Alphonse pour le dégager des dettes qu'il a contractées au jeu après avoir d'abord beaucoup gagné.

... Enfin j'arrachai Alphonse à ce gouffre de séduction... La réception de mon mari et de la famille a été très tendre pour moi, très froide pour Alphonse. Nous sommes rentrés à Milly. Il se résigne bien à notre solitude, il travaille, il lit, il écrit tout le jour dans sa chambre...

17 mars 1814.

Alphonse est à Milly où il y a aussi trois cents hommes de troupe; quatre officiers logent à la maison avec leurs chevaux et leurs domestiques. L'on craint toujours de nouvelles batailles, cependant j'espère qu'elles s'éloignent de nous.

... Alphonse est allé le 10, avec le fils de M. de Pierreclos, assister à la grande bataille près de Villefranche. Ils ont été un moment cernés par un corps autrichien qui s'avançait à l'abri d'une colline. La vitesse de leurs chevaux les a sauvés, mais ils ont eu des balles dans leurs habits; un de leurs chevaux a été blessé. Ils ont pu rentrer à Pierreclos et de là à Milly qui était évacué par les ennemis.

7 avril 1814.

Alphonse a pu venir nous voir de Milly et de Saint-Point, où son père l'a laissé pour sauver nos propriétés et administrer les deux villages dont il avait été nommé maire. Il s'en est bien tiré, il s'est fait chérir des paysans qu'il a rassurés et épargnés; il n'y a pas eu de malheurs ¹.

1. Mme DE LAMARTINE : *Op. cit.*

LE POÈTE GARDE DU CORPS

7 juillet 1814¹.

Alphonse s'est fait inscrire dans les gardes du corps avec tous les jeunes gens de la noblesse et de la bourgeoisie royaliste des provinces. Il est parti enchanté d'entrer au service, et moi je suis heureuse de le savoir occupé pour un peu de temps. Sa garnison est à Beauvais quand il n'est pas de service aux Tuileries. Il reviendra dans deux mois passer avec nous son semestre. Je ne pense pas qu'il reste longtemps dans ce corps, malgré son ardeur militaire; il a trop d'imagination et de mouvement dans l'esprit pour cette discipline en temps de paix...

Le prince de Poix qui commande sa compagnie a été, dit-on, enchanté de son extérieur. On l'a nommé tout de suite instructeur au manège; il est là dans son élément, car ce qu'il aime le mieux après les livres, ce sont les chevaux.

22 juillet 1815.

Je dirai seulement qu'au premier bruit de l'arrivée de Bonaparte, Alphonse se rendit à Paris où son devoir et son cœur l'appelaient; qu'il accompagna le roi jusqu'à Béthune avec des peines et des fatigues incroyables; que là, étant licencié et remercié par les princes, il revint avec de grands dangers; que, quelque temps après, il partit d'ici, il alla en Suisse. Mais la bataille de Mont-Saint-Jean arriva, nos princes revinrent, et Alphonse rentra aussi et se rendit à Paris où il est encore et où il fait des démarches pour obtenir un emploi diplomatique.

1. Date rectifiée comme précédemment.

LE DÉPART POUR LES EAUX D'AIX ¹

11 octobre 1816.

Alphonse est parti le 30 septembre pour aller prendre quelques douches à Aix pour un peu d'embaras qu'il a auprès du foie — et pour passer quelque temps chez un ami intime qu'il a et qui demeure dans ce moment tout auprès d'Aix. C'est M. Vignet, un excellent jeune homme qui lui a donné les plus grandes marques d'amitié, qui a les meilleurs principes religieux et beaucoup d'esprit, de façon que j'espère que ce voyage sera également utile à l'âme et au corps de mon fils ².

1. C'est au cours de ce voyage que Lamartine devait rencontrer Julie Charles qui l'avait précédé de quelques jours, à Aix, à la pension Périer. Le 10, en promenade sur le lac, il venait en aide à la barque qui portait la jeune femme. Et deux jours plus tard, à son ami Vignet, il annonçait son bonheur dans les termes que voici :

« Mon cher ami,

« Aix, 12 octobre 1816.

« Depuis ta dernière lettre où tu m'annonces ta prochaine visite, il m'est arrivé une grande joie. J'ai trouvé avant-hier une jeune femme qui se noyait sur le lac; et elle remplit maintenant mes jours. Je ne suis plus seul chez le vieux médecin, je ne suis plus malade, je me sens rajeuni, guéri, régénéré! Quand tu verras cette bonne et douce créature, tu penseras comme moi que Dieu l'a mise sur ma route pour me dégoûter à tout jamais de ma vie passée. Viens donc bien vite partager notre bonheur et faire connaissance avec elle. Je lui ai dit qui tu étais, nous t'attendons.

2. Mme DE LAMARTINE : *Op. cit.*

« A. DE L. »

LA « DOUCE ET FATALE RENCONTRE »

Lettre de Louis de Vignet à Lamartine

Décembre 1816.

J'ai répondu à Aymon; je lui ai dit combien nous étions heureux de le retrouver. Il m'avait prié de lui parler de toi; je lui ai dit quelques mots de ton voyage en Savoie, mais des mots vagues sur la douce et fatale rencontre. Je n'ai point nommé madame C. J'ai pensé, d'après tout ce que je savais de ton entière confiance en lui, que tu lui donnerais toi-même les détails de ta vie pendant ce mois d'octobre que tu ne peux plus oublier et dont tes deux amis doivent avoir leur part. Tu ne parleras pas de ton bonheur, mais les peines entre nous sont communes.

Il faut absolument envoyer Aymon chez notre pauvre amie. Il a tant de verve, d'entrain, d'originalité; il lui racontera son long voyage avec tant de chaleur et de grâce! Il pourra la distraire un peu et soulever le poids qui l'accable. Cela vaudra mieux pour elle que les indifférents de Paris. Je suis heureux de penser que cette femme excellente s'apaise et revient chaque jour à des idées plus douces. Elle avait besoin de la religion, cette âme si passionnée qui n'avait trouvé qu'une fois dans ce monde une autre âme pour la comprendre et qui ne l'avait trouvée que pour la perdre, puisqu'il faudra bien que l'avenir vous sépare. Toi-même tu apprécieras ce

bien des espérances chrétiennes que tu ne connais encore qu'à demi : et alors seulement tu pourras être consolé.

Adieu, mon cher Alphonse, je t'aime plus que jamais...¹

8 janvier 1817.

Alphonse est parti pour Paris le jour même où Eugénie est arrivée, parce que nous ne l'attendions pas positivement ce jour-là. Sa santé est meilleure, les eaux d'Aix lui ont fait grand bien. Cependant il n'est pas encore très fort, et ce voyage de Paris me tourmente aussi, mais il le désirait si vivement qu'il n'y a pas eu moyen d'y mettre obstacle.

...Nous sommes restés à Milly jusqu'aux premiers jours de novembre. Alphonse est venu nous y rejoindre avec M. Vignet, son ami, qui l'a accompagné et qui est demeuré un mois avec nous. J'en ai été extrêmement contente, car il est d'une bien mauvaise santé, ce qui le rend triste...²

1. Publié par Camille LATREILLE : *La jeunesse de Lamartine*. (Le Correspondant, 10-5-1922.)

2. Mme DE LAMARTINE : *Op. cit.*

LE ROMAN D'AMOUR

Les lettres de Julie Charles

1^{er} janvier à 11 h. 30, mercredi.

Est-ce vous, Alphonse, est-ce bien vous que je viens de serrer dans mes bras et qui m'êtes échappé comme le bonheur échappe? Je me demande si ce n'est pas une apparition céleste que Dieu m'a envoyée, s'il me la rendra, si je reverrai encore mon enfant chéri et l'ange que j'adore!

Ah! je dois l'espérer. Le même ciel nous couvre aujourd'hui et depuis ce soir je crois bien qu'il nous protège. Mais les cruels qui nous ont séparés, quel mal ils nous ont fait, Alphonse.

Qu'avons-nous de commun avec eux pour qu'ils viennent se mettre entre nous et nous dire : vous ne vous regarderez plus? Ce morceau de glace mis sur nos cœurs, ne vous a-t-il pas déchiré, ô mon ange? J'en sens encore le froid. J'ai cru que j'allais leur dire : Eh! laissez-moi, vous voyez bien que je ne suis pas à vous, que j'ai beaucoup souffert, et qu'il est temps pour que je vive qu'il me ramène sur son sein!

Ils sont partis, mais vous pourriez être là et je me sens seule; comment, Alphonse, n'en pas verser des larmes? Ah! pourtant, bénissons cette providence divine! Demain, encore, n'est-ce pas, elle nous réunira et pour cette fois elle nous laissera ensemble! C'est une épreuve qu'elle voulait encore que

nous puissions subir; mais elle ne veut pas que nous mourions cette nuit, et alors ne mérite-t-elle pas nos adorations tout entières. Je le sens si fortement que mon premier soin, dès que l'on m'a quittée, a été de me jeter à genoux et d'adorer avec larmes cette suprême bonté qui m'a rendu Alphonse. C'est aux pieds de Dieu que j'ai recouvré la force de lui parler à lui-même! Il me permet de vous aimer, Alphonse! j'en suis sûre. S'il le défendait, augmenterait-il à chaque instant l'ardent amour qui me consume? aurait-il permis que nous nous revissions? Voudrait-il verser à pleines mains sur nous les trésors de sa bonté et nous les enlever ensuite avec barbarie? Oh! non, le ciel est juste! Il nous a rapprochés, il ne nous arrachera pas subitement l'un à l'autre.

Ne vous aimerai-je pas comme il le voudra, comme fils, comme ange et comme frère? et vous, vous, cher enfant! ne lui avez-vous pas depuis longtemps promis de ne voir en moi que votre mère?

... Demain j'ai le malheur de n'être pas libre avant midi et demi. Je vais au Palais avec M. Charles remplir je ne sais quelle formalité, je sors à onze heures et demie. Je calcule que cela me prendra une heure. Attendez-moi chez vous, mon ange. J'y serai dès qu'on m'aura laissée et je vous ferai demander pour vous emmener, afin que nous passions le reste de la matinée ensemble. Prions Dieu que jusque-là il nous donne de la vie et de la force.

Ecrivez-moi par mon commissionnaire que vous m'aimez toujours, ces mots chéris n'ont pas frappé mon cœur dans le petit nombre de mots que j'ai pu recueillir de votre bouche.

Méditez-les, Alphonse! Répétez beaucoup que vous aimez votre mère. Elle est quelquefois si malheureuse de l'idée terrible que vous pourriez cesser!

1^{er} janvier 1817.

J'ai lu vos vers, cher Alphonse, ou plutôt, je les ai dévorés. Vous me gronderez, j'en suis sûre, mais pourquoi la tentation est-elle irrésistible? Comment les avoir sur mon lit et les quitter, cher enfant, avant d'avoir épuisé mon admiration et mes larmes? Comment dormir et sentir là votre âme sublime s'épanchant tout entière avec ce caractère de sensibilité qui la distingue, noble comme le génie! Oh! mon Alphonse! qui vous rendra jamais Elvire? Qui fut aimé comme elle? Qui le mérite autant? Cette femme angélique m'inspire jusque dans son tombeau une terreur religieuse. Je la vois telle que vous l'avez peinte et je me demande ce que je suis pour prétendre à la place qu'elle occupait dans votre cœur. Alphonse, il faut la lui garder et que moi je sois toujours votre mère. Vous m'avez donné ce nom alors que je croyais en mériter un plus tendre. Mais depuis que je vois tout ce qu'était pour vous Elvire, je vois bien que ce n'est pas sans réflexion que vous avez senti que vous ne pouviez être que mon enfant. Je commence à croire même que vous ne devez être que cela, et si je pleure, c'est de n'avoir pas été placée sur votre route quand vous pouviez m'aimer sans remords et avant que votre cœur se fût consumé pour une autre.

Consumé, ai-je dit? Ah! pardonnez. Je vois ce que vous devriez être plutôt que ce que vous êtes. Tout respire l'amour dans vos lettres et jusqu'à cette expression chérie que vous avez créée! N'avez-vous pas dit, ne suis-je pas sûr (*sic*) que vous avez pour moi une passion filiale? Cher Alphonse! Je tâcherai qu'elle me suffise. L'ardeur de mon âme et de mes sentiments voudrait encore une autre passion avec celle-là, ou que du moins il me fût permis à moi, de vous aimer d'amour et de tous les amours!

Mais s'il faut vous le cacher ô mon ange! si vous êtes tellement dans le ciel que vous repoussiez les passions de la terre, je me tairai, Alphonse! je demanderai à Dieu la force et il m'accordera de vous aimer en silence.

Jeudi soir, 2 janvier 1817.

Arrivez, arrivez, Alphonse, venez consoler votre mère. Je ne puis plus supporter vos cruels reproches, et l'idée déchirante que vous avez pu croire à un changement dans mes sentiments fait un tel effet sur moi que je ne suis plus la maîtresse de ma raison. Pour vous prouver que je vous aime pardessus tout, injuste enfant! je serais capable de tout quitter dans le monde, d'aller me jeter à vos pieds et de vous dire : Disposez de moi, je suis votre esclave. Je me perds, mais je suis heureuse. Je vous ai tout sacrifié, réputation, honneur, état, que m'importe? Je vous prouve que je vous adore. Vous n'en pouvez douter. C'est un assez beau sort que de mourir pour vous à tout ce que je chérissais avant vous! Et que m'importe, en effet, et que puis-je placer à côté d'Alphonse qui pût balancer un seul instant les sacrifices que je suis prête à lui faire?

S'il se rit des jugements des hommes, je cesse de les respecter. Je trouverai bien toujours un abri pour ma tête, et, quand il ne m'aimera plus, un gazon pour la couvrir. Je n'ai pas besoin d'autres biens. Alphonse! Alphonse! plaignez-moi, vous me mettez au désespoir. Me dire que je vous ai donné la fièvre, persister dans ce reproche de négligence et m'en parler de ce ton de reproche, c'est me déchirer l'âme, et encore vous me refusez les moyens de me faire entendre, vous ne voulez plus que je vous écrive, vous allez partir pour un lieu que vous me cachez, où vous ne voulez pas trouver une lettre, où vous croyez sûrement que je n'en adresserai

pas. O Alphonse! ô mon fils! Que vous a fait votre mère? Quelle idée en avez-vous? Si c'est ainsi que vous devez la traiter, il faut la laisser mourir, les forces lui manquent pour souffrir autant. Si vous pouviez la voir!

Adieu, adieu, Alphonse! chéri! Dieu me fait le bien de suspendre mes maux par d'étranges faiblesses; la dernière arrivera, j'espère.

Je reviens à moi, cher enfant, et c'est pour souffrir encore. Vous avez éprouvé un affreux ébranlement, vous voulez partir malade. Vous allez voyager avec le doute dans le cœur, vous voulez donc mourir et me tuer? Ah, mon ami, que j'avais raison de pleurer l'année qui vient de finir! Sous quels auspices commence celle-ci! Qu'attendre? Que faire? Que devenir? Il croit, il croit, le cruel! que je cesse insensiblement de l'aimer. Oh! mon Dieu, prenez donc ma vie bien vite et que cette horrible agonie ne se prolonge pas. Il a vu de la froideur dans mes lettres après avoir cru à ma négligence. L'un est vrai comme l'autre. De la froideur pour lui! ô mon Dieu, vous le savez si j'en suis capable. Vous voyez mon cœur, vous, ô mon Dieu, et vous vous plaignez qu'il n'est pas à vous mais à lui, et si vous pardonnez c'est que vous voyez en lui l'âme la plus noble que vous ayez créée! Ah! laissez-moi l'adorer à jamais; mais si je puis encore vous invoquer après vous avoir demandé de ne pas exiger que je me sépare de cette moitié de moi-même, mille fois plus chère que l'autre, faites qu'il me voie telle que je suis, je n'implore de lui que cette justice. Il verra de nombreuses imperfections et peut-être même de ces défauts de caractère qui peuvent éloigner un fils de sa mère; mais qu'il verra d'amour, ô mon Dieu, et s'il ne cesse pas d'être lui-même, comme il en sera touché!

Regarde-le, Alphonse! ce cœur que tu calom-

nies. Vois la plaie que tu as faite, vois-la saigner et accuse-moi après si tu le peux !¹

Lettre de Louis de Vignet à Lamartine

6 février 1817.

J'étais impatient de recevoir des nouvelles de ton arrivée à Paris. Je savais, mon pauvre ami, combien tu souffrais loin d'elle; je savais aussi combien tu souffrirais de la revoir. Ce n'est pas une médiocre douleur que celle qui vient des passions. Celle-là ne peut se guérir par les moyens ordinaires. La présence, l'éloignement, la privation de la jouissance, l'espérance ou la crainte, toutes ces choses si opposées produisent cependant un effet pareil, la blessure est toujours là, dangereuse et profonde. Mais vous, vous avez de la résignation, du courage, vous ne voulez plus être malades, vous priez Dieu d'avoir pitié de vous; eh bien! qu'il vous entende, qu'il vous prenne en pitié...

...Adieu, je m'afflige bien de l'état de ta pauvre amie, et je fais bien des vœux pour qu'elle guérisse. Tu ne me surprends pas en me disant que tu lui découvres chaque jour une perfection nouvelle².

1. Cité par Léon SÉCHÉ : *Le Roman de Lamartine*.

2. *Idem, ibid.*

UN COUPLE ROMANTIQUE

Printemps 1817.

Quelquefois je le rencontrais au jardin des Tuileries et sur les quais, donnant le bras à une jeune femme au front pâle, à l'air mélancolique, à la démarche lente et molle, que je croyais être sa sœur, et que depuis... Mais alors je m'en tenais à ma croyance, et mon imagination ne faisait pas plus de frais...¹.

1. Charles BRIFFAUT : *Souvenirs*. Cité par Léon Séché : *Lamartine 1816-1830*.

SÉJOUR EN SAVOIE

Le journal de la mère

19 juin 1817.

Alphonse voyage, il est en ce moment en Savoie dans la famille de Maistre dont un neveu très distingué, M. Louis de Vignet, est son ami très intime. Ce jeune homme a un esprit supérieur, beaucoup de talents jusqu'ici enfouis comme ceux que je suppose à mon fils et comme lui aussi beaucoup de mélancolie. Il me rappelle la figure que je prêtais dans ma jeunesse à Werther de Goëthe; mais il a comme sa famille beaucoup de religion. Cette amitié, sous ce rapport, me fait plaisir pour mon fils; il a bien besoin de bons exemples de foi positive, car sa religion trop libre et trop vague me paraît moins une foi qu'un sentiment.

Il repart de là pour Paris; il sollicite toujours vainement un emploi dans la diplomatie... Il se lasse, il s'impatiente de ne pouvoir obtenir une occupation active de sa vie : ses chagrins retombent sur moi et me désolent ¹.

1. Mme DE LAMARTINE : *Op. cit.*

L'AUTOMNE 1817

Lettres de Vignet à Lamartine

13 octobre 1817.

Te voilà donc installé encore une fois au coin de ton foyer, occupé tristement de tes ennuis, de ta santé et de ces mêmes craintes qui te tourmentent depuis une année. Mon ami, mon cher ami, il faut te relever et reprendre courage. Nous sommes tous des malheureux qui n'ont pas leur part dans ce monde. Il faut se réserver pour l'autre, où les places sont mieux marquées, où chacun pourra boire à sa soif et jouir d'un bonheur qui ne sera pas troublé.

Si tu aimes ta pauvre Julie, il faut la ramener à Dieu; elle s'abandonne sur toi avec tant d'amour! Veux-tu donc ne lui avoir fait que du mal?

30 octobre.

Je te supplie de reprendre du courage, et pour cela je te supplie de croire et d'espérer en Dieu, et d'inspirer ces sentiments à ta malheureuse amie. Je ne me lasserai jamais de te répéter cela. Je suis dans une mortelle impatience de recevoir de ses nouvelles et des tiennes. Ecris-moi quelques lignes seulement... Je t'aime à cause de toi, mais plus encore maintenant à cause de tes malheurs. Adieu, je te serre contre ma poitrine. Que Dieu te soutienne, qu'il prenne pitié d'elle et de toi, que ce Dieu des affligés vous console...¹

1. Cité par M. LATREILLE : *Op. cit.*

Lettre du Docteur Alin à Lamartine

Paris, 29 octobre 1817.

Je n'ai pu me décider, Monsieur, à répondre sans délai à votre lettre du 15 octobre au moment où elle m'est parvenue. Vos doutes sur la situation de madame Ch... me semblaient du moins préférables aux inquiétudes journalières de ses amis appelés à lui donner leurs soins. Il y a huit jours que son état fait craindre qu'un nouveau jour ne luise pas pour elle. Jamais peut-être un appareil de symptômes aussi féroces n'a été observé sur un être aussi frêle. L'irritation primordiale de la poitrine a entraîné celle de tous les organes essentiels à la vie; l'inflammation s'est propagée à l'estomac, aux intestins et au cerveau lui-même; la fièvre, les sueurs réduisent cette intéressante malade au dernier degré d'épuisement. Il ne me paraît pas au pouvoir de l'homme de retenir ce souffle prêt à s'échapper. Dans deux ou trois crises effrayantes, j'ai cru qu'elle allait s'éteindre dans mes bras et l'étonnement de tout ce qui l'approche est qu'elle respire encore. Réduit le plus souvent à être témoin des progrès d'une désorganisation si rapide, je ne puis, pour ma part, que proportionner mes soins à la gravité toujours croissante de la maladie...

...Elle souffre des inquiétudes que vous causent et sa maladie et son silence. Elle exige que vous vous soigniez et que vous ne vous tourmentiez que le moins possible à son sujet; mais c'est un grand bien pour elle que de croire à votre amitié et à votre intérêt. Je viens de recevoir à l'instant la boîte à l'adresse de madame Ch. Je la remettrai moi-même dans la journée.

J'aurai l'honneur de vous tenir au courant de la situation de notre chère malade, il n'est pas permis

de se faire illusion sur les dangers qu'elle court; mais depuis huit jours elle vit contre toute vraisemblance. Espérons que le ciel la conservera quelque temps encore à ses amis.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

ALIN, d. m. p.¹

1. Cité par René DOUMIC : *Lettres d'Elvire à Lamartine*.
Appendice.

LA DERNIÈRE LETTRE D'ELVIRE

10 novembre 1817.

Je souffre de vous dire si tard que je vais mieux. L'absence totale de force en est la cause ainsi qu'un nuage que j'ai sur la vue qui semble s'épaissir tous les jours. Je ne puis plus rien fixer. J'envisage pourtant un terme à cet état et je crois qu'après de longues souffrances je vivrai. Je vivrai *pour expier*.

C'est par là seulement que je puis devenir digne des grâces immenses que Dieu m'a faites. Je ne sais si vous avez su qu'elles ont été sans bornes. J'ai été administrée, et après avoir reçu le sacrement que dans sa bonté il a institué pour soulager les mourants, Dieu lui-même s'est donné à moi. Vous comprenez quels devoirs m'imposent d'aussi grands bienfaits! Ils seront tous remplis. Les sacrifices ne me coûtent rien; ils sont faits, et je sens à la paix de l'âme qui résulte de mes résolutions que le bonheur aussi pourrait bien se trouver dans cette route du devoir qu'on croit à tort si pénible.

J'ai reçu toutes vos lettres. Qu'à présent, mon ami, elles puissent être lues par tout le monde. Je ne puis plus en recevoir d'autres et je ne le désire même pas. Vous ne répondrez pas à celle-ci. Je ne suis pas censée écrire mais je craignais vos inquiétudes, et je suis sûre que Dieu trouve bon que je calme les sollicitudes d'un enfant qui aime trop sa mère. Il sait que cet enfant est vertueux. Il permet que j'en fasse un ami. Oh! qu'il est bon ce Dieu

d'ineffable bonté! Et sa religion, qu'elle est douce, consolante et sublime, quand elle verse sur le pécheur ses trésors d'indulgence !

M. de B[onald] est ici. Il ne permet pas que je lui parle. Ma faiblesse l'effraie. Mais il parle lui et sa conversation va tout droit à mon âme pour laquelle elle est faite. Ecrivez-moi vite sur lui et pour lui. Il m'a demandé presque en arrivant ce que vous pensiez de ses observations¹ et lorsque je lui ai dit que vous étiez prêt à les adopter, il m'a dit : « Vous me ferez voir sa lettre, je vous en prie. » Or comme je n'ai rien à lui montrer, écrivez-moi à présent que dans le trouble où ma maladie a jeté mes amis, vous n'avez guère pensé à d'autres intérêts, mais qu'aujourd'hui que vous êtes rassuré par M. Alin vous êtes pressé de me parler de M. de B[onald] que vous voulez aussi amuser ma convalescence par vos vers, et envoyez-moi l'*Ode aux Français* et tout ce que vous me faites attendre si longtemps d'Aix et d'ailleurs.

Que la lettre de M. de B[onald] et son ouvrage ne soient pas oubliés par la même occasion. M. de V[irieu] reviendra peut-être enfin.

Oh ! que j'ai cru ne plus vous revoir ni l'un ni l'autre ! Tout m'était égal alors, et je retombe dans mes inquiétudes sur vous. Soignez-vous, ne venez pas. Cela vaut mieux ; je le pense.

Adieu, mon ami. Je vous aime comme une bonne et tendre mère, toujours².

1. Corrections à l'ode que lui avait dédiée Lamartine ; celui-ci en tint à peine compte.

2. Cité par Léon SÉCHÉ : *Op. cit.*

LE CONVOI D'ELVIRE

1817.

L'an 1817 et le 19 décembre a été présenté en cette église le corps de Julie-Françoise Bouchaud des Hérettes, épouse de Jacques-Alexandre-César Charles, membre de l'Institut royal de France, âgée de 33 ans et 5 mois, décédée à l'Institut, et lui ont été rendus les honneurs funèbres prescrits par la religion catholique en présence de Notaire-Jean-Nicolas-Marie-Fare Bontemps, officier supérieur de l'Etat-major, demeurant quai Voltaire, numéro 17, et Ange-François-Guillaume Saint-Ange, demeurant rue Coquillière, numéro 46, commissaire priseur.

(*Signé*) : Sainte-Fare Bontemps, Guillaume Saint-Ange et Renaud, premier vicaire ¹.

1. Extrait des *Registres paroissiaux de Saint-Germain-des-Prés*. Léon SÉCHÉ : *Op. cit.*

LA NOUVELLE A MACON

Lettre du Docteur Alin à Lamartine

Paris, 21 décembre 1817.

Depuis longtemps, Monsieur, vous partagiez toutes nos craintes, toutes nos inquiétudes, mais du moins étaient-elles tempérées quelquefois par une lueur d'espérance qui ne pouvait plus entrer dans nos âmes. Dès la fin d'octobre le funeste dénouement était prévu, il était attendu d'un jour à l'autre et cependant près de deux mois se sont écoulés au milieu des scènes les plus douloureuses et des progrès les plus effrayants de la destruction.

La victime si intéressante et si regrettable a enfin consommé son long et rigoureux sacrifice jeudi dernier à midi. La veille, à huit heures du soir, elle me serrait encore les mains et m'exprimait, avec la plus vive sensibilité, ce qu'elle voulait bien appeler sa reconnaissance pour mes soins. Hélas ! c'était un dernier adieu. Je ne le comprenais que trop ; mon cœur était brisé de douleur, mais comment exprimer l'admiration que nous fesaient (*sic*) éprouver sa résignation et sa douceur dans ces cruels moments où elle s'oubliait tout entière pour ne s'occuper que de ses amis.

Elle s'est éteinte en pardonnant et en demandant pardon ¹.

1. Cité par René DOUMIC : *Op. cit.*

LA DOULEUR

Quand il apprit la nouvelle néfaste, Lamartine poussa un cri terrible et s'échappa de la maison paternelle. Il erra dans les vignes et dans les bois pendant deux jours et une nuit, puis il revint. Il était d'une pâleur si livide que tout le monde fut épouvanté. Ses sœurs n'osèrent l'interroger, son père se tut, sa mère sans lui parler l'embrassa. Il ne sentit pas même cet enlacement, tant il était endurci ! Après cela il rentra dans ses habitudes... il inscrivit au couteau sur l'un des murs de Milly cette date... et il garda pendant plusieurs mois le silence du désespoir ¹.

1. *Souvenirs de Dargaud*, cité par Jean DES COGNETS : *La vie intérieure de Lamartine*.

LE MESSAGE DES TÉMOINS

Lettre du Docteur Alin à Lamartine

Paris, 8 janvier 1818.

Mes dernières lettres, Monsieur, ont pu vous faire connaître les principales circonstances de la maladie et de la fin déplorable de l'intéressante madame Ch. Je tâcherai d'y ajouter quelques nouveaux détails en suivant autant que possible l'ordre de vos questions, dont plusieurs cependant resteront sans solution faute de renseignements à cet égard.

Dès son séjour à Viroflay, madame Ch. était en proie aux ravages de la phtisie pulmonaire. Abandonnée de Virginie et de sa mère... l'impression qu'elle en reçut fut terrible... Elle fut plusieurs jours sans femme de chambre.

...La phtisie fesait (*sic*) des progrès rapides et malheureusement la malade cédant à ses répugnances refusait tous les secours médicaux... Les douleurs atroces, le marasme rapide semblaient devoir amener une terminaison prompte (*sic*) et funeste. C'est à cette époque que madame Ch. fut administrée par le curé de Saint-Germain-des-Prés.

...Excepté dans les quinze derniers jours de sa vie, on n'a pu la faire consentir à ce qu'on couchât dans sa chambre ou dans le cabinet voisin et dès ce temps-là elle était hors d'état de prendre une tasse de boisson sur sa table de nuit. On a des raisons de croire que plusieurs de ces nuits solitaires

ont été employées à revoir des papiers, à les classer, etc. Et jugez des suites de pareilles nuits sur un tel sujet qui en se plaignant de l'inefficacité de l'opium ne tenait jamais compte des causes qui entretenaient l'insomnie et mille autres accidents.

... Elle priait beaucoup en particulier et se faisait (*sic*) lire des livres de piété, entre autres l'*Imitation de J.-C.* Elle avait désiré longtemps l'arrivée de M. de Bonald et répétait souvent qu'*il arriverait trop tard.*

... Elle demandait la mort; elle la trouvait trop lente à son gré; l'opium seul à forte dose pouvait engourdir ses douleurs, et la jetait dans une sorte de rêvasserie voisine du délire. Hors de cet état elle a toujours conservé sa présence d'esprit.

... J'ignore si elle a fait un testament, et en général le sort de ses papiers et effets. Aucune confiance ne m'ayant été faite à ce sujet, je ne me suis permis aucune question qui, dans ma position particulière, eût été indiscrete et contraire à l'esprit et au devoir de ma profession.

Lettre d'Aymon de Virieu à Lamartine

Janvier 1818.

J'ai rencontré l'autre jour madame de Drée, elle vint à moi et me parla tout de suite de madame Ch. Elle l'a soigné tous le tems (*sic*) de sa maladie et m'a dit que c'était elle qui l'avait engagée à voir un prêtre. C'est le curé de Saint-Germain-des-Prés qu'elle a appelé. Il paraît que c'est un ecclésiastique fort respectable. Ses soins ont donné beaucoup de consolation à madame Ch. Madame de Drée m'a dit que M. Charles avait à me remettre des papiers de la part de sa femme, j'ai été chez lui, il m'a remis un paquet de tes lettres enfermées dans deux enveloppes sur lesquelles il y avait : *Papiers appartenant*

à M. de Virieu, à lui remettre, et séparément tes élégies et ton petit portrait encadré. J'ai causé longuement avec lui sur celle que nous regrettons tous deux. Elle a commencé à être plus souffrante à peu près à l'époque où j'ai quitté Paris. M. Alain (*sic*) la ramena fort malade, elle eut des attaques de nerfs très pénibles. M. Alain t'a sans doute raconté exactement les détails de sa maladie. Il paraît qu'à cette époque son caractère ne s'aigrit pas précisément, mais devint d'une sensibilité exaltée qui la faisait beaucoup souffrir elle et les personnes qui la soignaient; elle s'était, comme tu le sais, séparée de sa femme de chambre d'une manière qui a dû lui être bien pénible. Il fallut la remplacer. On en trouva une première à laquelle elle ne put s'accoutumer, une seconde lui fut aussi désagréable dans le commencement; mais ensuite cette jeune personne qui est d'un excellent naturel s'était à ce qu'il paraît beaucoup attachée à elle, malgré l'espèce de sévérité qu'elle éprouva. Elle a fini par regagner si bien la confiance et l'affection de sa maîtresse que celle-ci n'a pas eu de soin plus pressant pendant ses dernières minutes que d'assurer son sort, elle a témoigné ce désir à M. Ch. et celui-ci la gardera chez lui tant qu'il vivra. Cette fille est douce, soigneuse et très forte, de sorte que ses soins ont été on ne peut plus utiles à madame Ch. En tout cas elle a été très bien soignée de toutes façons pendant les derniers tems (*sic*) de sa maladie. M. Ch., mesdames de Drée et de Sauray, M. de Bonald, M. Alain et même monsieur et madame Mounier, qui ont été très bons et très attentifs pour elle : il ne lui a manqué que nous deux...

Dans certains moments d'inattention où sa tête s'égarait, sa figure ne recevait qu'une impression plus forte de son âme, l'expression de ses traits devenait sublime. Son regard avait quelque chose

de surhumain et l'on restait frappé d'admiration et de terreur. Je disais à M. Charles que j'étais bien sûr que la mort ne l'avait pas défigurée, il a été étonné de voir que j'avais deviné juste. En effet, aucun de ses traits n'a été défiguré. Ses chairs sont seulement devenues blanches comme de l'albâtre. Sa bouche était entr'ouverte, ses yeux à demi fermés et il y avait sur sa figure une expression céleste de douceur et de repos. Je voulais ne pas te faire tous ces détails, j'ai versé des larmes en les entendant, moi qui ne sais pas pleurer. Je craignais qu'ils ne te fissent mal, mais enfin tu me les a demandés. J'ai pensé qu'il fallait te servir comme tu le voulais ¹.

1. Cité par René DOUMIC : *Op. cit.*

LA DOULEUR

*Le journal de la mère*28 août 1818¹.

L'oisiveté d'Alphonse me ronge : était-il fait pour cela? Je l'ai retrouvé seul à Milly où il était resté; calme, mais triste, plus que jamais vivant dans les livres et quelquefois écrivant des vers qu'il ne montre jamais. De temps en temps ses amis M. de Vignet et M. de Virieu m'en parlent avec une sorte d'enthousiasme; mais à quoi lui servent ses talents ensevelis, à supposer même qu'ils soient réels?

...On dirait aussi qu'il est abattu par quelque chagrin secret qu'il ne me dit pas, mais que je crains bien d'entrevoir. Il n'est pas naturel qu'un jeune homme de cette imagination et de cet âge se confine aussi absolument dans la solitude; il faut qu'il ait perdu, ou par la mort ou autrement, je ne sais quel objet qui cause sa mélancolie si profonde.

7 septembre 1818².

Hier, il a reçu un paquet de lettres de son ami le plus intime, M. de Virieu, qui l'appelle en toute hâte à Paris. Il a vendu son cheval pour se procurer 25 louis, je lui ai donné de plus tout ce que j'avais économisé pendant l'été. Le voilà parti.

...Tout a échoué. Alphonse revient plus découragé et plus aigri que jamais contre les événements qui le relèguent ici dans l'inaction³.

1 et 2. Dates rectifiées comme précédemment.

3. Mme DE LAMARTINE : *Op. cit.*

NAISSANCE DES « MÉDITATIONS »

1818.

Ma mère nous a souvent conté la vive impression que lui causaient les *Méditations Poétiques* quand, à mesure qu'il les composait, M. de Lamartine les récitait à ses sœurs et à elle, et que les voyant tout émues, il leur disait : « Vous trouvez cela beau ! Eh bien, vous avez raison, je vous assure qu'on n'a jamais rien fait de pareil depuis que le monde est monde. » Ma mère a entendu ainsi, de la bouche de M. de Lamartine, toutes les premières Méditations avant qu'elles fussent publiées. Elle croit bien avoir apporté de Paris le crucifix que lui laissait Elvire mourante et qui donna lieu à la belle Méditation de ce nom. La vérité est, qu'à la veille d'un départ de ma mère de Paris pour Mâcon, une personne inconnue lui apporta un paquet cacheté de noir à l'adresse de M. de Lamartine en la priant de le lui remettre en main propre. A la réception de ce paquet, M. de Lamartine tomba dans une grande tristesse, passa plusieurs jours enfermé dans sa chambre et quelque temps après dit à ma mère, pour la première fois, le *Crucifix* ¹.

1. Ces souvenirs, pour sincères qu'ils soient sans doute, n'en contiennent pas moins ici une double inexactitude. Il est établi que c'est Amédée de Parseval qui rapporta à Lamartine le crucifix d'Elvire. D'autre part, il est possible qu'à la date indiquée Lamartine ait récité à ses amis quelques-unes des strophes qui devaient figurer dans le *Crucifix*. Mais la pièce que nous possédons, et à laquelle il travailla à plusieurs reprises, ne fut achevée qu'un certain nombre d'années plus tard, peu avant la publication des *Nouvelles Méditations* (1823).

Sophie DELAHANTE : *Souvenirs de Mme Delahante, née Brossin de Saint-Didier, continués par sa fille Sophie Delahante, baronne de Gravier.*

PROJETS NOUVEAUX

Le journal de la mère

11 juin 1819.

J'ai vu aujourd'hui madame de X...¹; c'est une Italienne, la plus belle et la plus attrayante que j'aie jamais vue; elle a un rayonnement doux et vif à la fois, qui attire le cœur autant qu'il éblouit les yeux; le son de sa voix avec son accent étranger a une émotion et comme une tendresse qui touche. Elle m'a apporté des nouvelles d'Alphonse qu'elle a beaucoup vu à Paris, elle m'a récité des vers de lui que je ne connaissais pas; ce sont des stances religieuses et mélancoliques où l'on sent aussi un fond de passion.

4 septembre 1819.

Alphonse arrive, sa santé est belle, mais j'ai bien d'autres soucis à son sujet. Il a fait connaissance à Chambéry avec une jeune personne anglaise qu'il a un extrême désir d'épouser. Il paraît même qu'il a plu à cette jeune personne et qu'ils se sont engagés réciproquement, autant que peuvent le faire deux personnes dépendant de la volonté de leurs parents.

... J'ose à peine en parler à mon mari et à ses frères, et cependant jamais ce mariage ne se fera sans eux. Toute la fortune de la famille est entre leurs mains : Alphonse n'a rien que la petite pension que lui fait son père et cinquante mille francs à prendre

1. Mme de Larche.

sur Saint-Point après nous. Toutes les grandes terres de mon beau-père sont à mes beaux-frères et à mes belles-sœurs; si elles ne les assurent pas dans le contrat, comment présenter un jeune homme sans carrière et sans fortune à une famille plus riche que nous? L'amour compense tout pour les jeunes gens, mais ce n'est pas eux qui font les contrats. Je ne dors plus¹.

1. Mme DE LAMARTINE : *Op. cit.*

UNE BELLE-MÈRE PEU ENTHOUSIASTE

Lettre de Madame Birch à M. de Lamartine père

Au jardin de l'Echeraine, le 28 septembre 1819.

Monsieur,

Je viens de recevoir aujourd'hui la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21 de ce mois au sujet de ma fille. Il n'était guère possible que je ne m'aperçusse pas des attentions de M. votre fils pour elle à Aix, et j'ai appris aussi (avec quelle surprise) qu'à la suite d'une connaissance de peu de jours il lui avait fait une déclaration, et si je ne l'avais pas regardé comme un goût passager, je m'aurais fait un devoir de le prévenir que, malgré ses talents supérieurs que j'admire comme tout le monde, cet établissement n'entrera pas dans mes projets et les vues que j'ai pour ma fille.

Ma fortune n'est non plus considérable, et Elle n'a rien de mon vivant que le peu que j'aurais pu lui céder.

Je ne puis qu'être flattée de la bonne opinion que M. votre fils a conçue d'elle, et en lui souhaitant toutes sortes de prospérités, j'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec beaucoup de considération, etc...

La même à Alphonse de Lamartine

Turin, le 12 octobre 1819.

Monsieur,

J'ai répondu à la hâte à M. votre père la veille de notre départ pour Turin, pour ne pas vous laisser dans l'inquiétude de mes sentiments sur le sujet de sa lettre; la vôtre m'a été remise depuis mon départ de Chambéry et il m'est bien pénible de répéter des choses qui pourraient paraître désobligeantes, quoique vous pouvez vous figurer que j'attache mon bonheur à voir ma fille établie avec un homme de mon pays et de ma religion.

Je ne doute nullement, Monsieur, de vos bonnes dispositions, mais sans avoir d'objection personnelle, il y a longtemps que j'ai fait la détermination de ne faire ménage avec personne.

Je suis aussi très persuadée que si vous quittiez votre famille et votre pays la nôtre ne vous conviendrez guerres (*sic*), même si vous avez de la fortune qui suffirait pour vous y établir. J'y vis très modérément et sans les aisances que je désirerais à ma fille. Tout est sur un autre pied que sur le continent et je vous assure qu'un jeune homme sans emploi et avec peu de fortune ne pourrait pas vivre du tout convenablement en Angleterre, et n'y serait pas heureux. Après cette explication je me repose avec confiance que cette affaire n'ira pas plus loin.

Je suis, Monsieur, avec beaucoup de considération... etc.¹

1. Publié par M. Louis BARTHOU : *Autour de Lamartine.*

LES PREMIERS SUCCÈS

Le journal de la mère

25 décembre 1819.

Alphonse est parti ce matin bien triste et bien soucieux. M. le baron de Mounier qui l'aime beaucoup lui a écrit de venir sur-le-champ à Paris parce qu'il avait espoir de le faire enfin entrer dans la diplomatie. Le ministère est changé, c'est M. Pasquier qui est ministre des Affaires étrangères. M. Mounier et M. de Reyneval, qui ont une grande idée de mon fils, ont assez de crédit sur M. Pasquier pour le faire nommer secrétaire d'ambassade. Alors il serait libre d'épouser la personne qu'il aime et sa carrière lui tiendrait lieu de fortune présente. Il nous a quittés plein d'espoir.

6 janvier 1820.

Rien de nouveau de Paris, si ce n'est qu'on m'écrit qu'Alphonse y est reçu avec distinction dans la meilleure compagnie où sa personne et ses talents excitent, selon l'expression de madame de Vaux, ma sœur, une espèce d'engouement. Elle me cite les noms d'une foule de personnes dont j'ai connu les mères dans ma jeunesse et qui le comblent d'accueil : la princesse de Talmont, la princesse de la Trémouille, madame de Raizecourt, l'amie de madame Elisabeth, madame de Saint-Aulane, la duchesse de Broglie, fille de madame de Staël; madame de Montcalm, sœur du duc de Richelieu; ma-

dame de Dolomieu que j'ai tant connue chez la duchesse d'Orléans; puis beaucoup d'hommes éminents qui s'empressent de lui offrir leur amitié, à lui hier encore si obscur : le jeune duc de Rohan, le vertueux Mathieu de Montmorency, M. Molé, M. Lainé qu'on dit si grand orateur, M. Villemain, l'élève de M. de Fontanes, qu'il voit chez M. Decazes, le favori du roi, et mille autres. Il n'est cependant connu de tout ce monde-là que par une certaine rumeur sourde qui précède le mérite et qui annonce la gloire... ¹

1. Mme DE LAMARTINE : *Op. cit.*



L'APOTHEOSE LYRIQUE

(1820-1830)

Les années qui suivent ressemblent à une longue apothéose. Il n'a écrit qu'un petit livre — Les Méditations — et il est célèbre. Devant lui toutes les portes s'ouvrent. Il épouse une jeune Anglaise, enthousiaste de son génie. Il part pour l'Italie comme attaché d'ambassade. Son père lui a donné le château de Saint-Point qu'il restaure dans le style d'une baronnie anglaise, et où il se repose, dans sa grandeur familière, entre deux voyages. Il publie les Nouvelles Méditations et La Mort de Socrate. Il est le plus grand poète de son pays. A l'étranger son prestige balance celui d'un Byron, qu'il admire en le réprouvant. Il partage son temps entre Naples, Rome, Florence, Paris. Notre histoire littéraire n'a pas de silhouette à opposer à celle de ce jeune seigneur diplomate, de cet Apollon en manteau noir dont David d'Angers va sculpter un buste digne de l'antique. Byron meurt et, reprenant la plume tombée de ses doigts, il écrit le Dernier chant du pèlerinage de Childe Harold, qui lui vaut un duel avec un colonel italien. Les Harmonies qu'il prépare ne feront qu'orchestrer les thèmes d'une âme débordante.

Cependant lorsque l'Académie l'appelle (avec un peu de retard déjà), lorsqu'il prend séance, son discours débute par un sanglot. Déjà quelques années plus tôt la mort lui a pris un fils au berceau. Mais cette douleur est moindre que celle d'aujourd'hui. Une mort atroce vient de lui enlever sa mère.

LE POÈTE DES « MÉDITATIONS »

Nous allions souvent, lui et moi, dans une maison très fréquentée, celle de l'aimable auteur des *Croisades*. Lamartine, très jeune alors, et moi qui n'étais pas vieux, nous nous mîmes une fois à causer ensemble. Il débutait dans le monde, il n'avait point de nom; mais il était, comme il le dit assez naïvement lui-même, un des hommes les plus remarquables qu'on pût rencontrer. Sa belle et noble figure, dont il donna une description si pompeuse et si détaillée, frappait à la première vue : la poésie se jouait sur son front, dont elle s'est trop vite envolée; ses grands cheveux bouclés lui donnaient quelque ressemblance avec l'Apollon du Belvédère : il paraissait la réalisation vivante de cet idéal jeté en marbre. S'il prenait par les yeux, c'était bien autre chose quand ses paroles d'or tombaient avec un bruit délicieux dans l'oreille. Je ne me lassais pas de l'écouter et je me disais : si celui-là ne fait pas son chemin, il y aura bien du malheur; puis je me rapprochais de lui pour l'écouter encore. En le quittant j'éprouvais le désir de le revoir, et ce désir était souvent satisfait, mais ce n'était que chez Michaud. Je ne le rencontrais point ailleurs. Il savait mon nom; j'ignorais le sien; comme je ne suis pas curieux, je ne le demandai point, content et sûr de le retrouver à jour nommé dans le salon de notre ami commun...

Quelques années s'écoulaient. J'entends parler avec

des éloges inouïs des *Méditations poétiques*. Je les prends chez mon libraire, je les lis, non, je les dévore, et tout en les dévorant, je m'écrie : je connais l'auteur, c'est mon ami anonyme : il n'y a que lui qui ait pu écrire avec cette verve et ce bonheur d'expression, et cette sublimité de pensées et d'images. J'en étais là lorsque M. de Lagrenée, celui que nous avons vu ambassadeur à la Chine, jeune étudiant alors, vint chez moi pour m'engager à déjeuner le jour suivant. J'accepte, surtout quand il m'a promis la présence de l'auteur à la mode, du célèbre Lamartine... J'arrive à l'heure indiquée, à peine entré je reconnais l'homme que je cherchais...

Si je renouai vite avec lui, je n'ai pas besoin de le dire. Notre matinée se passa divinement. Il nous dit des vers nouvellement éclos de son génie; il les débitait comme un prophète sur un trépied : l'inspiration lui donnait je ne sais quoi de surnaturel... Lorsqu'il eut achevé son hymne lyrique, nous nous regardions tous, muets, haletants, étonnés, éperdus, comme si quelque grand événement avait changé la marche des choses sur la terre. Et qui produisait ces merveilles? Un mousquetaire réformé de vingt-neuf ans ¹.

1. Charles BRIFFAUT : *Souvenirs*. Cité par Léon Séché : *Lamartine*, 1816-1830.

UN BILLET DE TALLEYRAND
A LA PRINCESSE DE TALMONT

Mars 1820.

Je vous renvoie, princesse, avant de m'endormir, le petit volume que vous m'avez prêté hier. Qu'il vous suffise de savoir que je n'ai pu dormir et que j'ai lu jusqu'à quatre heures du matin pour le relire encore. Je ne suis pas prophète, je ne puis pas vous dire ce que sentira le public; mais mon public à moi c'est mon impression sous mes rideaux. Il y a là un homme, nous en reparlerons...¹

1. Cité par René DOUMIC : *Lamartine*.

L A M A R T I N E ATTACHÉ D'AMBASSADE

Lettre de M. de Bonald à madame de Sèze

10 avril 1820.

... Un jeune poète que je connais beaucoup et que j'ai même retiré de la poésie érotique, du genre cependant le plus agréable et le plus décent, et que j'ai dirigé vers un génie plus noble, plus élevé, plus utile, M. de la Martine (*sic*), a donné un recueil, un petit volume de *Méditations poétiques* qui ont un succès prodigieux et qui sont déjà à leur seconde édition. Il se trouve dans celle-ci (*sic*) une Ode à votre serviteur (*Ode au Génie*) que je connaissais depuis longtemps, et que je n'avais pas voulu qu'il publiât, et qu'il a publiée sans mon aveu... Ce jeune homme, d'une figure intéressante, d'un caractère mélancolique, d'une faible poitrine, a été attaché à l'ambassade de Naples où il a été longtemps et dont le climat lui convient...¹

1. *Lettres du Vicomte de Bonald à Mme Victor de Sèze*, publiées par Henri MOULINIÉ.

LE MARIAGE ET LE NOUVEAU DÉPART POUR L'ITALIE

*Le journal de la mère*Mâcon, 3 juillet 1820¹.

J'ai eu tant d'occupations depuis le 31 mai qui est le dernier jour que j'ai noté dans ce journal que je n'ai pas pu marquer encore une des époques les plus intéressantes, celle tant désirée et si peu espérée du mariage de mon fils. Il a été célébré le 6 juin dans la chapelle du gouverneur de Chambéry: j'étais revenue de (à) Chambéry le vendredi 2. Ma belle-fille a passé dans la retraite les jours qui ont précédé son mariage. La cérémonie s'est faite à 8 heures du matin, les assistants étaient : le gouverneur et sa femme, l'aide de camp du gouverneur, la marquise de la Pierre et ses filles, toutes quatre, M. le comte de Maistre, M. de Vignet et mademoiselle Olympe leur sœur, Monseigneur l'évêque d'Annecy; l'abbé d'Etiola² a célébré le mariage. Ma belle-fille était vêtue avec toute la convenance possible; elle avait une très belle robe de mousseline brodée et un voile de dentelle superbe, qui la couvrait presque entièrement; il est impossible d'avoir une contenance plus remplie de dignité, de modestie et de grâce et l'air plus pénétré de piété.

J'ai prié Dieu avec bien de l'ardeur, mais je me reproche toujours de ne pas l'avoir remercié assez

1. Texte des cahiers originaux.

2. La véritable orthographe serait : DETHIOLLAZ, nom assez répandu encore en Savoie.

pour une telle faveur. Après la messe, on est entré dans le salon du gouverneur où l'on a déjeuné. La mariée s'est mise en toilette de voyage et mon fils, sa belle-mère et sa femme sont partis pour Genève, où l'on avait décidé qu'il était nécessaire pour les biens qu'ils avaient en Angleterre, ou qu'ils pourraient avoir un jour, qu'ils allassent faire la cérémonie anglicane bien qu'ils étaient (*sic*) tous les deux catholiques (car ma belle-fille avait déclaré son changement de religion à sa mère) et qu'ils n'entendaient point faire de ceci acte religieux mais une faveur aux lois civiles de l'accepter. C'est ce que mon fils a fait publiquement...

(*Suit un passage raturé. Le contexte permet de deviner le sens qui doit être à peu près : « On souffrait de voir que madame Birch avait) un chagrin si vif de l'abjuration de sa fille. Cependant elle en a pris son parti et a comblé même Alphonse de présents. C'est une femme qui a d'excellentes qualités et qui, dans toutes les grandes occasions, a donné à sa fille les plus grande preuves de tendresse, mais qui, dans tous les petits détails de la vie, est un peu difficile, et fatigue même sa fille par un excès de soins et d'affection. Ce qui inquiétait déjà Alphonse et moi beaucoup, dans la crainte que, voulant trop protéger sa femme contre ses petites vexations, cela ne nuise à la paix domestique qu'il désire si vivement qui existe entre eux. Je lui ai bien dit tout ce que je pensais là-dessus. Ils sont revenus de Genève le dimanche, Alphonse était enchanté de sa femme et il m'a dit qu'il était le plus heureux du monde, ce qui m'a rendu bien heureuse moi-même.*

Alphonse, sa femme et sa belle-mère sont partis, après la double cérémonie de Chambéry et de Genève, pour l'Italie. Il va lentement occuper son poste à Naples auprès du duc de Narbonne.

LES SAISONS HEUREUSES

4 septembre 1820.

Alphonse passe l'été dans une île, appelée l'île d'Ischia, dans le golfe de Gaëte; il en fait des descriptions délicieuses.

27 janvier 1821.

Alphonse m'écrit de Rome qu'il est complètement heureux. Certes, ce n'est pas un langage auquel je fusse accoutumé de sa part; il faut donc que ce soit bien vrai. Il m'envoie une somme pour son pauvre ami l'abbé Dumont, le curé de Bussiè-res, qu'il a toujours beaucoup aimé, et qui est dans la maladie et dans le dénûment. Cette marque de souvenir venant de si loin pour un ami qu'il aurait pu oublier dans son bonheur présent et dans ses distractions m'a bien touché le cœur.

11 mars 1821.

...Il m'est né un petit-fils. Ma belle-fille est accouchée heureusement à Rome d'un garçon joli comme un ange à ce que nous mande son père et qu'on appelle comme lui Alphonse; il a été baptisé à Saint-Pierre de Rome; son parrain a été un seigneur napolitain nommé le marquis de Gagliati et sa marraine, la princesse Oginska, Polonaise¹.

1. Mme DE LAMARTINE : *Op. cit.*

Lettre de la Duchesse de Broglie à Lamartine

23 avril 1821.

Depuis votre départ, vos poésies ont encore beaucoup occupé tout Paris, elles ont eu un bien grand succès. *Le Moniteur* même, comme vous voyez, a consigné votre éloge dans la partie officielle, mais ce n'est pas le plus flatteur de tous les suffrages que vous avez obtenus. Il est certain que vous avez été généralement admiré et par les personnes qui étaient dignes de vous entendre et par bien d'autres aussi qui ne l'étaient pas et qui ont suivi la première impulsion donnée par les autres.

Il n'y a que madame de Genlis qui vous ait jugé avec une grande sévérité, mais c'est une âme si anti-poétique que cela n'est pas extraordinaire.

Oserais-je vous dire que je suis bien aise que vous ayiez quitté Paris après ce grand succès? Non que je croie que vous vous fussiez laissé entraîner par les éloges nombreux que l'on vous aurait donnés, mais parce que c'est une société si factice, si prétentieuse, qu'il est impossible qu'elle ne nuise pas à la simplicité et à l'énergie de tout ce qui l'approche...

La solitude et l'Italie, au contraire, sont deux choses bien propres à développer tous les germes que vous développez (?) en vous. J'espère que votre santé s'en trouvera bien, je vous envie bien le beau soleil dont vous allez jouir¹.

1. La Duchesse DE BROGLIE : cité dans *Lettres à Lamartine*.

VIE DE FAMILLE

1^{er} juillet 1823.

Alphonse, sa femme et leur petite Julia arrivent; je trouve une ressemblance parfaite sur le visage de Julia... Ils sont arrivés le jeudi 29 et repartis pour Saint-Point le samedi...

12 décembre 1824¹.

Alphonse revient de Paris; il n'a pas été nommé à l'Académie française; c'est M. Droz qui l'a emporté sur lui, j'ai été fâchée d'avoir trop engagé mon fils à se présenter.

4 janvier 1825.

J'ai eu un moment l'espérance d'avoir un second Alphonse dans un fils du mien; toute espérance est détruite; je suis bien heureuse maintenant de celui que j'ai, mais bien plus de sa tendresse pour moi que de ce qu'on appelle sa renommée; il sait aimer, c'est tout ce que j'en veux. Je jouis bien d'avoir sa femme et lui auprès de moi tout cet hiver.

La mort de Lord Byron, le grand poète anglais m'a aussi vivement et plus intimement frappée. Je suis allée annoncer cette dernière mort à mon fils, tout émue et toute tremblante comme si c'était un malheur personnel.

Alphonse écrit un poème intitulé *Child-Harold* dans lequel il célèbre la mort héroïque de lord Byron, pour la cause de l'indépendance des Hellènes; il y a des passages qui me font de la peine;

1. Date rectifiée comme précédemment.

je crains qu'il n'ait un enthousiasme dangereux pour les idées modernes de philosophie et de révolution, contraires à la religion et à la monarchie, ces deux jalons de ma route qui devrait être aussi la sienne...

26 juin 1825.

...Au moment de ma convalescence, Dieu m'a envoyé un vif chagrin et on me l'a appris sans préparation, par hasard. Alphonse, dans un petit poème sur le sacre du roi, n'avait pas dit un mot du duc d'Orléans qu'il n'aime pas parce qu'il a sur ce prince les préventions de son père et de toute la famille des Lamartine...

Quand Alphonse me lut les vers de son poème où il célèbre tous les guerriers et les princes de la famille royale sans dire un mot du duc d'Orléans, je fus affligée, affligée aux larmes; je le suppliai de ne pas passer ainsi sous silence un prince dans la maison duquel j'avais été élevée... Il résista longtemps avec obstination... Cependant j'obtins ou plutôt j'arrachai, à force de larmes et même en l'ordonnant au nom de mon autorité de mère, qu'il prononcerait avec convenance le nom du duc d'Orléans.

18 septembre 1825.

Mes enfants de Saint-Point sont enfin partis pour leur grand voyage. Ah! que je me sens seule! Ils vont habiter l'Italie, Dieu sait combien de temps! Je vais retourner à la ville; mon mari, depuis qu'il ne chasse plus, la préfère. J'en suis fâchée, j'étais bien dans ma tristesse au moins ici...¹

24 octobre 1825.

Je suis seule ici² pour tout ranger et fermer dans la maison; tout le monde est parti avec mon mari

¹ et ². A Saint-Point.

pour la ville. J'ai été à Saint-Point sur une ânesse avec le jardinier, pour ranger aussi les livres, les orangers, les pots de fleurs, que ma belle-fille Marianne m'a bien recommandés en partant pour l'Italie. Je suis restée, retenue par la pluie dans ce vieux et cher château désert, bien servie par cette admirable Marie Litaud, qui est une sainte sur la terre, et qui gouverne la maison pendant l'absence de ses maîtres. J'ai fait son bonheur en la donnant à mon fils. J'étais si près de l'église... j'étais entourée de livres, trop peut-être. Je jouissais de ce silence et de cette solitude...

...J'ai reçu de bonnes nouvelles de Florence où sont établis mon fils et sa femme. Ce qu'ils ont fait ici est bien ; il faut avoir un lieu de repos en perspective pour ses pensées comme pour ses meubles ¹.

1. Mme DE LAMARTINE : *Op. cit.*

UN CONCOURS DIPLOMATIQUE

1826.

Ici le travail porte l'empreinte d'un talent plus mûr et d'une main plus exercée ¹... Après un préambule fort bien écrit sur la nature, le principe et les motifs des rapports politiques et sur leur inconstance, il (l'auteur) se donne la tâche de faire une suite de tableaux pour nous montrer dans chacun d'eux le système politique d'une grande puissance, c'est-à-dire son assiette actuelle, ses tendances patentes ou cachées, son avenir probable; et, dans la complication de tous les intérêts relatifs qui se produisent de tous ces mouvements, il s'attache à faire ressortir ceux de la France avec chacune de ces puissances...

Je regrette de m'être prescrit de si étroites limites : j'aurai beaucoup à dire des vues élevées, des pensées profondes qui sont prodiguées dans cet

1. Cette page exige quelques éclaircissements. L'année précédente, le ministre des Affaires étrangères de Charles X, baron de Damas, avait institué une sorte de concours entre les attachés d'ambassade de son département. Il s'agissait de rédiger un mémoire sur un sujet donné. Les manuscrits étaient envoyés à Paris sans nom d'auteur. Lamartine, alors secrétaire de légation à Florence, concourut sur le sujet suivant : « Que faut-il entendre en politique sous l'expression d'un ami et d'un ennemi naturel? et quels sont les États de l'Europe que la France peut ou doit considérer sous l'un ou l'autre de ces points de vue? » C'est à titre de membre de la commission de classement que le comte d'Hauterive eut à apprécier ce mémoire dont il ignorait l'auteur.

écrit et que l'auteur a revêtues d'un style rapide, concis et brillant de couleurs et d'images; j'ai peine à croire qu'il soit de l'âge de ses concurrents; s'il en était ainsi et qu'il se vouât à la carrière politique, je ne saurais mettre de bornes aux espérances que je concevrais de son avenir ¹.

1. Le comte d'HAUTERIVE : Cité par L. de Contenson : *Lamartine, Secrétaire de Légation* (*Revue d'Histoire diplomatique*, juillet-septembre 1920.)

LE SECRÉTAIRE DE LÉGATION
VU PAR UNE GRANDE DAME ANGLAISE

Mars 1826.

J'ai vu M. de Lamartine et je l'aime beaucoup. Il a bien bel air, est distingué d'aspect et s'habille si bien en gentilhomme qu'on ne le supposerait jamais poète. Pas de col de chemise retourné, point de ces longues boucles qui retombent sur le parement de l'habit, aucune prétention à l'afféterie d'aucune sorte : tout juste l'espèce d'homme qui, vu dans quelque société que ce soit, serait déclaré bien comme il faut. Ses traits sont beaux et son attitude particulièrement intelligente et intellectuelle. Ses manières sont polies et sa conversation brillante et intéressante. Il a une présence d'esprit peu commune chez les poètes en général, ainsi qu'une parfaite indépendance de toute affectation dans les manières, comme on en attribue au *genus irritabile*. La vérité, c'est que, quoique doué d'une très ardente imagination et d'un esprit parfaitement réfléchi, M. de Lamartine a été appelé à jouer un rôle considérable dans les scènes de la vie matérielle et active. Cela l'a forcé à exercer ses facultés raisonnantes, autant que son génie le conduisait à mettre en jeu celles de l'imagination. De là le fait qu'il présente une union peu commune d'habile homme d'affaires, de gentleman et de poète, et qu'il apparaît à son avantage dans ces trois rôles. Il est fort bien disposé pour les Anglais et il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisqu'il est le mari d'une dame anglaise dont on dit qu'elle possède tant de qualités estimables, qu'elle doit donner une favorable impression de ses compatriotes¹.

1, Lady BLESSINGTON, cité par L. de Contenson, *op. cit.*

A FLORENCE

Un poème byronien et un duel politique

1826.

En 1825 M. de Lamartine avait publié son *Childe Harold*... M. de Lamartine, en faisant parler dans ce poème son héros Lord Byron... met dans sa bouche une très forte imprécation contre l'Italie. Mais cette imprécation étant l'expression du poète anglais, plutôt que la pensée et le sentiment du poète français, M. de Lamartine se croyait très innocent... Mais ce bel ouvrage ne tarda pas à franchir les Alpes et l'Apennin et la malignité en fit circuler le morceau offensant pour la nation italienne en le séparant de l'ouvrage dans la préface duquel il y avait un correctif. Ces vers et leur auteur devinrent le sujet de toutes les conversations. M. de Lamartine, tranquille et renfermé dans la pureté de ses intentions, désirait de bonne foi une attaque littéraire qui le mît à même de répondre et de faire connaître hautement son respect et son admiration pour la nation italienne. Mais ces attaques obscures et sans couleur n'eurent aucune publicité. Une seule, du colonel Pepe, réfugié napolitain, parut. Cette brochure sur l'*Interprétation d'un vers du Dante*, n'était point dirigée contre M. de Lamartine, mais elle le frappait en passant par une phrase que les uns crurent n'être qu'injurieuse et que d'autres regardèrent comme outra-

geante. M. de Lamartine, justement irrité de la brochure publiée par le colonel Pepe, s'était déterminé, quoique malade et fortement blessé par un coup de pied de cheval, à avoir une explication avec lui. Soutenu par un ami et par une béquille, il fut le chercher. L'explication fut calme, mais le résultat fut que le colonel ne pouvant ni ne voulant se rétracter, on se mesurerait sur le terrain. Le duel devait avoir lieu à la convalescence de M. de Lamartine, mais ce dernier ayant eu vent que la police observait le colonel et que peut-être on allait se décider à le faire partir de Florence, n'écouta plus que le sentiment de l'honneur... M. de Lamartine me demanda si je voulais être son second. Je me hâtai de lui répondre que j'étais tout à fait à sa disposition et qu'il pouvait compter sur moi. Mais il m'apprit ensuite que le marquis de la Maisonfort, auquel il en avait parlé, s'y était opposé, ne voulant pas qu'un autre membre de la légation du roi figurât dans cette affaire. Il fut donc convenu entre eux de m'expédier à Lucques... J'appris donc seulement à mon retour que le jour qui avait suivi mon départ..., le 19 février, M. de Lamartine avait été de très bonne heure chercher son adversaire, l'avait pris dans sa voiture, qui était suivie d'une autre dans laquelle étaient les armes et les témoins, qu'on s'était rendu à une demi-lieue de la ville, hors de la Porta San Frediano, près des bords de l'Arno, que le combat avait eu lieu à l'épée, d'après le droit du Napolitain qui avait choisi cette arme, que le colonel s'était battu en brave, mais que la contenance, la fermeté, la générosité de M. de Lamartine avaient été au delà de tout ce qu'on en pouvait dire. Il m'avait déjà dit *que lui seul serait la victime, qu'il ne ferait que parer et seulement défendre sa vie.*

Ne pouvant s'appuyer que sur sa jambe droite,

M. de Lamartine, après avoir longtemps paré avec un sang-froid admirable, avait reçu un coup d'épée dans le bras ¹.

Naissance des « Harmonies »

1826.

Un jour, le 9 mars 1826, en revenant du *Poggio Imperiale* où j'avais été faire une promenade du matin, je rencontrai M. de Lamartine sur le seuil de la porte du palais de la légation, Lung' Arno, et nous entrâmes ensemble dans la chancellerie. En voyant un rameau de chêne vert que je tenais à la main :

« Grand bien vous fasse, me dit-il, j'étais encore plongé dans le sommeil tandis que les rayons du soleil couronnaient votre front : d'où venez-vous ?

— Du *Poggio Imperiale*.

— Avec qui ?

— Seul.

— Vous ne vous ennuyez jamais seul ?

— Jamais.

— A quoi avez-vous pensé ?

— A Dieu : je lui ai offert mes soupirs et mes prières. Les riants tableaux que la nature offre de toute part réjouissent mon âme et l'élèvent toujours vers la Providence divine; sa miséricorde s'étend sur toutes ses œuvres. »

Il m'interrompit alors pour me dire avec vivacité :

« Il me semble que vous avez le cœur encore tout rempli des saintes impressions que vous avez éprouvées.

— Il est vrai, lui dis-je, que, sous la belle voûte

1. *Les Manuscrits d'Antoir, l'ami de Lamartine. Extraits publiés par Urbain Mengin.*

du ciel, les prières sont plus ardentes. Tout favorise les pensées religieuses, surtout pendant une belle nuit. Elle découvre à nos yeux un théâtre immense de merveilles. Je les contemple avec extase; elles surpassent mon entendement. Je voudrais que mes idées fussent vastes et sublimes comme l'étendue des cieux, de façon à pouvoir méditer dignement la grandeur de Dieu. Mais alors que je regarde cette belle voûte parsemée d'étoiles, je connais plus que jamais mon extrême petitesse, mon néant. Malgré cela, la pensée de l'immortalité m'élève vers mon créateur et me remplit d'espérance et de crainte. »

Tandis que je parlais ainsi, le visage de M. de Lamartine s'était animé. Ses joues étaient rouges et ses yeux brillaient; on voyait qu'il était en veine.

« Tout cela est très poétique, ajouta-t-il, écrivez-le.

— Je le ferais volontiers, lui répondis-je, si j'avais votre génie et votre plume. Mais votre Muse qui s'est exercée si souvent et avec tant de succès sur de semblables sujets devrait maintenant vous inspirer une harmonie religieuse.

— Voyons, me dit-il alors, je veux essayer : je me sens en verve. »

Et, en moins d'une heure, il composa l'*Hymne de la Nuit*, de cent huit vers, qu'il me dédia et dont je conserve la minute autographe dans mon portefeuille. J'étais assis vis-à-vis de M. de Lamartine tandis qu'il écrivait sa composition : jamais je ne l'ai vu aussi beau qu'en ce moment... Sa plume, quoique veloce (*sic*), ne pouvait suivre sa pensée.

Dès que son Harmonie fut achevée, il me la remit sans la lire. Ayant observé qu'il n'y avait pas la moindre correction, il me dit là-dessus que les changements étaient toujours préjudiciables à la

première idée et que pour cette raison il n'en faisait jamais. Cependant, pour complaire à M. Neuckamm qui le pria de m'autoriser à lui donner une copie de cet hymne pour le mettre en musique, il fit cinq ou six petites corrections désirées par le docte compositeur. M. de Lamartine avait à cette époque renoncé à la poésie pour s'adonner entièrement à la politique et m'avait défendu de donner copie de sa petite composition. Il avait fait la même défense à M. Neuckamm, mais ce dernier s'en étant entretenu avec le grand-duc, Son Altesse Impériale en demanda aussitôt une copie à M. de Lamartine que je fus chargé de faire. Quelque temps après, M. de Lamartine composa, à l'occasion du désastre de Tivoli, une autre harmonie intitulée *La Perte de l'Anio*. M. le marquis de Baral, auquel il l'avait dédiée, en fit faire plusieurs copies en lithographie, et la beauté des vers, l'élévation des pensées de cette composition en ayant aisément décelé l'auteur, M. de Lamartine ne tarda pas à recevoir de tous ses amis et admirateurs de nouvelles congratulations et de nouvelles prières pour qu'il continuât à faire entendre les accords harmonieux de sa lyre, il composa dans une petite villa près de Livourne, le premier volume de ses *Harmonies poétiques et religieuses* qu'il termina plus tard en France où elles furent imprimées¹.

1. ANTOIR : *Op. cit.*

TOUJOURS LES SAISONS HEUREUSES

*Le journal de la mère*Milly, 12 août 1826¹.

Alphonse est chargé d'affaires du roi en Toscane, à Lucques, à Parme, et maintenant que tous les ambassadeurs sont absents dans toute l'Italie, excepté Rome, on a augmenté de 20.000 francs son traitement. On est très content de lui et lui très content de sa position : il représente seulement avec un peu trop de luxe son pays, mais la Providence aura soin de lui. Je n'ai plus besoin de m'en occuper, il me rend bien en tendresse et en dévouement plein de sollicitude pour mes petites affaires toutes les peines et tous les sacrifices qu'il m'a coûtés dans sa jeunesse inquiète².

1826.

Il y avait jeudi un jeune homme qui était dans un enthousiasme à perdre la tête. Il ne savait comment faire pour voir Alphonse. Il était venu plusieurs fois à la porte de la maison, sans oser sonner; quand il passait devant, il ôtait son chapeau et quand on lui demandait qui il saluait, il disait : « Je salue la demeure de Lamartine. » Enfin on m'a demandé la permission de l'amener à l'assem-

1. Date rectifiée comme précédemment.

2. M^{me} DE LAMARTINE : *Op. cit.*

blée. Il était transporté. Alphonse lui a dit quelques vers, ce qui a été le complément de son bonheur. Il disait : « Je le savais par cœur. Je voulais le voir, je l'ai vu, et je l'ai entendu ! Cette soirée sera l'époque la plus mémorable de ma vie ! »¹

1. Cité par René DOUMIC : *Lamartine intime*. *Revue des Deux-Mondes*, 15-9-1907.

LA VOIX DES ADMIRATRICES

Lettres de madame Sophie Gay à Lamartine

Rome, 16 septembre 1826.

L'admiration et la joie sont deux sentiments impossibles à cacher, et voilà, Monsieur, ce qui nous rend aujourd'hui si coupables envers vous. L'autre jour à dîner chez M. le duc de Laval, il m'a remis votre lettre à la condition absolue de lui lire les vers qu'elle pourrait contenir. Je n'osais me flatter d'une si précieuse confiance : nous brûlions de vous lire, j'ai tout promis. Mais à peine le cachet a-t-il été rompu que Delphine s'est écriée : « Il y a des vers ! » et puis, m'enlevant la lettre sans aucun respect, elle les a dévorés dans un coin en laissant seulement échapper quelques mots comme : « C'est ravissant, divin ! et lui seul a le secret de cette poésie, à la fois si brillante et si triste ! »

Une admiration si bien sentie a redoublé l'impatience de connaître ces beaux vers. Delphine les a lus d'une voix très émue, et M. de la Rochefoucauld vous dira mieux que moi l'effet qu'ils ont produit. Ah ! par grâce, ne nous punissez pas de ce succès, envoyez-nous bien vite ce que vous avez ajouté à cette noble élogie. Ce sera le plus sûr encouragement pour ma fille. Voici les vers impromptus que M. de Laval vous a trop vantés. Elle vous les livre uniquement pour vous prouver sa soumission. Vous aviez mille fois raison de lui prédire qu'elle ne serait inspirée qu'à Florence. Aussi ne pensé-je qu'à l'y rame-

ner. Visiter avec vous ces montagnes, ces vallées fleuries qui vous ont fourni tant de pensées sublimes doit rendre à l'inspiration la muse la plus endormie ! Et puis, trouver de l'amitié, toutes les grâces de l'esprit réunies au plus beau talent du monde, voilà de quoi charmer les vieilles mères comme les jeunes poètes ! On est bien loin ici d'apprécier ces plaisirs-là, personne ne se doute de celui que nous a causé votre lettre. Vous qui le savez, n'en soyez pas avare.

Delphine qui prétend que vous faites chérir les fléaux et les désastres¹ ne veut plus vous écrire en prose, elle attend ce que vous pensez d'elle pour vous répondre.

Adieu, nous n'avons jamais plus désiré le printemps.

4 janvier 1827.

Notre prière vous était à peine adressée, Monsieur, que vous l'aviez déjà exaucée. En vérité, le ciel ne fait ni mieux, ni plus vite. Cette seconde partie² est encore plus admirable que l'autre. Delphine s'est empressée de les lire toutes deux au petit nombre de gens dignes que nous voyons ici. Français, Italiens, Russes, tous ont admiré les grandes pensées, l'harmonie de ces beaux vers ; enfin, ils obtiennent presque le succès qu'ils méritent. C'est un triomphe dont vous pouvez être fier, car il faut convenir que la poésie française n'est pas fort appréciée à Rome...³

1. Allusion au poème de Lamartine : *La Perte de l'Anio*, composé à l'occasion d'un éboulement de rochers.

2. La fin de *la Perte de l'Anio*.

3. SOPHIE GAY : publié dans *Lettres à Lamartine*.

UNE RENCONTRE AVEC VICTOR HUGO

1827.

On parvint à Mâcon, où l'on devait trouver M. de Lamartine dans une auberge qu'il avait indiquée. M. Nodier le demande en descendant de voiture.

« M. de Lamartine? dit l'hôtelier. Vous voulez dire M. Alphonse? »

On ne s'était pas encore habitué à Mâcon au nouveau nom du poète qui ne le portait que depuis ses *Méditations*, et on le connaissait mieux sous son nom de baptême.

M. de Lamartine était à Mâcon mais il ne logeait pas à l'auberge, il avait une maison où il descendait lorsqu'il venait à la ville. M. Nodier y courut et le ramena.

« Je vous emmène tout de suite à Saint-Point, dit gracieusement le grand poète.

— Demain, dit M. Nodier. Nos femmes ont à se remettre de la poussière, et nous avons, nous, à voir la ville. »

On dîna ensemble. Après le dîner on alla au théâtre où il y avait une représentation d'une actrice de Paris, mademoiselle Léontine Fay. Les Mâconnais, disait M. de Lamartine, ne lui auraient pas pardonné de ne pas leur montrer Victor Hugo et Ch. Nodier. Le préfet avait envoyé sa loge. Les femmes tirèrent des malles leur unique robe de soie et les hommes leur unique habit. M. de La-

martine, plus familier avec les Mâconnais, garda son habit de chasse, son pantalon blanc qui avait couru les routes et son chapeau de paille crevé à plusieurs endroits...

Le lendemain matin, les deux voitures prirent le chemin de Saint-Point et, après une heure de marche, arrivèrent à l'habitation du poète. M. de Lamartine avait devancé ses invités, et les reçut avec sa femme dans la cour d'entrée. Sans sa présence, M. Victor Hugo aurait cru à une méprise des conducteurs; les « cimes crénelées » auxquelles l'avaient invité les vers de son hôte étaient des toits fermés; du « lierre touffu », pas une feuille! la « teinte des ans » était un badigeon jaunâtre.

« Où donc est le château de vos vers? demanda M. Victor Hugo.

— Vous le voyez, répondit M. de Lamartine. Seulement je l'ai rendu logeable. L'épaisseur des lierres donnait de l'humidité aux murs et à moi des rhumatismes, je les ai fait arracher. J'ai fait abattre les créneaux et moderniser la maison, dont les pierres grises m'attristaient. Les ruines sont bonnes à décrire, mais non à habiter. »

M. Victor Hugo, qui avait commencé sa « guerre aux démolisseurs », ne fut pas de l'avis de M. de Lamartine. Il ne se consola un peu qu'en regardant le paysage qui, lui, était parfaitement ressemblant.

On entra dans un vaste salon à embrasures profondes où étaient les deux sœurs de M. de Lamartine, sveltes, blondes, souriantes, élégantes, et sa mère, vénérable et aimable femme. On déjeuna, on se promena, on rentra, et M. de Lamartine dit des vers admirables ¹.

1. Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. Une visite à M. de Lamartine.

A PARIS ET DANS SES TERRES

Le journal de la mère

15 septembre 1828.

Alphonse est enfin arrivé le mercredi 10 de ce mois, avec sa femme, sa belle-mère et sa si charmante petite fille, tous en assez bonne santé. Grâce et mille fois grâce à Dieu! Alphonse est cependant bien maigre, ce qui me fait de la peine; mais il faut que je m'accoutume à cela...

Il est impossible de rien voir de plus joli et de plus aimable en tout pour son âge que Julia; c'est un vrai trésor; elle est élevée à merveille. Sa mère est de plus en plus parfaite, simplement, sans aucune affectation, remplissant tous les devoirs de piété; elle a encore acquis beaucoup pour son talent, elle peint à merveille, et nous a apporté plusieurs tableaux charmants, entre autres des portraits admirables de Julia.

3 octobre 1828.

Alphonse, Marianne, sa mère et Julia étaient partis le 17 pour Montculot où ils ont été reçus comme autrefois les anciens seigneurs. On était venu au-devant d'eux, les femmes en blanc, les hommes tirant des coups de fusil...

De là Alphonse est parti seul pour Paris où ses amis l'ont appelé pour lui confier qu'on parle de coup d'Etat. Alphonse assure qu'il échouera et que

les Bourbons qu'il aime comme moi succomberont contre l'esprit public s'ils affrontent la bataille.

7 novembre 1828.

Alphonse arrive, il a été très bien reçu, particulièrement par le roi. On l'aurait envoyé tout de suite premier secrétaire en Espagne s'il avait accepté; il a préféré attendre Londres qu'on lui a promis dans un an et d'où l'on sort toujours ministre plénipotentiaire.

24 mars 1829.

Marianne ira aussi à Aix avec sa mère et sa fille; quant à Alphonse il projette de rester pour ses administrations pittoresques, agricoles (je ne sais comment il faut dire) de Saint-Point et de Montcu-lot. Il arrive de ce dernier lieu où il a fait en quinze jours des choses étonnantes en chemins et autres réparations, il prétend qu'il faut autant d'enthousiasme à un piqueur qu'à un poète ¹.

1. Mme DE LAMARTINE : *Op. cit.*

UNE RENCONTRE AVEC VIGNY

7 août 1829.

...Vous me parliez de Lamartine. Certainement je l'ai vu ici et presque tous les jours; il a été gâté comme *Vert-Vert* et tout le monde ici lui a dit : « Mon petit fils, mon mignon » en lui donnant des bonbons; il avait tous les soirs deux ou trois jolies petites duchesses à ses genoux sollicitant des vers qu'il refusait avec une cruauté pleine de dignité et de mélancolie, et ce qu'il y a de charmant, c'est qu'ensuite, lorsqu'il se trouve avec un ou deux amis et qu'on ne s'y attend pas, il vous dit sept cents vers sans respirer; j'ai eu cette préférence un jour et j'ai entendu les plus beaux vers qu'il ait peut-être jamais fait (*sic*) : c'est une lettre à un de ses anciens amis, c'est une inondation de poésie pleine d'abondance et de grandeur, ce sont des cascades et des cataractes de grands vers comme vous savez qu'il en répand¹.

1. Alfred DE VIGNY : *Lettres*. Lettre au marquis de La Grange.

UN MINISTÈRE OU L'ACADÉMIE

Le journal de la mère

21 septembre 1829.

Ce pauvre enfant me comble de tendresse, c'est toujours lui maintenant qui vient à mon aide dans mes jours de difficulté ou de détresse. Alphonse n'est pas ici en ce moment, il est dans sa terre de Montculot, près de Dijon; il a refusé l'appel que lui faisait le nouveau ministre, M. de Polignac, dans la crainte d'associer son nom à un ministère qui excite une grande clameur publique de réprobation. M. de Polignac a insisté; mon fils a répondu qu'à aucun prix il ne voulait risquer d'être complice, même subordonné, d'un coup d'Etat contre la Charte; que ce coup d'Etat, dans son opinion, renverserait les Bourbons; qu'il savait bien que M. de Polignac n'avait pas actuellement l'intention d'en faire un, mais que l'hostilité réciproque du ministère et du pays amènerait, malgré M. de Polignac, ce résultat fatal; il priait M. de Polignac de l'oublier.

...Il y a aussi en ce moment une place vacante à l'Académie Française, beaucoup d'académiciens, entre autres M. Lainé et M. Royer-Collard, ont écrit à mon fils de se présenter avec la certitude cette fois d'être admis. Il s'y est refusé avec une fierté que j'ai peut-être tort d'approuver : on l'a refusé une première fois, il ne veut à aucun prix solliciter de nouveau ¹...

1. Sur les circonstances de l'élection, voir : Louis BARTHOU : *L'Élection de Lamartine à l'Académie*. (*Revue des Deux Mondes*, 15-9-1916.)

Mme DE LAMARTINE : *Op. cit.*

L'APOTHÉOSE

Hier Lamartine a lu des vers chez Hugo. Il faisait presque nuit. Cependant le ciel gardait encore une suffisante clarté. Lamartine s'était adossé à la fenêtre. Sa tête se détachait en silhouette sur le ciel qui lui servait de fond. Il semblait une statue de bronze et parfois on eût dit qu'il allait prendre place parmi les astres ¹.

1. David D'ANGERS. Cité par L. Séché : *Op. cit.*

DES CEDRES DU LIBAN
AUX CHENES DE SAINT-POINT

(1830-1839)

L'heure vient où sa royauté poétique ne le satisfait plus. Pas plus que la royauté tout court. Des idées d'émancipation sociale sont dans l'air. Cette âme si haute, mais toujours aux écoutes, pressent les conflits qui se préparent. On l'a élevé sur l'Olympe. Il veut descendre dans l'arène. Il se prépare à sa mission nouvelle par de nouvelles méditations, par d'autres voyages. Il frète un navire et part pour l'Orient, hanté par lui comme le fut Bonaparte... Il voit le Liban, la Palestine, la Syrie, où il perd sa fille unique, Julia. C'est le troisième deuil qui le frappe. Aucun ne l'abattra. Il rentre en France pour siéger à la Chambre où les électeurs du Nord l'ont envoyé.

Les années qui suivent vont se partager entre Paris, où l'appellent les sessions parlementaires, et ses châteaux de famille où il traite avec la même courtoisie la plus haute célébrité du jour et le plus humble de ses paysans. Son œuvre poétique s'achève. De l'immense épopée qu'il rêva d'écrire, deux fragments seulement verront le jour, deux fragments cueillis par lui sur les routes erran-

tes de son destin, médités et mûris sous les cèdres du Liban et les chênes de Saint-Point : Jocelyn, qui réveille chez les âmes féminines le prestige jamais évanoui de l'enchanteur des Méditations, et La Chute d'un Ange, qui étonne et déçoit par sa grandeur même... Bientôt, partagé entre ses soucis de propriétaire et d'homme public, il n'écrira plus de vers que pour une œuvre charitable ou pour une admiratrice de passage. Les Recueils, en 1839, sonneront son adieu à la poésie.

RÉCEPTION A L'ACADÉMIE

Séance du 1^{er} avril 1830.

Heureux l'écrivain qui peut se prévaloir à la fois d'ouvrages originaux et excellents, et de l'assentiment public! Plus heureux encore celui envers qui un caractère aimable et une vie pleine d'honneur ont rendu toute jalousie et toute prévention impossibles!

C'est ainsi que vous nous arrivez, Monsieur; pour vous, l'estime et l'amitié ne sont pas moins vives que l'admiration; et telle est la nature de vos écrits qu'ils devaient nécessairement exciter tous ces sentiments.

Lorsque dans un de ces instants de tristesse et de découragement qui s'emparent quelquefois des âmes les plus fortes, un promeneur solitaire entend par hasard résonner de loin une voix dont les chants doux et mélodieux expriment des sentiments qui répondent aux siens, il est comme saisi d'une sympathie bienfaisante; il sent vibrer de nouveau ses fibres que l'abattement avait détendues, et si cette voix, qui peint ses souffrances, y mêle par degrés de l'espoir et des consolations, la vie renaît en quelque sorte en lui : déjà il s'attache à l'ami inconnu qui la lui rend; déjà il voudrait le serrer dans ses bras, l'entretenir avec effusion de tout ce qu'il lui doit.

Tel a été, Monsieur, l'effet que produisirent vos premières *Méditations* sur un grand nombre de ces

êtres sensibles que tourmente l'énigme de ce monde, et qui, dans cette profonde nuit où la Providence a jugé à propos de laisser la raison humaine, sur notre origine, sur notre nature et sur notre destinée, éprouvent sans cesse le besoin d'un guide, mais d'un guide qui les arrache à ce noir labyrinthe du doute, et les transporte vers des régions de lumière et de sécurité...

En vous, Monsieur, dès votre apparition, ils ont salué d'un commun accord le chantre de l'espérance... ¹.

1. Georges CUVIER : *Réponse au Discours de réception de Lamartine à l'Académie française.*

LA VOIX D'UN JEUNE POÈTE

Vendredi 14 mai 1830.

Je connais Lamartine. O bonheur!

...Hier soir je lui écrivis, en lui envoyant mon *Charme* et ma *Chute des Empires*, et je lui témoignai le désir de le connaître. Ce matin il m'a envoyé quelques lignes charmantes pour me remercier, dit-il, de mes *beaux vers* et m'engage à l'aller voir. J'y suis allé à 7 h. 1/2 passées, j'y suis resté jusqu'à 8 h. 1/4. Aug. Soulié était là. On a causé poésie. Lamartine m'a dit que mes vers étaient bien beaux, grands et élevés; il est revenu plusieurs fois à me féliciter...

...Sa femme était là, et son enfant, jolie petite fille de huit ans qui montait sur ses genoux. Il a joué avec sa levrette qui y sautait aussi, et il l'embrassait souvent. Il est rempli de simplicité, de bonté. Il ravit par ses manières franches et naturelles.

Samedi 29 mai 1830.

Vraiment la vie a de doux moments! Je viens de chez Lamartine. Je viens de l'entendre lire une de ses *Harmonies* qu'il a faite avant-hier; c'est un souvenir de l'Italie intitulé *Premier amour*. Au bord du golfe de Sorrente... un tombeau d'une jeune fille de seize ans... une pierre indifférente

Aux pas distraits de l'étranger.

Ce souvenir lui revient toujours. Pourtant

Je veux rêver et non pleurer,

dit-il, mais l'idée de la jeune fille le domine, le maîtrise. Il la repousse en vain; elle arrive toujours à son cœur et le fait tristement vibrer comme des doigts mélancoliques sur le piano...

Et cet admirable vers :

Et le rapide oubli, second linceul des morts.

O admirable! Admirable!... Il lisait, le dos appuyé contre la boiserie au coin de la cheminée qui est au Midi, le pied gauche sur un fauteuil; il récitait d'une voix profonde et sourde, où tout son cœur vibrait, et en cadencant les vers, mais presque pas...¹

1. BOULAY PATY : Extraits de ses *Mémoires* publiés par les *Annales de la Société académique de Nantes*, 1900.

PREMIÈRES AMBITIONS POLITIQUES

1830.

Je l'abordai comme un mortel aborde un dieu dans son temple; mais l'oracle ne tarda point à me faire reprendre terre et m'étonna singulièrement par le sans-gêne de sa conversation comme par une sorte de dédain calculé pour sa gloire. Quelque beau que fût alors M. de Lamartine, quelque magnifique qu'il ait été un peu plus tard à la tribune, il affichait dans ses relations habituelles des allures un peu soldatesques, et lorsqu'on attendait Apollon, on trouvait un ancien garde du corps. Je m'évertuai vainement à lui adresser les plus chaleureuses félicitations sur la justice que lui avait rendue l'Académie après un échec dont l'opinion publique l'avait vengé. Je ne fus guère plus attentivement écouté en lui exprimant toute mon admiration pour les *Harmonies* qui venaient de paraître.

« Oui, me répondit-il, je crois que ces deux volumes ne sont vraiment pas mal, quoique la plupart des pièces soient trop peu travaillées et que les épreuves n'en aient été corrigées que par ma femme. *Mais, au fond, tout cela est de la graine de niais*, et le public s'en occupe beaucoup plus que moi, car, d'après ce que me disait ce matin Gosselin, les acheteurs font émeute à sa porte. »

Puis, reprenant une conversation politique que mes compliments intempestifs avaient interrompue :

« En ce temps-ci, nous dit-il, et dans l'état actuel des choses en France et en Europe où tout se précipite vers une transformation générale, il n'y a plus pour les hommes sérieux qu'un but à poursuivre. Mon élection m'a fait plaisir à cause de mon père, auquel on répétait que son fils avait du talent et qui n'en croyait pas un mot parce qu'il n'était pas de l'Académie Française. A part cela, si mes vers sont bons à quelque chose, ce sera pour me faire nommer député. J'ai d'excellentes nouvelles du département du Nord; l'industrie du sucre de betteraves y vit fort en alarmes, et l'on commence à croire que je pourrais la servir. On a raison, nul ne connaît comme moi cette question-là. »¹

1. Le comte DE CARNÉ : *Souvenirs*, cité par Jean DES COGNETS (*Le Correspondant*, 25-6-1925.)

UNE LETTRE DE M. GASPARD, SOUS-PRÉFET DE DUNKERQUE, A M. LE BARON MÉCHIN, PRÉFET DU DÉPARTEMENT DU NORD.

14 juin 1831.

M. Delamartine (*sic*), de retour d'Angleterre, est arrivé hier soir à Dunkerque. Il m'a fait l'honneur de venir me voir aujourd'hui... Son intention de se placer sur les rangs pour être élu par un des collèges électoraux de cet arrondissement n'est plus une supposition. C'est un fait avéré dont il convient lui-même... J'ignore si les électeurs adopteront ce candidat dont, sans aucun doute, ils ne peuvent méconnaître le grand mérite, mais qui, du moins, n'a pas celui d'être un homme du pays, circonstance qui pourrait lui être défavorable... J'apprends que l'on fait de vives démarches dans les cantons de Bergues, Wormhoudt, Hondschoote, pour le faire porter à la députation. M. Coppens, son beau-frère, n'épargne aucun soin à cet égard ¹.

RÉSULTAT DES ÉLECTIONS DU 6 JUILLET 1831

Inscrits.	473	
Votants.	381	
Majorité absolue.	191	
M. Lemaire (Paul)	198	ELU
M. de Lamartine (Alphonse)	181	
Voix perdues	2	²

1. Cité par Henry COCHIN : *Lamartine et la Flandre*.
 2. Henry COCHIN : *Op. cit.*

LE PREMIER CABINET DE SAINT-POINT

10 septembre 1831.

...A onze heures, je remontai à cheval et j'entrai dans la vallée de Saint-Point. De ce côté, le château apparaît immense, parce que les bâtiments qui l'avoisinent semblent le prolonger. La vallée vibrante, sonore, quoique recueillie, fut riante à mes jeunes yeux...

Je suivis le sentier qui conduit au village de Saint-Point et je gravis jusqu'à la cour du château, d'où l'horizon est si pittoresque. Je remis la bride de mon cheval à un petit groom, je laissai à ma gauche le porche ogival sur lequel deux paons étaient perchés, et Michel, le valet de chambre de cette époque-là, s'empressa de m'annoncer à son maître.

Saint-Point était alors moins vaste qu'aujourd'hui. Il n'avait ni sa terrasse circulaire, ni sa plus haute tour. Il n'avait que trois tours : la tour de l'école, et les deux tours qui terminaient la façade sur les jardins. Le cabinet de M. de Lamartine, situé dans l'une des tours, celle qui regarde la cour de Tramaye, avait extérieurement un escalier de bois qui n'existe plus aujourd'hui...

C'est précisément par cet escalier peint en blanc et solidement dressé contre la tour jaune, que Michel me dirigea. Quoique j'eusse escaladé vivement, il me précédait, et M. de Lamartine était en

même temps que moi sur le perron aérien. Nous nous trouvâmes je ne sais comment dans les bras l'un de l'autre entre ciel et terre, et c'est là que je sentis naître soudain notre amitié. Le premier aspect, le premier regard me dirent tout. Mon hôte m'accueillit par une étreinte. Je n'oublierai jamais ni le rayonnement de son visage, ni le charme de son sourire, ni le timbre de sa voix, ni l'ardeur de Fido à me lécher les mains, ni la pendule ornée d'une lyre de bronze et qui sonna midi au moment où je pénétraï dans le cabinet.

L'atmosphère était tiède autour du poêle de faïence, dans cette petite pièce où M. de Lamartine se retirait pour écrire et pour songer dès le matin jusqu'au déjeuner. Il se ménageait trois ou quatre heures de travail assuré, sans compter les intervalles irréguliers pendant lesquels il désertait le salon pour cette solitude...

(L'après-midi) nous nous étions à peine rejoints sous le porche que nous aperçûmes M. de Lamartine. Après avoir franchi la barrière, légèrement courbé sur sa jument blanche, il venait au petit galop, suivi d'un groom sur un cheval blanc et précédé de six levrettes, blanches aussi, qui caracolaient, Fido en avant avec un superbe chien de Terre-Neuve mêlé à cet escadron rapide. Ce fut comme une apparition des Contes Persans, et c'était une réalité. Le poète avait des guêtres chamois, un pantalon brun, un gilet olive, une redingote noire boutonnée et un chapeau gris. Il s'arrêta auprès de nous, descendit lestement de l'étrier et, me prenant la main, il me dit :

« Visitons d'abord mon écurie et puis nous ferons une longue promenade. »

Nous parcourûmes tous deux, en effet, cette écurie orientale. Elle contenait dix chevaux de robes diverses, et tous, d'une remarquable beauté. Ils

frémirent et hennirent à l'approche de leur maître, qui leur parla d'une voix faite pour retentir ailleurs. Je sortis le premier, et, pendant qu'il me rejoignait, je fus frappé de la noblesse de sa personne. Il s'avavançait, harmonieux et grave comme un de ses alexandrins, souple et vite comme un de ses lévriers. Il avait la désinvolture du grand seigneur, ou plutôt du grand artiste, les poses naturelles du héros tempérées par la finesse du diplomate et les habitudes négligées de l'homme...¹

UN JUGEMENT DE CASIMIR PÉRIER

Casimir Périer lut *La Politique rationnelle*² dans l'exemplaire de Dargaud et la lui rendit en disant :

« M. de Lamartine, aussi chimérique au moins que Fénelon, ne nous fait qu'une demi-justice. Si jamais il sort du vague des théories et qu'il aborde le pouvoir, il comprendra que l'horizon de l'esprit et l'horizon de l'action sont deux choses très distinctes. Le premier est une perspective, le second est une arène où il est un peu plus difficile de manœuvrer. »

Je fus frappé dans le temps de cette réflexion de Casimir Périer sur *La Politique rationnelle* et je la rapporte ici textuellement³.

1. *Souvenirs de Dargaud*, cités par Jean DES COGNETS, *op. cit.*

2. *La Politique rationnelle*, brochure parue en octobre 1831 et qui a fait dire si justement à M. Louis Barthou : « Il y a dans la vie politique de Lamartine, quand on la ramasse autour de *La Politique rationnelle*, plus d'unité que la légende, ignorante ou partielle, ne consent d'ordinaire à lui en accorder. » (*Lamartine orateur.*)

3. *Souvenirs de Dargaud* : *Op. cit.*

« LA POLITIQUE RATIONNELLE »

ET LA PHILOSOPHIE DE L'AVENIR

Automne 1831.

...« Quelle est votre foi à vous ? me dit M. de Lamartine.

— Je suis de la Révolution, comme vous probablement de la Vendée. Je me rallierai toujours au gouvernement, soit monarchique, soit républicain, qui garantira le plus de liberté à la France. Voilà ma politique. Ma religion est le déisme qui comprend tout l'ensemble du spiritualisme, les lois morales et l'immortalité de l'âme. Du reste, tout en repoussant les dogmes des cultes positifs, je les tolère et je les protège tous à cause de leur fonds éternel qui est précisément mon culte à moi. Béranger dirait que vous êtes un Blanc et que je suis un Bleu.

— Mon père le dirait aussi, reprit M. de Lamartine, cependant, vous comprendrez par ma brochure qu'il n'y a pas entre nous un abîme en politique.

— Et en religion ?

— En religion non plus.

— Néanmoins, vous êtes orthodoxe.

— Je le suis un peu des lèvres, mais je ne le suis plus guère de cœur. A vrai dire, je ne l'ai été à aucune époque. Le ciel m'est témoin que j'ai vaillamment combattu pour l'être. Je me suis efforcé d'avoir la foi du charbonnier. J'avais été très mal-

heureux. J'avais perdu un amour, l'amour le plus profond, le plus ardent de ma jeunesse. J'étais brisé de douleur. J'avais soif de religion absolue. J'aspirais à me consoler, à m'assoupir du moins. Je voulais me faire un peu de bien et faire beaucoup de joie à ma mère. Je voulais, j'ai voulu dix ans me reposer dans la tradition. — Vainement!

— Eh! bien! m'écriai-je, puisque vous n'y avez pas trouvé le pain, soyez des nôtres. Vivez en fraternité avec votre siècle. Soyez un homme nouveau! L'esprit qui a lutté avec votre désir, avec votre résolution, avec votre parti pris, permettez-moi d'ajouter : avec votre impiété, cet esprit de l'avenir luttera toujours et sera toujours le plus fort. Vous n'êtes que l'homme, il est le Dieu.

— Peut-être », me répondit M. de Lamartine un peu étonné, mais nullement offensé de mon zèle.

...La soirée n'a pas été moins charmante. M. de Lamartine et moi avons fait deux parties de billard, il nous a lu ensuite, selon sa promesse, le commencement de sa brochure sur *La Politique rationnelle*. C'est son premier ouvrage en prose. Cette brochure, très remarquable comme talent, l'est aussi comme principes. M. Saullay disait à M. de Lamartine :

« Vous devenez tout à fait démocrate.

— Que pensez-vous de ce programme? me demanda le nouveau publiciste.

— Je pense, répondis-je, que c'est un point de départ magnifique. Cela marque l'évolution d'un poète en train de se faire orateur. »

...Et tout naturellement cette question monte aux lèvres du poète :

« Votre mère était-elle aussi très pieuse?

— Autant que la vôtre. Elle m'a transmis avec le sang et le lait le sentiment religieux. Ce sentiment que vous et moi gardons comme le souffle même

des âmes maternelles, *il ne nous est pas permis de le communiquer sous la même forme*. Nous sommes poussés de plus en plus à le répandre sous une forme plus haute.

— Je ne suis pas décidé, me dit M. de Lamartine et, dans cet horizon, j'hésite plus qu'ailleurs. Je suis ici entre les croyances adorables du passé et les terribles incertitudes de l'avenir. Il y a déjà longtemps que je me demande où est le devoir.

— Le devoir, répondis-je, est de marcher en avant, loin des chers souvenirs. La vérité est une mère aussi. Elle n'est pas avec le catholicisme qui est le dogme de l'absurde et de plus le dogme de l'atroce.

— Ce qui fait que le Christianisme dure, c'est sa morale.

— Aussi l'idée neuve à soutenir, c'est de dégager cette morale, c'est de tirer l'or pur de l'alliage. La Raison ne peut manquer de reconquérir à cette guerre tout ce que perdra le catholicisme... Ce qui commence est plus fort à la longue que ce qui finit, mais une religion finit pendant des siècles. Voilà pourquoi il faut intervenir si on veut précipiter la chute. »

Lamartine rompt l'entretien :

« Je ne veux pas encore; peut-être voudrai-je plus tard, quand ma conviction sera mûre. Jusqu'à présent, sur le terrain religieux je ne suis pas prêt, tandis que je suis prêt sur le terrain politique. J'aborderai donc la Politique avant la Religion... »

...Sa vocation politique me semblait une aptitude à l'éloquence plutôt qu'au gouvernement. Le poète aspirait à se rajeunir dans l'orateur. C'était, selon moi, une nouvelle phase du grand artiste et non une phase d'homme d'Etat.

« Quand Richelieu, lui dis-je, retraçait tortueusement le chemin du pouvoir, il avait un plan ré-

fléchi... Il n'était pas artiste, il était homme d'Etat. Ne voudrez-vous pas faire resplendir le Beau, et ne dédaignerez-vous pas un peu l'Utile?

— Je vous ajourne à quinze ans, me répondit M. de Lamartine. J'ignore si je serai gouvernement, mais j'influeraï par la parole sur le gouvernement de mon pays. Ma vocation n'est pas seulement, comme vous le croyez, une sollicitation de mon talent qui chercherait à se développer en se variant; non, cette vocation est plus qu'un désir, elle est une faculté vraie, une faculté plus déterminée, plus énergique, plus fougueuse que ma faculté poétique. Les hommes de l'antiquité nous donnent l'exemple. Ils avaient plusieurs génies. Ce que je serai, d'autres l'ont été avant moi. Il n'est besoin que de résolution.

— Voilà ce qu'il y a de plus difficile. Vous êtes un grand talent; serez-vous un caractère?

— Je le pressens. Je suis capable de volonté, de persévérance. Avant de m'engager dans la lutte, je me scrute sévèrement. Je suis fait pour les mêlées. Je tiens pour peu de chose ce qu'on nomme ma gloire acquise. Il me plaira de la compromettre et de la surpasser. Je suis sûr de mon cœur et de mes nerfs. On me niera ou du moins on me contestera. Je persisterai et je vaincrai. Je serai moqué, bafoué, traîné dans le ruisseau, mais comme cette nation admire surtout l'une des vertus qu'elle a le moins : la constance, et que j'ai cette vertu au plus haut degré, vous me verrez l'homme politique le plus populaire et le plus puissant.

— Je ne doute pas de vous comme artiste, répliquai-je, le chemin sera beau avec vous. Seulement en quelle cité de Dieu nous conduirez-vous? Est-ce à la vieille religion ou à la jeune philosophie? Est-ce à la monarchie de la branche aînée ou de la branche cadette? Est-ce à la République? Vous êtes

flottant là-dessus; or on peut être flottant en poésie et en éloquence : on ne peut pas l'être en religion ni en politique. Si l'on veut durer, les inspirations ne suffisent pas sans les convictions.

— Certainement, mais à la longue les inspirations font les convictions. Comptons sur nos intentions droites et profitons du temps. » ¹

1. *Souvenirs de Dargaud : Op. cit.*

UN PORTRAIT DE LAMARTINE
AVANT LE VOYAGE EN ORIENT

M. de Lamartine est grand, beau et svelte. Il a toujours l'air de s'élançer. Son pied ferme et léger à la fois se pose sans appuyer et laisse une noble empreinte. La main est une main effilée d'artiste et de gentilhomme, merveilleusement faite pour tenir une plume ou une épée, pour frapper le marbre d'une tribune ou pour serrer la main d'un ami. Marche-t-il, c'est avec la grâce d'un héros grec sur les cimes de l'Olympe.

Par un hasard exquis il est familier et éloquent, négligé et lyrique. Il porte bien la tête, un peu de côté. On ne pourrait être insensible soit à l'expression de sa figure fine et distinguée, soit à la sonorité inimitable de sa voix de poitrine. Ses cheveux châtain à peine argentés surmontent son front où réside la sérénité, sa tempe profondément creusée est moite d'une sueur divine. L'inspiration y bat ses rythmes. Son nez est d'un aigle, ses lèvres sont d'un orateur autant que son regard d'un poète. Sa bouche est grande, bienveillante et d'un agrément infini. Elle tonnera peut-être sur la France et sur l'Europe, mais elle sait sourire à une vierge et à un enfant. Souvent et surtout l'automne, dans la saison de ses labeurs inépuisables, les yeux de M. de Lamartine où le bleu se mêle un peu au gris sombre, roulent comme le ciel tantôt des nuages noirs, tantôt des pans d'azur, puis s'illuminent de soudains éclairs¹.

1. *Souvenirs de Dargaud : Op. cit.*

EXTRAIT DE
« LA FEUILLE D'ANNONCES DE DUNKERQUE »

9 novembre 1831.

Cet illustre écrivain s'était fait connaître jusqu'alors par un talent admirable en poésie et en littérature : il paraît qu'il n'est pas moins recommandable sous le rapport des connaissances politiques ¹.

DÉPART POUR L'ORIENT

Lettre de Mme de Coppens à Mme Angebert

Mon frère est parti pour Marseille avec sa famille; ils vont y passer une quinzaine de jours à faire équiper et approvisionner leur vaisseau et ils partiront pour la Turquie. J'ai reçu hier une longue lettre de lui où il est plusieurs fois parlé de vous, madame; il me charge de vous adresser tous ses adieux. Me permettez-vous de répéter sa phrase? Il dit : « ses plus tendres adieux. » Il me mande qu'en effet il est beaucoup question de lui pour les élections, malgré tous ses efforts pour qu'il n'en soit rien. Il a témoigné à ses amis la peine qu'ils lui feraient en lui donnant aujourd'hui leurs voix. S'il était nommé, il croit de son devoir de ne pas refuser. Tous ses projets de voyages seraient dérangés. Et d'ailleurs, s'il devait entrer à la Chambre, il préférerait que ce fût par les électeurs de ce pays-ci, avec lesquels il a plus de sympathie d'opinion qu'avec la majorité de ceux de Mâcon, libéraux à la manière du *Constitutionnel* ².

1 et 2. Henry COCHIN : *Op. cit.*

LA VIE EN ORIENT

*Lettre de madame Alphonse de Lamartine
à Cécile de Cessiat*

6 octobre 1832.

Il paraît vraiment que le climat¹ est excellent, le meilleur qu'on puisse désirer pour remettre la santé. Dieu veuille qu'Alphonse et Julia s'en trouvent bien et alors je me consolerais bien de quelque temps d'ennui. Mais cela a été et est encore une terrible épreuve pour moi que de rester seule ici et voir partir Alphonse pour Jérusalem, vous pouvez le concevoir, car il a été plus fort que je ne voudrais le dire et il y a des moments où je n'en suis pas maîtresse. Alphonse nous a engagées pour nous distraire de (*sic*) faire une course dans le Mont Liban, à deux ou trois couvents qui sont bien beaux à voir, mais je ne sais si j'aurai le courage de me mettre en route sans Alphonse : il y aurait assez de monde pour m'accompagner, mais il faut du courage pour entreprendre quelque chose quand on est triste. Ce n'est qu'autant qu'on me dira vraiment que le changement d'air ferait du bien à Julia...

...Les vaches sont à côté de nos fenêtres et de l'autre côté il y a l'ânesse, l'ânon, la chèvre et le cheval. Lorsque les chevaux d'Alphonse y étaient avec les tentes plantées dans le jardin, c'était tout à fait un khan arabe².

1. De Syrie.

2. Cité par Henry BORDEAUX : *Le Secret du Cèdre* (*Revue des Deux Mondes*, 1-7-1925).

LE POÈTE AU JARDIN DES OLIVIERS

Dans le Jardin des Oliviers : Avant le repas, M. de Lamartine prit une bouteille de vin de Milly, près Mâcon, et en arrosa la terre qui fut jadis imprégnée de la sueur de Jésus-Christ ¹.

1. *Lettre d'un compagnon de voyage de Lamartine datée du 26 octobre 1832 et reproduite dans le Journal de Saône-et-Loire, du 23 mai 1833.*

LE CHEVAL DE JULIA

*Lettre de Julia de Lamartine à sa cousine
Alphonsine de Cessiat*¹

Tâchez de lire. Nous lavons (*sic*) bien grondée.

Jeudi, 8 novembre 1832.

Ma chère Phonsine,

Tu seras ettonée je pense de recevoir deux lettres de moi d'une datte si diférente en même temps c'est que j'ai écrit l'autre pensant que le bâtiment allait partire tout de suite mais comme il n'est pas encore partit j'en profite pour t'écrire encore.

Papa est arrivé dimanche le quatre en bonne santé de Jérusalem monsieur de la royère était resté un peu malade a sayide pendant un jour ou deux et monsieur de parseval était reste pour lui tenir compagnie mais appresent ils sonts tous ici.

Papa vient de nous raporter une grande cantité de chevaux aux cuelles nous avons donné à chaqu'un le nom de l'endroit ou il a été acheté. Papa a un charmant cheval gris qu'y s'appelle liban maman en a un ausi gris qui s'appelle Alley un que papa a acheté à la phontaine d'alcantara s'appelle Alcantara.

1. Julia mourut un mois plus tard, le 6 décembre 1832, à l'âge de dix ans.

L'en-tête et la note sont de la main de Lamartine.

(Sa jument s'appelle Aïda et est douce comme un mouton.)

C'est au point que c'est 'avent-hier que je l'ai monté pour la première fois et que j'ai pu la tenir toute seule et que quant elle voyet le cheval de papa qui était à côté d'elle partire au grand galop elle n'en bougais pas plus pour cela.

Maman a commandé pour moi une selle comme la siene qui sera faite d'ans huit jours je vais aussi lui acheter une jolie bride.

Je vais me faire faire un joli écritoire en argent comme le porte les Arabes; ils ont une drôle de forme. Je vais ausi me faire faire des petites machines que porte les femmes arabes, pour arrêter leurs tresses de cheveux¹.

1. Cité et reproduit en *fac simile* dans : *Lamartine et ses nièces*, correspondance inédite publiée par le comte DE CHASTELLIER.

LAMARTINE VU PAR LADY STANHOPE

1832.

Regardez M. de Lamartine descendant en hâte de son cheval une demi-douzaine de fois pour embrasser sa levrette et lui donner des friandises sur la route de Beyrouth à Djoun; les muletiers et les domestiques mêmes croyaient qu'il était fou. Et puis cette manière de fourrer ses mains dans les poches de son pantalon et de croiser les jambes. A quoi est-ce que cela ressemble?

M. de Lamartine n'est pas poète à mon avis, bien qu'il soit élégant versificateur : il n'a aucune idée sublime. Comparez ses idées avec celles de Shakespeare qui est, lui, un vrai poète. Oh! quelles inspirations il y a chez cet homme !

M. de Lamartine, avec son attitude gourmée et ses longs doigts, me fit admirer ses pieds et ensuite se tourna vers son chien, l'embrassa et lui tint un long discours. On dit qu'il a 17.000 livres sterling de rente, et des châteaux et des villages. Il pensait produire grand effet sur moi, mais il a été cruellement déçu...

M. de Lamartine m'a parlé religion. Je lui ai dit : « Le Testament ne dit-il pas : Mais il y en a un qui viendra après moi qui est plus grand que moi. Qui est celui-ci ? » Il fit entendre un murmure confus et ânonna mais il ne put répondre...

J'avais soixante-quinze réfugiés à l'époque où il me rendit visite, mais je les dérobai à sa vue, *car son sentiment est tout dans sa plume et non pas dans son cœur*¹.

1. Lady STANHOPE : *Entretiens avec son médecin*. Cité par Paule Henry-Bordeaux : *La Sorcière de Djoun*.

EXTRAIT DE « LA FEUILLE D'ANNONCES
DE DUNKERQUE »

Janvier 1833.

La nomination de cet honorable citoyen présente d'autant plus de garanties qu'on a la certitude qu'il n'est point homme à se produire pour obtenir des places, et l'on ne pourrait en dire autant de bien d'autres qui n'aspirent à la députation que pour se procurer des emplois ou des honneurs¹.

RÉSULTAT DE L'ÉLECTION DU 7 JANVIER 1833

Inscrits.	473	
Votants.	349	
Majorité absolue.	175	
M. Alphonse de Lamartine, de l'Académie Française.	196	ELU
De Baillon.	80	
Colombier-Batteur.	60	
Guinard	13	²

1. Henry COCHIN : *Op. cit.*

2. *Id.*

LA MORT DE JULIA

Lettre de Mme de Coppens à Mme Angebert.

Hondschoote, vendredi soir, janvier 1833.

Nous venons d'apprendre, Madame, les plus affligeantes nouvelles de mon frère. Il a eu l'affreux malheur de perdre sa fille, ce charmant enfant qui devait faire le bonheur de sa vie! Il n'y a pas de terme pour exprimer une semblable douleur. Le coup qui l'a frappé est d'autant plus cruel qu'il était imprévu : l'air de Beyrouth avait paru très favorable à la santé de sa fille, il en avait été enchanté à son retour de Jérusalem, mais malheureusement les premiers jours de fraîcheur ont donné à cette pauvre petite fille une fièvre catharalle (*sic*) dont elle morte dans le commencement de décembre.

C'est de Mâcon que j'ai ce détail; je sais que mes malheureux voyageurs m'ont écrit par Constantinople des lettres qui sont fort en retard.

Ils comptaient quitter la Syrie le 1^{er} avril et revenir par terre. Les nouvelles qu'ils ont dû recevoir d'ici dans l'intervalle auront peut-être changé quelque chose à ces projets ¹.

1. Henry COCHIN : *Op. cit.*

LAMARTINE DÉPUTÉ

Ce fut à Damas qu'il apprit sa nomination de député du Nord : il revint pour remplir son mandat.

« Où siégerez-vous? lui demanda un de ses amis, la veille de l'ouverture de la session.

— Au plafond ! » répondit-il¹.

1. Louis ULBACH : *Nos Contemporains : Lamartine*.

LA MORT DE JULIA

Lettre de Mme de Coppens à Mme Angebert.

Hondschoote, vendredi soir, janvier 1833.

Nous venons d'apprendre, Madame, les plus affligeantes nouvelles de mon frère. Il a eu l'affreux malheur de perdre sa fille, ce charmant enfant qui devait faire le bonheur de sa vie! Il n'y a pas de terme pour exprimer une semblable douleur. Le coup qui l'a frappé est d'autant plus cruel qu'il était imprévu : l'air de Beyrouth avait paru très favorable à la santé de sa fille, il en avait été enchanté à son retour de Jérusalem, mais malheureusement les premiers jours de fraîcheur ont donné à cette pauvre petite fille une fièvre catharalle (*sic*) dont elle morte dans le commencement de décembre.

C'est de Mâcon que j'ai ce détail; je sais que mes malheureux voyageurs m'ont écrit par Constantinople des lettres qui sont fort en retard.

Ils comptaient quitter la Syrie le 1^{er} avril et revenir par terre. Les nouvelles qu'ils ont dû recevoir d'ici dans l'intervalle auront peut-être changé quelque chose à ces projets ¹.

1. Henry COCHIN : *Op. cit.*

LAMARTINE DÉPUTÉ

Ce fut à Damas qu'il apprit sa nomination de député du Nord : il revint pour remplir son mandat.

« Où siégerez-vous? lui demanda un de ses amis, la veille de l'ouverture de la session.

— Au plafond ! » répondit-il ¹.

1. Louis ULBACH : *Nos Contemporains : Lamartine*,

APRÈS LA MORT DE JULIA

Lui, quoique blessé au cœur, se relevait peu à peu. Tout en se préparant à la Chambre il écrivait son voyage d'Orient. Il m'en communiqua les parties déjà composées... Je fus surtout frappé du malheur de ce rare génie, qui avait perdu en Orient le charme de sa vie, et qui n'avait pas éclairci le problème qu'il y allait éclaircir : le mystère de sa foi. Madame de Lamartine, elle, était franchement chrétienne et catholique. La catastrophe qui l'avait foudroyée ne l'avait pas provoquée à la révolte et l'avait au contraire courbée de plus en plus à la résignation. Lui, ni avant ni après cette catastrophe, ne s'était prononcé, il en était resté à sa méditation énigmatique dans le crépuscule du Saint-Sépulcre. C'était un bégaiement incertain entre une religion légendaire, et une philosophie, cela n'était rien de plus.

Décembre 1833.

Après avoir lu cette lettre ¹, M. de Lamartine vint dans ma chambre et me proposa une promenade. Le temps était superbe. Nous nous engageâmes dans les sentiers de la montagne, du côté de Saint-Sorlin, entre les haies de buis.

1. Dargaud lui avait écrit une longue lettre pour le presser de déclarer hautement son renoncement à la foi catholique et pour le pousser à une profession de foi publique de simple déisme.

M. de Lamartine dit :

« Vous avez touché à l'arche. La question formidable est celle que vous me posez. Vous l'avez résolue pour vous-même et vous confessez le déisme. J'y incline, moi, je l'ai bien éprouvé au Saint-Sépulcre et je l'éprouve de plus en plus; mais il me faut encore du temps pour deux choses, d'abord pour me déterminer nettement, irrévocablement en moi-même, puis pour exprimer tout haut ma croyance intérieure. Il serait, par exemple, très inopportun en cet instant d'éclater. Toute politique me serait fermée. Quand j'aurai accompli mon rôle politique, à la bonne heure. Ce sera le commencement de mon action religieuse... Je ne suis qu'à mon point de départ. »

...Lorsque nous rentrâmes au château¹, animé par la marche et par la causerie, M. de Lamartine était très beau et paraissait très jeune. Il avait un ruban rouge à sa redingote verte boutonnée et une moustache blonde à ses lèvres. Un visiteur que nous trouvâmes au salon du rez-de-chaussée le félicita sur ce costume et lui conseilla de le porter à la tribune. Madame de Lamartine et moi nous nous taisions quand tout à coup M. de Lamartine m'interpella :

« Sérieusement, qu'en pensez-vous? Faut-il garder à la Chambre ces moustaches du désert ou faut-il les faire couper?

— Puisque vous m'interrogez, lui dis-je, je vous répondrai franchement, rien n'est futile pour un homme qui doit bientôt monter à la tribune du Parlement de son pays. Si cet homme est grave, il faut que son extérieur soit grave aussi et prédispose bien l'assemblée. Elle rirait de votre moustache qui plaisait aux Arabes d'Abougosh et qui vous

1. Saint-Point.

donnerait l'air d'un capitaine de cavalerie. Je vais plus loin : à votre place j'ôterais encore ce petit bout de ruban rouge... Quand on est M. de Lamartine et qu'on va parler de si haut à la France et à l'Europe, il serait messéant d'être pris pour un chef de bureau ou même pour un commissaire du roi. »

Madame de Lamartine me soutint, M. de Lamartine m'applaudit et le lendemain il n'y eut plus ni ruban, ni moustaches ¹.

1. *Souvenirs de Dargaud : Op. cit.*

UN PORTRAIT DE LAMARTINE A QUARANTE ANS

1833.

Lamartine s'était assis devant la maison sous un grand mélèze dont le dôme léger recouvrait le banc. Il avait quarante ans, car nous étions aux premières saisons du Gouvernement de Juillet. Il conservait encore cette élégance grave de sa jeunesse qui restait en si parfait accord avec la mélancolique pureté de ses strophes; sa mâle et douce figure, aux traits fermes comme s'ils avaient été de marbre, blanchissait dans l'ombre tombée de l'arbre. Sa pose harmonieuse et réservée, même dans la solitude, attestait la force de son génie; ses yeux noirs et immenses, malgré leurs petits globes, gardaient les lumières de l'Orient, qu'il venait de parcourir, et renvoyaient sur tout une flamme intérieure venue des bontés et des beautés de l'âme. On devinait à sa mise et à son attitude qu'une partie de ses heures se passait à cheval. Il portait déjà un de ses chapeaux gris, à haute forme, qui sont devenus légendaires dans les rues de Paris et qu'il gardait même en hiver pendant ses dernières années. Il caressait un lévrier qui l'avait suivi, et le premier son que j'entendis de cette voix profonde qui devait tant ruisseler sur les tribunes et sur les foules prononça le nom de son chien Fido¹.

1. Henri DE LACRETELLE : *Lamartine et ses amis*.

LA VIE A SAINT-POINT

Je me trouvais avec deux parents et deux amis, Léon Bruys d'Ouilly et Guigue de Champvans, au petit château d'Ouilly, dans les bois à quelques lieues de Saint-Point... quand un messenger arriva... M. de Lamartine avait du monde et nous attendait tous les trois pour un grand lunch à deux heures. Nous sellâmes nos chevaux et nous traversâmes la montagne.

Le jour d'été était splendide, et la cour de Saint-Point pleine de voitures vides. Les grooms introduits par madame de Lamartine dans le service, beaucoup plus patriarcal avant elle, passaient au bas de l'escalier, pliant sous les plateaux. Le salon se garnissait de robes blanches, immobilisées par les fauteuils.

La réception, si cordiale d'ordinaire, affectait un cérémonial diplomatique. On ne causait guère, et Lamartine paraissait s'ennuyer, comme s'il avait été encore à son ambassade de Florence...

Je ne dirai rien du lunch qui fut triste comme une fonction sacerdotale. Lamartine n'était plus dans son monde d'alors et avait trop de marquis chez lui. Il ne causa guère. Sa voisine, madame de X., mettait le silence sur sa beauté.

Madame de Lamartine essaya de rompre la raideur par un peu de villégiature. Elle nous conduisit à la chaumière.

La chaumière, qui a entendu plus de beaux dis-

cours que le portique d'Athènes, car Lamartine y a passé, pendant vingt ans, une partie des après-midi d'été, a été construite sur un monticule au milieu du jardin. Elle est dans le cœur même de la vallée, entre les riantes collines qui l'enserrent. Un large divan de mousse, pas plus élevé que ceux de l'Orient; des nattes sur les planches; un hamac et deux côtés à ciel ouvert, laissant voir le paysage, ainsi que deux théâtres dont la toile est levée, tel est ce petit coin qui a pris une si grande place dans les souvenirs. Presque toutes ses strophes immortelles y ont été murmurées pour la première fois. Elle a reçu autant de confidences sonores que la tribune. Elle a entendu les chansons que Lamartine y demandait quelquefois aux grands artistes qui venaient s'y reposer. Elle a reçu Hugo, Lablache, Liszt, Lamennais, Lacordaire, Béranger, la Malibran, Nodier, Janin, toutes les lyres et toutes les flûtes...

Ils (les hôtes) partirent enfin, M. de Lamartine se promit qu'il n'inviterait pas de sitôt la noblesse...

Il reprenait avec bonheur quand les hôtes n'étaient plus là, lui qui avait été un des dandys de la fin de l'Empire, sa veste grise, son pantalon large, et il revenait son ara sur l'épaule dans une nuée de lévriers gambadants.

C'est ainsi qu'il reparut ce jour-là.

« Maintenant amusons-nous », dit-il.

La soirée devenait fraîche. Nous étions dans le salon bleu. On alluma un feu de sarments, qui flamboyait toujours sous les lampes en été comme en hiver. Il y avait autour de la table une corbeille de ces nièces charmantes, qui se succédèrent pendant vingt ans, ainsi que des aurores.

On servit le thé. Lamartine se coucha comme tous les soirs sur un large canapé. Il lui arrivait souvent de s'endormir. Madame de Lamartine nous

forçait à interrompre par des questions ce sommeil qui gâtait celui de la nuit. Le réveil était plein de grâce. Lamartine inventait des prétextes pour rester plus convenable. Il poursuivait ses lévriers dans les pièces avec une cravache inoffensive. Il allait nous chercher des cigares dans des armoires mystérieuses, où il y avait pêle-mêle des billets de banque, des pages de poésie qui valaient plus, du tabac et des savons de Windsor. Il allumait un cigare qu'il ne fumait jamais qu'à moitié. Il allait donner un regard à une table de boston qu'une de ses sœurs essayait d'organiser. Il ne parvenait pas à s'y intéresser. Il détestait les cartes chez lui.

« J'ai été joueur, nous disait-il, par nécessité, du temps de la pauvre Graziella, à Naples, rue des Florentins. J'ai fait le métier du chevalier de Grammont, mais plus honnêtement. Ma famille me refusait les vivres, et elle avait raison. J'ai passé des semaines à ne rien manger que pour quelques *grani* de macaroni. Le lendemain, j'avais mille piastres à moi et j'achetais des barques neuves pour tous les pêcheurs d'Ischia. Je connais une combinaison gigantesque, et je l'ai étudiée plus longtemps qu'un examen de baccalauréat. Si je l'avais appliquée avec constance je serais aussi riche que Rothschild. Je suis encore joueur mais comme je ne peux plus me livrer à ma passion après avoir reçu les bénédictions de toutes les mains apostoliques de l'Europe, je me suis pris à planter des vignes. Les vignes font un immense tapis vert. Le soleil et le nuage en sont les deux croupiers qui vous jettent les trésors ou la ruine. Nous irons à Monceaux demain et j'y ferai le bilan de mes grappes. Il me faut quatre-vingt mille francs de vin cette année, sans cela j'en serai réduit à tuer la dernière tante qui me reste, comme M. de X... voulait tuer le père d'Henri de Lacretelle. Je monterai Saphyr. Nous passerons

par Milly et nous ferons des vers le long du chemin. »

Neuf heures sonnaient. C'était le moment de la retraite pour Lamartine. Il emportait un volume des *Lettres de Voltaire*, qu'il lisait éternellement, ou de Mme de Sévigné, ou l'un des voyages dont sa vieille bibliothèque était pleine. Plus tard, ce fut l'*Histoire de l'Empire* de M. Thiers qui le passionna pendant des années... Il portait, son flambeau à la main, suivi de sa meute blanche.

...On n'osait pas se lever tard à Saint-Point. Lamartine était debout... Il passait de sa chambre dans son cabinet où il n'y avait place que pour une grande table de bois noir et un haut fauteuil. Il ne dérangeait aucun serviteur. Il allumait son feu en toute saison à 5 heures et se préparait une tasse de thé. Et pendant de rapides et d'interminables heures, de cette élégante écriture qui fut sa dernière aristocratie, il couvrait des pages, d'une dimension énorme, d'histoire, de politique ou de mémoires. Comment faisait-il ses vers? Il ne me l'a jamais dit, mais je le devine. Il appartenait à ses chiens plus que ses chiens ne lui appartenaient. Ils venaient sans cesse, et ils étaient une demi-douzaine à gratter à la porte qui donnait sur l'escalier tombant dans la cour. Lamartine n'était jamais sourd à cet appel. Il ouvrait. Ils connaissaient les jours que leur esclave destinait à la poésie. Ces jours-là, ils sortaient et rentraient plus souvent qu'à l'ordinaire. Entre les allées et venues, Lamartine jetait un vers. C'est de la sorte que furent composés *Jocelyn* et *La Chute d'un Ange*. Fido a été collaborateur.

Le poète respectait et adorait les animaux comme un Indien. Outre les chiens, il y avait dans son cabinet plusieurs volières pleines qui étourdissaient la voûte de cris insupportables pour un moins patient. Quand les oiseaux des Iles dont les plumages déroulaient une palette étaient morts, Lamartine les remplaçait par des canaris vulgaires. L'ara et les perruches ajoutaient leurs notes aiguës à ce tapage. Il fallait tous les bruits de la vie à ce grand musicien par l'harmonie des mots.

Il faisait sa barbe au premier coup de cloche du déjeuner. Mme de Lamartine et ses hôtes ne l'attendaient pas. Il arrivait avec sa veste grise; il avait écrit vingt lettres indépendamment de sa tâche. Il souffrait presque toujours d'une gastralgie et mangeait peu. Cependant il remplissait largement ses assiettes qu'il repassait à ses chiens, au grand désespoir des robes. Il était quelquefois peu causeur le matin. Il ne rapportait pas la fatigue du travail qui n'existait point pour lui, mais le souci de quelques affaires qui étaient venues le harceler. Dès qu'il devinait que son silence était une tristesse pour ses hôtes, il en sortait. Il nous racontait l'emploi de sa matinée. Très souvent encore, imprégné de l'atmosphère du chef-d'œuvre qu'il venait d'écrire, il nous disait comme un camarade : « Et vous, Lacretelle, et vous, Bruys, qu'avez-vous fait?... » Pendant ces questions, en disciple de Brahma, il se servait des légumes, exclusivement de la courge ou des épinards. Et l'ara venait réclamer sa part et se posait sur les épaules des convives dont il inquiétait les oreilles...

Invariablement après déjeuner, Lamartine allait porter du pain à ses chevaux. Il en avait une douzaine en moyenne, mais en général de peu de valeur. Je ne lui ai connu, pendant vingt ans, qu'un bel attelage anglais et un double poney pour la

selle. Il les achetait dans le pays ou les faisait venir du Limousin. A chaque acquisition nouvelle il s'exasiait. L'animal était incomparable et valait la jument du Prophète. Une strophe d'enthousiasme était créée devant chaque stalle. C'était de l'exagération assurément mais de la sincérité. Il aimait Dieu dans chaque créature et avait passé sa vie avec les chevaux, depuis le manège de Beauvais, lorsqu'il était garde du corps, jusqu'à ses grands campements en Syrie, dans le désert¹.

1. Henri DE LACRETELLE : *Op. cit.*

LAMARTINE ET LAMENNAIS

Lettre de Eugène Boré à Lamennais.

28 janvier 1835.

J'ai vu Lamartine, je l'ai trouvé bien froid, il n'y a pas là la chaleur et l'effusion de votre cœur. Il ne parlait que de son *parti social*. Il n'a pas paru m'estimer davantage quand je lui ai fait connaître mes rapports avec vous et j'en ai été vexé.

Lettre de Lamennais à Eugène Boré.

31 janvier 1835.

Tu auras vu par ce que je t'ai mandé que je me doutais bien de ce dont Lamartine te parlerait. Il est possédé par la passion de devenir un homme politique, comme ils disent, mais l'étoffe manque pour cela. Il a du reste le caractère noble, mais l'âme sèche, avec l'esprit, les habitudes et les penchants aristocratiques. Vois-le si cela ne t'ennuie pas trop; c'est toujours une liaison bonne et honorable, et laisse-le faire, comme il l'entendra, son parti social, qui ne sera jamais qu'un arrière-bâtard du vieux parti doctrinaire ¹.

1. Cité par Christian MARÉCHAL : *Lamartine et Lamennais*.

LAMARTINE VU PAR UN JEUNE PEINTRE EN 1835

1835.

...La première fois que j'ai vu Lamartine, c'est à la Chambre. Vous ne sauriez croire l'effet qu'il m'a fait. Mes yeux sont restés attachés sur lui pendant une heure, dans une émotion très vive. Ses plus beaux vers me revenaient à la bouche et je les disais tout bas. J'aurais donné tout pour qu'il m'eût vu et compris alors. Je voudrais qu'il sût combien je l'admire, combien mon cœur a compris le sien et que ses vers rendent si bien mes émotions. On va le voir facilement. Il vous reçoit très bien. Mais je n'ose y aller. Je resterais coi en sa présence et ne pourrais jamais lui parler. Je suis content de l'avoir vu, c'en est assez¹.

1. Lettre d'Auguste Ravier à ses parents, cité par Paul JAMOT : *Auguste Ravier*.

UNE OPINION SUR L'ORATEUR

1836.

M. Delamartine (*sic*), comme orateur politique, vit sur sa réputation de poète. Il n'a rien de passionné, rien d'inspirateur dans le regard, le geste et la voix. Il est sec, compassé, sentencieux. Il brille et n'échauffe point. Il est religieux et n'a point de foi. Il ne sent pas ses entrailles remuer, ses lèvres trembler et sa parole s'animer et vivre.

M. Delamartine récite et n'improvise pas; mais tous ces discours appris qui jouent l'improvisation ne sont-ils pas un mensonge? Pourquoi tromper les auditeurs et se donner des airs de facilité qu'on n'a point?

...Vous dites qu'il y a eu deux drapeaux, le blanc et le tricolore. Nous le savons bien, mais ce que nous ne savons pas, c'est quel est le vôtre. Vous tirez de votre théorie d'égaux louanges pour nos soldats et les Vendéens; mais de quel côté plantez-vous votre tente ? 1

1. TIMON : *Etude sur les orateurs de la Chambre.*

UNE RENCONTRE AVEC CHATEAUBRIAND

1836.

L'autre jour j'étais chez Mme Récamier, il n'y avait qu'elle et Chateaubriand. On annonça Lamartine; *Jocelyn* venait de paraître dans la huitaine, on ne parlait que de cela. Mme Récamier, avec son empressement habituel, le mit là-dessus dès le premier mot : « Je vous lis, Monsieur, nous vous lisons, nous vous devons bien des plaisirs; M. de Chateaubriand surtout est bien charmé... » Chateaubriand, ainsi provoqué en témoignage, ne disait mot; il avait pris son foulard, selon son habitude, et le tenait entre ses dents, comme quand il est décidé à ne pas parler (il mord alors son foulard, et le tire de temps en temps avec la main, en le retenant avec les dents, ce que ses anciens amis appellent *sonner la cloche*). Il sonnait donc de la cloche sans rien dire, et Mme Récamier se prodiguait d'autant plus pour couvrir son silence : « On vous a fait, Monsieur, disait-elle à Lamartine, des critiques bien peu fondées, sur le mariage des prêtres, et sur le style... qui est si pur, si charmant! » Lamartine, dès l'abord, était entré sans façon dans cet éloge de lui-même; au premier compliment de Mme Récamier, il l'avait interrompue en lui demandant à quelle lecture elle en était. « Mais à la première ! — C'est, reprit-il, qu'on ne goûte bien le livre qu'à la seconde. — Mais, dès cette première fois même,

répondit-elle, je n'ai pas de peine à comprendre combien il y a de beautés qui doivent gagner sans doute à être relues. »

Quand elle eut prononcé le mot de *style* et dit quelque chose des critiques injustes qu'on avait faites à l'auteur sur ce point, Lamartine s'écria : « Le style ! c'est précisément ce que j'ai soigné le plus, c'est fait à la loupe ! » Après un certain temps de conversation sur ce ton, elle louant et lui l'y aidant avec cette fatuité naïve, il sortit : elle l'accompagna jusque dans le second salon pour lui redoubler encore ses compliments ; mais la portière de la chambre était à peine retombée que Chateaubriand, qui jusque-là n'avait pas desserré les dents (quoique deux ou trois fois Mme Récamier se fût appuyée de son témoignage dans ses éloges) éclata tout d'un coup et s'écria, comme s'il eût été seul : « Le grand dadais ! » J'y étais, et je l'ai entendu ¹.

1. SAINTE-BEUVE : *Chateaubriand et son groupe littéraire.*

UN JUGEMENT SUR L'ISLAM

12 mars 1838.

Soirée chez la Marquise de la Grange donnée pour me faire rencontrer avec Lamartine. Vingt personnes environ... Lamartine vient à moi et nous causons deux heures *dans un petit coin sombre*, comme dit *Le Misanthrope*.

Il est incroyable combien un salon fait dire de sottises aux gens d'esprit par les distractions qu'il donne. J'ai fort étonné Lamartine en lui disant que je n'étais de son avis sur rien. Nous avons parlé d'abord des lois de Septembre et de la censure. Je lui ai reproché, en termes polis, d'avoir abandonné la question des théâtres et lui ai dit que le théâtre à présent était un instrument mutilé et imparfait, que mon opinion était que l'on ne devait pas avoir de censure; qu'une pièce condamnée par le public était morte à jamais, et que, par le gouvernement, elle vivait d'une vie secrète et menaçante; sous la Restauration, on en vit cent exemples. Il a eu l'idée d'un *jury* de gens ayant intérêt à l'ordre, jury élu. Et ce terme moyen je ne l'ai jugé possible qu'autant que nul membre ne tiendrait au gouvernement, ajoutant que, par son influence corruptrice, un homme venant du pouvoir en entraîne dix dans ce *peuple valet*, comme l'a dit tristement Paul-Louis Courier. Il me promet de proposer ce jury quand viendront les discussions du budget.

Je lui ai demandé s'il était toujours occupé de l'Orient. Il se montre enthousiasmé des malheurs des mahométans et les regarde comme plus civilisés que nous, à cause de la *charité* extrême en eux.

« Cependant, lui dis-je, l'islamisme n'est qu'un *christianisme corrompu*, vous le pensez bien.

— Un christianisme purifié! », me dit-il avec chaleur ¹.

LE CONFLIT INTIME

Il hésitait à défendre contre le catholicisme les droits de la Révolution et de la Philosophie. Sa transcendance même lui servait à voiler ses principes. Il les confessait si haut dans les généralités qu'il était toujours plus près de l'éloquence que de la netteté et de la logique...

Quand M. de Lamartine disait : « Je serai théosophe plus tard, lorsque j'aurai accompli mon rôle politique », il était du moins sincère dans son intention, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'était prêt ni avec les autres ni avec lui-même. Il avait le désir vague de tracer un livre de foi sans savoir s'il l'écrirait en vers ou en prose, et s'il étudierait, avant de prendre la plume, les grands métaphysiciens. En définitive, pour publier l'Évangile du Déisme, M. de Lamartine était garrotté par trop de liens. Il tenait trop à sa tradition maternelle et domestique, il n'était pas assez résolu au fond de sa conscience, il n'était pas assez disposé à vendre ses châteaux, ses terres et à partir ².

1. Alfred DE VIGNY : *Journal d'un Poète*.

2. *Souvenirs de Dargaud* : *Op. cit.*

L'HOTEL DE LA RUE DE L'UNIVERSITÉ

Je vais parler du salon de madame de Lamartine à Paris, rue de l'Université, de 1837 à 1848...

L'illustre ménage s'était installé dans un large appartement, au n° 82, entre une cour et des jardins, au premier. Il se payait six mille francs au maximum de ce temps-là, et représentait presque l'installation d'un grand seigneur. L'escalier ne montait pas plus haut que le premier dans cette aile de l'hôtel. Le *home* anglais était sauvé.

Je me risque à faire une description d'appartement à louer. Il s'est passé tant de choses dans ces pièces qu'elles sont devenues historiques. L'Europe politique, littéraire, artistique, plébéienne, a passé dans cette large salle à manger, et dans ce grand salon encadré par un divan, et dans cet atelier où séchaient toujours quelques toiles de madame de Lamartine. Les privilégiés ont ouvert cette porte à droite, et trouvé un beau cabinet où Lamartine ne travailla jamais, et encombré de livres offerts, recueils de poésie innocents, journaux et imprimés de la Chambre. Ils sont entrés dans cette cabine où dormait Lamartine, où il écrivait sous la lampe du matin et où il recevait les têtes couronnées du monde — je veux dire les têtes pensantes — entre son lit et sa table. On se rappelle dans l'atelier ce portrait un peu froid du poète, avec deux lévriers à ses pieds, par Decaisnes (*sic*), et cette odeur de

tabac d'Orient, courant partout, et ces feux clairs allumés dans les cheminées...

A cette époque, la ruine prochaine ne s'annonçait encore que par des soucis, et le train de la maison restait presque fastueux, quoiqu'on n'y ait jamais dépensé plus de quarante mille francs par an. Je ne parle pas des aumônes qui doubleraient les déboursés. M. de Lamartine amenait quatre chevaux à Paris : deux pour la voiture et deux pour la selle. Le domestique, comme on disait sous Louis XIII, était toujours modeste. Les serviteurs restaient longtemps dans cet intérieur si facile à la vie. Il n'y avait pas de grands dîners, excepté le jour où la République de Genève envoyait une formidable truite du Léman; mais presque chaque soir deux ou trois hôtes improvisés, quelquefois imposés. Lamartine montait souvent à cheval et revenait du bois pour la séance. Cela dans les premières années, et avant que la politique ne le prit tout entier. Il recevait tous les soirs, et avec un peu plus de cérémonie le samedi. Il donnait un beau concert par an, et une loterie qui servait de prétexte aux charités de madame de Lamartine. Mais sa raison secrète, c'était la nécessité pour le poète de faire des vers à cette occasion. Il n'en écrivait plus que quand il y avait urgence ¹.

1. HENRI DE LACRETELLE : *Op. cit.*

APRÈS « LA CHUTE D'UN ANGE »

20 juin 1838.

Avec quelle admiration ai-je lu un article du *Semeur* sur *L'Ange déchu* ! Avec quelle édification ! Comme c'est la charité chrétienne dans la critique littéraire, et penser que probablement Lamartine ne prendra jamais la peine de lire sérieusement cela ; et qu'il dira négligemment peut-être en jetant la feuille : « Ils sont furieux contre moi ! » — sans leur en vouloir.

Quelqu'un lui parlait, quelques jours après la publication, ou essayait de lui parler de son poème :

« J'ai lu votre dernier...

— Ah ! vous êtes plus avancé que moi, mon cher, car je ne l'ai pas lu encore ! »¹

1. SAINTE-BEUVE : *Correspondance avec monsieur et madame Juste Olivier.*

RETOUR A SAINT-POINT

26 septembre 1838.

Une société choisie était rassemblée dans un élégant salon... Une sœur et ses deux filles jeunes et belles, le mari de l'une d'elles, et un ami de la famille (M. Falconet) y recevaient avec eux les hôtes arrivant d'Andour et dont je faisais partie : c'étaient monsieur et madame de Marcellus, chez qui je venais de passer quelques jours... le comte Xavier de Maistre... enfin leur nièce et son mari (monsieur et madame de Friesenhof)... Telle était la réunion à laquelle monsieur et madame de Lamartine faisaient les honneurs de leur demeure avec cette simplicité prévenante et cordiale qui met tout le monde à l'aise : aussi le dîner fut-il fort gai, la conversation très animée, et parmi tout ce que M. de Lamartine sut y mêler d'aimable pour ses hôtes, je remarquai le compliment si flatteur qu'il adressa à M. de Maistre en lui attribuant la révélation première de son talent poétique : « Car c'est vous, lui dit-il, c'est la lecture du *Lépreux* qui m'a fait poète »...

Ceux qui ont vu M. de Lamartine dans le monde, et, surtout, à la tribune connaissent cette attitude fière, et même imposante, cette figure noble, cette voix grave et sonore, ce regard où brillent le génie et la bienveillance à la fois; mais il faut lui avoir entendu réciter ses vers, pour se faire une juste idée

de tout ce que la beauté de son organe et de son débit y ajoute d'harmonie et de charme, et l'impression qu'il produisait en nous.

...Je me promenai seul avec M. de Lamartine. Nous nous entretenmes encore de poésie, ainsi que de plusieurs des sujets qu'il avait traités avec toute la puissance de son génie; et, en lui parlant du bonheur qu'il avait de pouvoir formuler sa pensée en traits immortels et de produire sur les autres des impressions si vives, je fus assez heureux moi-même pour me rappeler plusieurs des passages qui m'avaient toujours le plus frappé dans ses ouvrages, et dont je lui citai des vers, qui, me dit-il, s'étaient en partie effacés de sa mémoire... et à chaque strophe ou à chaque vers dont je réveillais ainsi le souvenir pour lui, il s'écriait avec une sorte de naïveté permise au génie : « Mais c'est bien, c'est très bien; où cela est-il donc ? »

...Chemin faisant, M. de Lamartine était souvent arrêté par des gens de la campagne qui l'abordaient avec cette espèce de familiarité pleine de confiance, attestant la bonté connue d'un propriétaire, et il me paraissait singulier de voir celui qui venait de nous parler un langage si élevé, se prêter si facilement à entrer avec eux dans tous les détails prosaïques et ordinairement si minutieux de la vie des champs.

...Pendant le reste de la soirée on causa beaucoup, et sur divers sujets, comme politique, voyages ou littérature. M. de Lamartine qui a conscience de sa supériorité ne parle cependant des dons qu'il a reçus du ciel que comme de ces privilèges heureux dont il serait insensé de se prévaloir et de tirer vanité : « On naît avec du génie, dit-il, comme on naît avec plus ou moins de beauté; avec l'instinct des arts ou celui de l'invention; l'inspiration est un présent divin qu'on ne saurait créer; il faut l'atten-

dre, en profiter, et ne jamais s'en enorgueillir. » Il exprima encore à cette occasion son idée sur la portée inévitable de chaque individu, qui, tôt ou tard, dit-il, doit trouver à se classer suivant sa vraie valeur¹.

1. Le Comte DE CARAMAN : *Une journée chez M. de Lamartine à Saint-Point.*

UNE PARTIE DE CAMPAGNE

Une des saisons les plus radieuses que je me rappelle dans cette vie de tant de lumière, s'écoula encore à Saint-Point. Il y avait foule. Je dus me réfugier au-dessous du jardin dans une vieille maison qui avait été une cure. Madame de Girardin, monsieur et madame d'Esgrigny, Lafon et sa fille, étaient parmi les invités. Deux nièces, madame de Pierreclos et mademoiselle Valentine de Cessiat qui sortait à peine de l'adolescence, aidaient madame de Lamartine à faire les honneurs...

Les soirées se remplissaient de gerbes de paroles, ou d'accords de lyres. Les journées se dépensaient dans des promenades à cheval ou en calèche. Nous étions en été. Lamartine conduisait souvent la bande après déjeuner au bord d'un étang, sous une haute futaie qu'il possédait encore sur la première pente de la montagne, dont il avait réuni les eaux dans un bassin.

Il s'était habillé par égard pour ses hôtes; mais ses vêtements dont il faisait toujours une grande provision, se fanaient vite au contact de ses chiens grimpeurs et de son ara.

Cette tenue nous présageait quelque chose...

A l'angle du chemin, le whrust que Lamartine avait ramené de Vienne à son retour d'Orient stationnait avec les deux chevaux attelés. Les autres piaffaient sous les étriers et sous les selles de femmes.

Un chariot de vendange, arrangé en fourgon, laissait déborder des paniers remplis de jambons, de pain et de gaufres blondes.

« Qu'est-ce que ça veut dire? reprit madame de Lamartine...

— Que nous allons goûter à Château-Tiers », répondit Lamartine...

Nous suivions autant que possible les voitures. Les jambons donnaient dans l'œil de Lafon, il en parla majestueusement.

C'était une flatterie préméditée. Lamartine aimait à causer cuisine. Les lèvres sur lesquelles le nom d'Elvire avait voltigé comme une abeille, se plaisaient à raconter les recettes classiques. Il développa sa théorie des jambons...

« Je l'ai composée moi-même, nous dit-il, et elle survivra à *Jocelyn*. Il y entre cinq ou six poisons. C'est exquis. Lady Stanhope m'en a fourni un. Je crois que le second, que j'ai rapporté de Smyrne, était celui dont Mithridate abusa tant, et qui est inoffensif, comme vous voyez. Avez-vous jamais joué Mithridate, Lafon? Je vous en ferai un, mais vous mangerez du poison tous les soirs et authentiquement devant un public enthousiaste... »

Nous arrivions à Château-Tiers.

Nous cherchions en vain la merveille promise. Une ruine sans caractère, celle d'une maison relativement moderne, s'élevait dans un paysage rétréci et incolore comme presque tous ceux du Charolais.

Il fallait un motif bien puissant pour que Lamartine, qui avait une juste horreur des diners sur l'herbe, nous eût amenés là et fit décharger le chariot de provisions. Il choisit une place dans un coin du verger, sur lequel tombait l'ombre grêle de quelques saules. Le groom avait été chercher de l'eau au puits de la cour, dans la petite ferme adossée à la ruine. La faïence étincela au soleil. Les gaufres

émiettées par la route, se répandirent en fragments d'or sur le gazon. Lamartine découpa les fameux jambons. Une femme d'une cinquantaine d'années, un peu épaisse de taille, mais belle encore sous les cheveux gris échappés de sa coiffe, sortit de la ferme apportant un gros pain bis arrondi et une jatte de lait fumant; elle salua avec embarras la compagnie, et quand elle traversa, les yeux baissés, l'ombre de Lamartine sur l'herbe, elle rougit.

« Bonjour, Janette. Ne me reconnais-tu pas ? »

— Oh si, notre Monsieur! mais il y a si longtemps que les résédas sont fanés! répondit-elle.

— Et tu es ici avec tes enfants. Combien en as-tu ?

— Six! fit-elle avec un embarras fier.

— Menez-nous voir les ruines. Il n'y a plus que cela ici ! » interrompit madame de Lamartine, que cette conversation paraissait agacer.

...Je regardais par la fenêtre qui ouvrait sur la cour de la ferme.

Il avait été prendre le sac dans le chariot. La fermière était à côté de lui.

« Tends ton tablier, Janette, comme autrefois quand j'y jetais des fleurs... »

Janette avait été le premier amour pastoral de l'adolescent de Milly. Elle ouvrit démesurément les yeux dans lesquels perlaient des larmes. Elle fut jolie à cet instant par l'illumination du passé. Elle revoyait ce beau jeune homme sur la montagne, et elle l'entendait lui jurer qu'il n'aurait qu'elle dans son cœur. Elle tendit son tablier comme une personne qui n'avait jamais rien su lui refuser. Le flot d'argent s'y précipita. Il y avait bien deux mille francs.

« Ce sera pour racheter de la conscription le dernier de tes fils. Ne parle de cela à personne, et surtout à madame de Lamartine. »

Il se pencha et mit ses lèvres sur ces cheveux gris tant baisés autrefois quand ils étaient noirs.

Puis il s'éloigna en sifflant ses chiens qui couraient sur les pierres.

Tout l'homme était là.

Il avait été bercé plus que tout autre dans les bras des plus belles maîtresses. Chaque jour sa correspondance lui apportait encore des déclarations d'amour, auxquelles, hélas ! il nous chargeait de répondre. Il causait avec l'Europe entière. La gloire était une ivresse non interrompue ; et quand il avait sa maison pleine de têtes charmantes et qu'il pouvait créer des scènes de *Décameron* sous tous ses arbres, il s'était souvenu que cette vieille femme habitait dans les environs. Il avait approché sa splendeur de cette décrépitude ; il se cachait pour la combler, et il poussait la flatterie jusqu'à lui recommander de ne point parler de cette entrevue à madame de Lamartine ¹.

1. Henri DE LACRETELLE : *Op. cit.*

LE SIEGE AU PLAFOND
ET LES GIRONDINS QUI PASSENT
(1839-1848)

Quelques années ont suffi pour opérer la métamorphose. Celui qu'accueillait le scepticisme de l'Assemblée, le rêveur qui fixait lui-même son siège au plafond est devenu l'un des orateurs les plus écoutés du Parlement. On résiste mal à cette éloquence qu'emporte l'aigle de Ganymède. De l'aigle il n'a pas seulement l'audace du vol, mais aussi l'acuité du regard. Sur tous les bouillonnements de ce siècle en travail, sur les problèmes du présent et du futur, il promène un œil divinateur.

Ce temps de sa maturité est malheureusement celui où commence à peser ce boulet de la gêne qui deviendra si lourd à sa vieillesse. Donner est son instinct naturel. Sa prodigalité s'élève à la hauteur de son génie. Et de sa jeunesse ardente le goût du jeu lui est resté. En Bourgogne il s'est fait vigneron et spéculateur. Il engage chaque année avec la chance une folle partie, toujours perdue. Tout s'unit pour le dévorer : ses châteaux, ses chevaux, ses vigneron, ses électeurs.

Une évolution s'est faite dans ses idées politiques. L'aristocrate devient le leader de l'opposition, le fils du défenseur de Louis XVI, l'artisan de la République. Opposition qui n'étonnera que les esprits superficiels. Issu d'une noblesse provinciale, nourrie de Rousseau et de l'Encyclopédie, il ne fera que porter à l'extrême, avec la générosité de sa nature, un goût de la liberté sucé avec le lait, un amour du peuple né de son enfance vigneronne et pastorale.

Il manquait à son éloquence d'être écrite : elle le fut dans Les Girondins. Le succès qui accueille ce livre est révélateur du prestige de l'homme. Une fois de plus il a le pays pour auditoire. L'histoire, maintenant, attend un signe de sa main.

L'ÈRE DES GRANDS DISCOURS...

Lamartine qui avait été, durant des sessions, le grand solitaire du Parlement, devenait de plus en plus le leader de l'opposition. Ses discours du matin bondissaient sur toutes les dalles de Paris. Malgré ses réserves, on sentait que cette poitrine était assez large pour contenir les souffles d'une révolution. La Cour le savait aussi, et ses messagers venaient offrir des ministères, toujours refusés. La maison de Lamartine en était un pour lequel le monde officiel quittait les autres. Garnier-Pagès l'aîné et Ledru-Rollin y conduisaient M. Molé. Toute la diplomatie, toutes les gentries en voyage venaient voir cet assemblage parisien en même temps qu'athénien, d'artistes, de polémistes, de pairs de France bourgeois, de marquis non assermentés, où le nonce risquait de marcher sur les pieds de Béranger¹.

1. Henri DE LACRETELLE : *Op. cit.*

...ET L'OPINION DES CONTEMPORAINS

*Le vicomte de Launay*¹

1839.

N'a-t-on pas abreuvé de ridicule et d'ironie l'orateur sublime *amant d'Elvire*? Ne lui a-t-on pas crié comme une injure son beau titre de poète chaque fois qu'il montait à la tribune? N'a-t-on pas traité ses plus nobles sentiments de fictions et de chimères? On lui a dit qu'il plantait des betteraves dans les nuages, que sa conversion des rentes ne valait pas sa conversion de Jocelyn et mille autres niaiseries semblables... Et cependant cet homme dont l'éloquence fut si longtemps tournée en ridicule à cause de ses qualités mêmes, est aujourd'hui un des premiers orateurs de la Chambre, celui que les étrangers, les hommes de province sont le plus curieux d'écouter, celui qu'ils cherchent sur les bancs avec le plus d'empressement, celui pour qui ils disaient, il y a quelques jours, avant la fin de la séance, ce mot si flatteur que nous avons entendu :

« Allons-nous-en. M. de Lamartine n'y est pas. »²

Louis Ulbach

1839.

Le mot *social* a été, par parenthèse, porté pour la première fois à la tribune par Lamartine, et, comme

1. Madame de Girardin.

2. Vicomte DE LAUNAY : *Lettres parisiennes*.

Arago demandait ce qu'était au juste le *parti social*, Lamartine répondait en 1839 :

« C'est plus qu'un parti, c'est une idée ! » ¹

Louis Blanc

1840.

Ce député était nouveau venu aux affaires : mais il lui avait suffi de deux discours pour faire saluer en lui un des princes de la parole. Son génie, chacun depuis longtemps en connaissait la moitié. Ce député était M. de Lamartine.

Dans M. de Lamartine, l'homme extérieur appartenait tout entier à la classe aristocratique : car il avait les traits fins, les formes allongées, une dignité facile, une magnificence de gentilhomme et cette élégance sans efforts qui se compose de riens exquis.

...Tribun, M. de Lamartine ne pouvait l'être.

A la Chambre on ne lui vit jamais ni cette haine du regard, ni ce geste accusateur, ni ce tressaillement du corps et ces emportements soudains qui répandent la passion, qui la provoquent et agissent sur une assemblée, comme les vents d'orage sur les flots de la mer. Son geste était solennel; ses paroles, toutes de pourpre et d'or, tombaient de ses lèvres avec une lenteur cadencée; c'était avec une dignité froide que sa haute taille se balançait; et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le battement de cœur de son éloquence était trop constamment tranquille et trop égal ².

M. de Cormenin

M. de Lamartine a la taille haute, des yeux bleus, le front étroit et saillant, les lèvres fines, les traits

1. Louis ULBACH : *Op. cit.*

2. Louis BLANC : *Histoire de dix ans.*

fiers et réguliers, le port élégant, les gestes nobles et une sorte de désinvolture, un peu roide, de grand seigneur. Les femmes enchantées de ses vagues mélodies qui vont si bien à leur âme, ne cherchent que lui dans la foule des députés, et se demandent : Où est-il ?

Où est-il ? ce n'est pas assurément dans les nuages du parti social. Il en est descendu plus qu'à micorps, il a repleyé ses ailes d'ange, il a touché terre, et il a bien voulu se mêler au reste des mortels.

...Par instinct, par sentiment, il est généreux, charitable, dévoué au peuple, impatient de théories et d'actions charitables ; prêt à dire et à faire ce qu'il y a d'utile, de grand et de national : indépendant et courageux dans ses opinions, parfois même radical, plus radical que moi-même ; enfin pas le moindre fiel sur ces lèvres-là ; une naïveté de poète et une honnêteté de cœur qui ont quelque chose de virginal ¹.

Le comte d'Alton Shée

1840.

...Je rendis un soir visite à Lamartine. Un monde d'admirateurs l'entourait ; on recueillait sa parole ; point de causerie, point d'égalité : il y avait dans ce salon comme une sorte de hiérarchie dont il était le sommet ².

Sainte-Beuve

27 mai 1840.

Lamartine qui décidément est un grand orateur politique a une tragédie en train pour mademoiselle Rachel : le sujet en est Toussaint Louverture et l'émancipation des noirs ³.

1. DE CORMENIN : *Le Livre des Orateurs*.

2. COMTE D'ALTON SHÉE : *Mémoires*.

3. SAINTE-BEUVE : *Lettre à monsieur et madame Juste Olivier*.

Henri Heine

30 mai 1840.

Je fus impressionné désagréablement par le discours que M. de Lamartine prononça dans la Chambre des députés sur, ou plutôt contre Napoléon, quoique ce discours ne contienne que des choses vraies; mais les arrière-pensées de l'orateur sont déloyales et il a dit la vérité dans l'intérêt du mensonge.

...Le discours de M. de Lamartine fut un chef-d'œuvre rempli de fleurs perfides dont le subtil venin a étourdi plus d'une tête débile; mais le manque de droiture n'y est que faiblement couvert par les belles paroles¹.

Le vicomte de Launay

5 décembre 1840.

On a remarqué que, les jours où M. de Lamartine et M. Berryer doivent parler, il y a dans chaque tribune trois rangs de femmes.

1841.

Nous venons de la Chambre des députés où nous avons entendu M. de Lamartine et son discours a produit sur nous une impression si profonde que nous ne pouvons plus penser à autre chose. Jamais le poète ne s'est montré plus orateur, jamais sa voix n'a paru plus sonore, son attitude plus fière, son regard plus noble, son accent plus passionné. Nous étions auprès d'un ancien député, homme fort spirituel, qui avant le commencement de la séance nous querellait un peu sur l'enthousiasme de nous et de nos amis pour M. de Lamartine.

1. HENRI HEINE : *Lutèce : Lettres pour la Gazette d'Augsbourg.*

« Vous l'appellez, disait-il, notre premier orateur... Eh bien?... Eh bien! je suis de votre avis », nous dit-il à la fin de la séance.

...M. de Lamartine... vous l'avez vu hier, menaçant, terrible, se débattant avec un instinct sublime contre le piège déguisé, déchirant du bec et de l'ongle le réseau invisible encore, lançant l'éclair et la foudre comme un aigle qui défend ses ailes et qui a reconnu l'oiseleur ¹.

Alphonse Karr

1840.

Ce bon M. Cousin est un assez réjouissant ministre de l'Instruction publique; à la dernière séance de la Chambre des députés, voyant M. de Lamartine monter à la tribune, il a dit :

« Ah! c'est M. de Lamartine; je ne le connaissais pas. »

On a rapporté ce mot à M. de Lamartine qui a répondu :

« Je ne le connaîtrai pas. » ²

Jules Janin

1842.

Au milieu de la politique, il obtint de grands triomphes, mais le plus beau moment de son éloquence... on ne l'a jamais su, le voici :

Comme il passait sur la place du Palais-Bourbon :

« Arrivez vite, lui dit un de ses amis; ils ont profité de votre absence pour présenter l'impôt sur les chiens! »

En toute hâte, il arrive. Il était temps, on allait délibérer. Alors le voilà qui prend la parole. Il parla si bien, avec tant de grâce, et se montra dans un

1. Vicomte DE LAUNAY : *Op. cit.*

2. Alphonse KARR : *Les Guêpes.*

pareil sujet si digne de Buffon lui-même, que la loi fut rejetée à une majorité très considérable. M. Dupin, qui n'était pas en belle humeur (il avait voté et plaidé pour la loi), rencontrant Fido, ce beau lévrier florentin que son maître avait arraché à la dent du chacal :

« Bonjour, monsieur Fido, disait M. Dupin, moitié grognant, moitié riant, tu viens de rendre un grand service à ta race. »

A peine si Fido daigna répondre au compliment de M. le Président de la Chambre des députés. Lamartine en rentrant au logis était radieux, et les quatre ou cinq lévriers qui l'entouraient se jetèrent dans ses bras¹.

Sainte-Beuve

6 février 1842.

...Lamartine (quoi que Lèbre pense) a été insensé; à quoi bon ce revirement en ce moment de calme plat? Où est la tempête? Au moment surtout où lui, Lamartine, est pour le droit de visite. C'est la mort du duc d'Orléans qui lui a tourné la tête, il rêve un grand rôle et la régence, et s'y prépare. Il veut (les autres hommes politiques étant alors supposés usés) arriver comme le chef et le rallieur des générations neuves. Il se prépare de grandes choses. Hors de la Chambre par malheur cela réussit assez. Voyez Lèbre : ainsi tous les jeunes gens — il est des plus sages — mais cela chez tous les autres décrie le talent, achève de faire crier au *poète* comme au *fou*.

Voilà ce que tout le monde va redire de plus en plus après ces splendides niaiseries. Le roi (Louis-Philippe), en apprenant ce discours qui attaque si

1. Jules JANIN : *Lamartine*.

fort son immuable pensée depuis treize ans, s'est exhalé, il paraît, contre Lamartine, en un torrent de b... et de f... qui n'étaient pas piqués des vers (des torrents *piqués*, mais c'est égal), en un mot il a juré comme un templier ce b... de... « Je savais bien que le b... était un pitoyable poète, mais je ne savais pas qu'il fût encore... » Il a contre lui un vers à cœur dans *Le chant du Sacre* :

Le fils a racheté les crimes de son père

ce qui a changé en :

Le fils a racheté les armes de son père.

Faites de tout ceci ce que vous voudrez, mais je vous dis mes impressions en fidèle correspondant de la *Gazette d'Augsbourg*¹.

M. Guizot

1842.

Je suis frappé des qualités supérieures que M. de Lamartine a déployées comme orateur et comme prosateur; il n'a pas seulement un brillant et séduisant langage; il a l'esprit singulièrement riche, étendu, sagace sans subtilité et fin avec grandeur; il abonde en idées habituellement élevées, ingénieuses, profondes même; il peint largement, quelquefois avec autant de vérité que d'éclat, les situations, les événements et les hommes; et il excelle, par instinct autant que par habileté, à apporter de nobles raisons à l'appui des mauvaises causes. Il soutint brillamment celle de la régence maternelle qu'il devait un jour faire si tragiquement échouer.

1. SAINTE-BEUVE : *Op. cit.*

Malgré le prestige de son discours, j'eus peu d'efforts à faire pour lui répondre; une sympathie générale s'attachait à madame la duchesse d'Orléans; mais le sentiment sérieux dans les Chambres et dans le public, était prononcé en faveur d'une régence virile. Le gouvernement d'une femme peut prendre place au sein d'une monarchie ancienne et bien établie; l'histoire n'offre pas d'exemple d'une dynastie nouvelle et encore contestée fondée par une femme, au nom d'un enfant ¹.

Charles Alexandre

Paris, 29 janvier 1843.

Avant-hier, Dargaud a fait une longue promenade avec Lamartine. Que je l'envie!

Lamartine ne pensait pas prendre la parole ce jour-là : il avait en tête des soucis d'affaires domestiques, lourd boulet qu'il traîne toujours derrière lui. Il est allé à la Chambre. Quand il entra dans la salle, on discutait l'adresse; M. de Carné finissait son discours. Tocqueville allait monter à la tribune. Lamartine, trouvant l'heure opportune, demanda à M. de Tocqueville la cession de son tour de parole. M. de Tocqueville hésitait; Arago et Odilon Barrot le décidèrent à laisser combattre ce nouvel et puissant ami qui venait à l'opposition.

Lamartine, une fois à la tribune, a fait plus qu'un discours, mais un acte. Il a fait un adieu solennel, attristé et résolu au passé, il est entré avec un élan intrépide dans l'avenir. Ce discours est une prédiction. Son effet sera immense. Il a été salué par des applaudissements, Lamartine en a été heureux. Il l'eût prononcé, quand même, au milieu des huées, parce que ce discours était un devoir. De ses paro-

1. GUIZOT : *Mémoires*.

les, il n'a regretté qu'un mot accusateur lancé dans le feu du combat.

Guizot, accablé sous cette parole, non préparé à une réplique victorieuse, a sacrifié Villemain à son impuissance, et l'a jeté à la tribune. La parole spirituelle et élégante de Villemain n'a su trouver que de petites personnalités dont Lamartine a ri. Après sa réplique, Villemain, descendu de la tribune, a abordé Lamartine et lui a dit :

« Vous ne voulez pas du pouvoir ?

— Non, lui a répondu son vainqueur.

— Alors, vous marchez vers une place dictatoriale. »

Ce discours a ému le monde qui pense et vibre en France. Michelet a écrit à Dargaud dans un mouvement d'admiration : « Quelle jeunesse dans Lamartine ! Que d'élan, que de puissance ! » Et Béranger lui a écrit : « Vous êtes un admirable révolutionnaire ! »¹

Sainte-Beuve

11 février 1843.

Le lendemain de son discours, madame Sand avait écrit une grande lettre de félicitations à la suite de laquelle Lamartine l'était allé voir. Il l'a trouvée à 5 heures du soir encore couchée; elle s'est levée pour lui, a passé une espèce de sarrau un peu ouvert; on a fait apporter des cigares et l'on a causé politique et humanité. C'est la première fois que ces deux grands génies causaient face à face. Jusque-là George Sand avait tout l'air de le mépriser un peu. Guizot aussi a écrit à Lamartine pour le féliciter. Tout cela n'empêche qu'il soit fou

1. Charles ALEXANDRE : *Souvenirs sur Lamartine, par son secrétaire intime.*

et, qui pis est, un peu ambitieux. Mais le monde est grand et les goûts sont différents¹.

Charles Alexandre

Paris, 4 mars 1843.

Le discours du 2 mars a été magnifique. Guizot a envoyé le lendemain M. Denis vers Lamartine pour lui exprimer son repentir d'avoir été trop loin, et lui dire qu'il était fatigué et le priait de ne pas l'accabler.

Thiers a dit à Lamartine : « J'ai un grand talent parlementaire, plus que cela même; mais je n'ai pas votre profusion d'images, d'idées, de génie : vous m'avez empêché de monter à la tribune, je n'aurais pu qu'être faible après vous. »

Arago lui a dit : « Vous êtes le premier orateur parlementaire qui ait paru en France. »

Les maîtres de la tribune ont salué le grand maître².

1. SAINTE-BEUVE : *Op. cit.*

2. CHARLES ALEXANDRE : *Op. cit.*

UN PORTRAIT DE LAMARTINE A CINQUANTE ANS

20 mars 1843.

...La porte s'ouvrit encore. Un homme de haute taille apparut. C'était *Lui*, le génie adoré, dans sa noblesse et dans sa grâce souveraines. Je le vis à travers un éblouissement. Il rayonnait de l'auréole du génie, le front plein de grandeur sereine, vrai sanctuaire de l'inspiration. Il avait ce port de tête incomparable que Dieu ne donne qu'à ses élus, et il l'avait seul. Chateaubriand portait la tête avec orgueil, Lamartine avec noblesse; la figure de l'un était hautaine, la figure de l'autre était haute. Sa tête maigre, nerveuse, sculptée par le divin artiste, bien posée sur la longue tige du cou, aux yeux noirs perçants, au nez aquilin, à la bouche souriante, au menton à large base, au front élevé, à la pâleur transparente, se détachait sur un habit noir. Sa taille élancée se cambrait avec une sveltesse, une élégance suprêmes, il avait la démarche rythmée, légère, le corps ailé, la beauté de l'Apollon antique. *Incessu patuit Deus*. Il était lyrique de la tête aux pieds. Son corps, fait de muscles et de nerfs, n'avait pas de chair. Léonard de Vinci, qui a révélé dans ses dessins les ressemblances étranges, les affinités mystérieuses de l'animal et de l'homme, aurait trouvé dans Lamartine la tête et les yeux de l'aigle, l'encolure et la noblesse du cygne. C'était bien l'homme de sa poésie, un poète gentilhomme, comme on disait au moyen âge. *L'émir Frangi*, comme l'appelaient les Arabes à son voyage en

Orient, un poète d'attitude héroïque plus que rêveuse, un chêne et non un saule pleureur. Une bande de lévriers se pressait sur ses pas, les yeux levés vers le maître bien-aimé.

Il avait alors la beauté de l'automne: il entraînait dans sa saison mûre; les teintes d'hiver n'avaient pas blanchi ses cheveux rares; les grandes douleurs n'avaient pas creusé leurs plis.

Il tendit sa longue et belle main au préfet et à Dargaud; puis venant à moi, tout tremblant devant lui, il me dit d'un ton plein de grâce :

« Je suis enchanté que vous ayez bien voulu accepter à dîner sans façon avec nous, en attendant que nous fassions connaissance plus intime; Dargaud m'a dit que vous aviez de la bienveillance pour moi.

— Ce n'est pas le mot vrai, répliqua Dargaud, c'est de l'amour enthousiaste. »

...Lamartine monta à une comparaison du poète et du musicien.

« Je ne sais si le poète est au-dessus du compositeur. Sans doute, l'idéal de la sensation est inférieur à l'idéal de l'intelligence, mais c'est plus vif comme volupté de l'art. Je n'ai jamais rien senti de plus saisissant que la musique de Rossini.

— On la sent plus qu'on ne la comprend, dit Dargaud; la musique est inférieure à la poésie; je préfère *Jocelyn* au *Barbier de Séville*.

— Et vous? me demanda Lamartine. »

Je dis dans un cri d'admiration la supériorité suprême de *Jocelyn*.

« Je ne vous contrarierai pas », dit le poète en souriant.

Alors, la tête inclinée, dans l'attitude de la réflexion, il discuta, comme l'œuvre d'un étranger, l'adorable poème.

« *Jocelyn* est effectivement beau dans plusieurs parties, et j'en ferai une œuvre charmante en la retouchant. »

...« Si je n'avais pas pris la carrière politique, dit le grand orateur, j'aurais adopté la diplomatie. Le poste de ministre plénipotentiaire à Florence aurait été pour moi l'idéal du bonheur terrestre. C'est la grande route du monde, le salon de l'Europe. On ne fréquente que bonne compagnie. »

Et il eut un retour d'enthousiasme pour sa vie poétique de diplomate en Italie. Il prit son vol vers les souvenirs, vers les années enchantées de Florence et de Naples, quand, après une dépêche diplomatique, il montait à cheval, et allait chanter ses Harmonies au bord de la mer, dans ce paradis du monde.

Recueillie sous la parole de son mari, madame de Lamartine sortit de son silence à cette évocation des années heureuses. Un rayon du passé éclaira sa grave figure; elle eut un cri de regret vers le bonheur perdu ¹.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

L'ÉCHO DU PAYS NATAL

1843.

Le 30 janvier 1843, Lamartine attaqua le juste milieu dans un discours prononcé à la tribune à l'occasion de l'Adresse et qui fut considéré comme un véritable événement politique. S'adressant au ministre Guizot, il termina en disant : « Il faut que la France cesse d'être la France ou que vous cessiez de peser sur elle. » (*Tonnerre d'applaudissements.*)

...Lamartine, abandonnant la réaction et voguant à pleines voiles dans les eaux de l'opposition la plus avancée, fut acclamé par la grande majorité de la France. A son retour de Paris, Mâcon voulut lui témoigner l'estime que sa conduite inspirait et organisa le fameux banquet qui eut un si grand retentissement et contribua puissamment à la chute de Louis-Philippe.

Ce banquet eut lieu le 5 mai 1843, dans une vaste cour recouverte de tentes et fut présidé par le docteur Bouchard, alors premier adjoint de Mâcon. Douze cents convives... constituaient une imposante, une majestueuse assemblée.

Lorsque Lamartine parut, l'assemblée entière se leva comme un seul homme et d'unanimes vivats l'accueillirent. Ces vivats redoublèrent lorsqu'on vit apparaître sur une estrade voisine madame de Lamartine.

Le docteur Bouchard porta un toast couvert d'unanimes bravos. M. de Lamartine se leva pour répondre et, pendant *une heure et demie*, captiva son auditoire qui faisait éclater à chaque instant son enthousiasme ¹.

UN TOURNANT...

19 mai 1843.

Visite à Lamartine. Trop courte, hélas! Il est à une heure ardente, et dans l'élan de la lutte. Lui qui planait dans les idées et « siégeait au plafond », comme il disait, il veut descendre dans l'arène et combattre les hommes corps à corps. « Vous me verrez m'attaquer aux hommes. Je voudrais qu'on en vînt à un langage plus sincère, qu'on les démasquât, qu'on pût les déshabiller tout nus en place publique, se livrer au pugilat. » Même dans ces tentations de lutte passionnée si contraire à sa nature, il gardait la beauté de l'athlète antique ².

1. Docteur ORDINAIRE : *Episodes de la vie intime d'Alphonse de Lamartine*.

2. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

« UN OBSERVATEUR IMPARTIAL »

1843.

...Quel sera son programme? C'est ici le lieu de répondre à ceux qui disent : « Mais que veut donc M. de Lamartine ? » Prenez une page quelconque de ses écrits, de ses discours; chez lui point de contradiction, de désertion, d'apostasie; ses principes d'aujourd'hui sont ceux qu'il a professés toute sa vie. Ouvrez son *Chant du Sacre*, vous y trouverez ce sublime appel à la liberté qui est à lui seul un programme tout entier :

*Viens donc! viens, il est temps, tardive liberté.
Que ton nom incertain, par le ciel adopté
Avec la vérité, la force et la justice
Du palais de nos rois orne le frontispice!*

Ouvrez sa *Politique rationnelle*, il veut que dans l'époque du droit et de l'action de tous à laquelle nous touchons, le gouvernement de France soit démocratie à sa base, monarchie au sommet; que la liberté de la presse, qui est la parole même de la société moderne, reste intacte, que l'enseignement soit libre et large, répandu partout, gratuit surtout; que l'élection soit la vraie manifestation de la volonté nationale; que le pouvoir soit fort et considéré; que le gouvernement voie dans la révolution de juillet non seulement un accident dynastique, mais avant tout la marche de l'esprit progressif et

qu'il ne se borne pas à changer des hommes, effacer des chiffres, refondre des écussons; que la législation, et la législation criminelle surtout, soit refaite sur la base évangélique, sur le principe chrétien, d'indulgence, d'épuration et non de vengeance et de mort; il veut enfin la paix, parce que, pour qui connaît l'état actuel de l'Europe, il ne peut y avoir qu'une guerre universelle; elle serait le cataclysme final européen.

...Enfin, M. de Lamartine a combattu énergiquement les lois de septembre, la formation d'une cour prévôtale à la Chambre des pairs, les fortifications de Paris, la politique brouillonne du 1^{er} mars, la paix armée du 29 octobre; il a appuyé de toute la force de son talent l'admission des capacités; il s'est séparé d'un cabinet qui, du linceul du duc d'Orléans, voulait faire un bouclier au système rétrograde, et vous demandez encore : « Que veut M. de Lamartine? »

Citez-nous un seul homme d'Etat de juillet qui ait exposé ses idées avec plus de clarté, professé ses doctrines avec plus de constance, développé ses principes avec plus de franchise et avec une conviction plus sincère, et qui ait partout et toujours, comme M. de Lamartine, parlé le langage de la raison, de la morale, de l'humanité, de la justice et de la liberté ?¹

1. Guizot et Lamartine, ou la Politique du Cabinet du 29 octobre jugée par « Un Observateur impartial ».

LE « BIEN PUBLIC »

Lamartine m'écrivit en août 1843 pour me proposer l'honneur d'être un des fondateurs du *Bien public*. Il me priait de lui amener un de mes chers voisins, Hippolyte Boussin, qui alla loin par la suite dans l'intimité de Monceaux. Je devais trouver, à Saint-Point, Bruys d'Ouilly, Champvans, Adolphe de la Tour, notre judicieux et fraternel ami de Paris; Dureault, qui avait été député de l'opposition; Garnier, Lacombe, un persécuté de la Restauration; Versaud, un honorable négociant, et Charles Rolland que je ne connaissais pas encore, et dont on parlait malgré sa jeunesse, pour en faire un maire de Mâcon...

Lamartine exposa rapidement ses vues. Il n'avait pas à nous gagner...

Le *Bien public* coûtait à Lamartine plus de quinze mille francs par an. Ce fut un de ces abîmes inconnus où s'est enfouie pour le salut commun une partie de cette fortune, si souvent refaite et défaite, écoulée charitablement et démocratiquement par le pays, et que le pays n'a pas su rendre ¹.

1. Henri DE LACRETELLE : *Op. cit.*

LE PREMIER CRI DE LA GÊNE

du 7 au 10 août 1843.

Lettre désespérée de Saint-Point. « Si je ne trouve pas d'argent, je serai obligé de renoncer à tout, de sortir de France pour aller vivre seul avec mes pensées, car j'aurai fait tout ce qui est humainement possible pour mon pays... » Puis oubliant sa détresse pour penser à la gêne de son ami Dargaud, ce cœur toujours généreux, au milieu de ses tortures, était prêt à se sacrifier à l'amitié : « Si vous êtes gêné, écrit-il, je vendrai quelques beaux arbres. » Voilà l'homme¹.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

UNE VISITE A MILLY

Je n'avais jamais vu Milly, ou plutôt je ne l'avais vu qu'à travers la splendeur et l'attendrissement de la poésie qui s'intitule *La Terre natale...*

Ma déception fut absolue.

L'encadrement des montagnes qui enserrent Milly, est triste sans être pittoresque. Le jardin en carré long est si petit qu'un curé irait jusqu'au bout en n'ayant lu qu'une demi-page de son bréviaire. La demeure est exigüe et ne rappelle que la bourgeoisie pauvre. Ce n'est pas le mouvement et la chaleur de la ferme. Les pièces entrent les unes dans les autres sous des festons de toiles d'araignées. Dans ce salon presque démeublé, nous imprimions nos pas sur la poussière. Mme de Lamartine et ses belles nièces avaient froid dans cette tristesse. J'étais indigné contre moi-même, je ne me trouvais pas d'émotion.

Mais tout se transfigura dès les premières minutes.

Rarement Lamartine fut plus sincère et plus magnétique. Il me fit parcourir toute la maison, le feu aux lèvres et au geste. Il nous montra la chambre paternelle, celle de ses sœurs, la sienne. Il y avait, pour ainsi dire, une histoire sous chaque porte. Il fit revivre la beauté et les chansons de ces femmes dont deux étaient déjà dans le tombeau depuis vingt-cinq ans. Il plaça sa mère près de sa table de travail, entourée de son cercle juvénile, et son père

montant des vignes, le fusil sur l'épaule. Il nous montra le pré où il se rencontrait avec Janette, la petite paysanne innocemment aimée, à travers les marguerites et les églantines, dont il parle dans ses mémoires. Il se fit le résurrectionniste de toute sa jeunesse, de toutes ces vies éteintes, de ses balbutiements et des pressentiments de sa gloire... Il fit pleurer M. de Champeaux qui était sec, et il ne fut jamais plus fier que quand un vieux vigneron, que nous trouvâmes au départ, lui dit, sans ôter son chapeau :

« Bonjour Alphonse ! » ¹

6 septembre 1843.

A Saint-Point, le charme de la nature et des souvenirs l'a ramené à sa jeunesse. Il écrit ses Mémoires intimes qui seront un parfum de jeunesse, de fraîcheur, de sentiment et de lilas, un Jocelyn en prose ².

1. Henri DE LACRETELLE : *Op. cit.*

2. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

LE CHATEAU DE MONTCEAU ¹

Je n'ai point parlé encore de Monceaux où Lamartine passait les automnes et le commencement de l'hiver... C'était, à vrai dire, plus que Saint-Point, la demeure de l'homme politique, du conseiller général, de l'hôte de toutes les célébrités de passage, mais l'homme de l'intimité n'y disparaissait pas dans le tourbillon...

Le château avait été commencé sous le grand règne et achevé avec les fioritures de celui de la Pompadour. Une assez grande façade, deux pavillons à droite et à gauche, une petite cour en retrait sur laquelle s'ouvre une chapelle, un couvert de marronniers à droite et, pour tout jardin, une large terrasse descendant sur les vignes...

La maison était traversée autrefois par une salle de théâtre, où se réunissaient pendant le dix-huitième siècle les petits nobles et les jeunes chanoinesses de la famille. Lamartine en fit une longue galerie où la vie se passait...

Je ne peux pas me souvenir de Monceaux sans avoir une sensation de tiédeur parfumée. Les chambres d'amis s'étendant à droite et à gauche et remplissant tout le premier étage, souriaient hospitalièrement par un feu clair. A la porte du milieu de la galerie une lanterne éclatait sur les trois anges du bénitier sculpté par madame de Lamartine et

1. Sur l'orthographe de ce nom, voir note 1, page 18.

dont le modèle est encore à Saint-Germain-l'Auxerrois. C'était un va-et-vient continuel d'hôtes arrivant et partant. Les robes susurraient dans les escaliers; les sabots des vigneron qui montaient au cabinet de Lamartine par les marches de bois de la rampe extérieure, faisaient un bruit paisible et campagnard. Le château situé au midi ne s'enveloppait guère des brouillards restés dans la vallée, et la terrasse avait presque toujours du soleil. Les jours de pluie y paraissaient encore lumineux ¹.

LA CORRESPONDANCE

...Il me donnait, tous les jours, cinq ou six lettres auxquelles je devais répondre. Je les rapportais le lendemain, et il me faisait presque constamment l'honneur de les signer sans les lire. J'ai envoyé ainsi des autographes menteurs à des heureux qui devaient trouver que Lamartine avait une mauvaise écriture et un pauvre style épistolaire. J'ai fait battre innocemment des cœurs inconnus. Je répondais presque toujours à des rimes enthousiastes, à des recueils de vers envoyés au maître, quelquefois à des déclarations adressées à l'amant d'Elvire ou de Graziella. Elles murmuraient des confidences d'âme à un sexagénaire rajeuni par l'admiration. J'ai constaté que les femmes, et surtout les femmes muses, ont beaucoup d'audace dans leurs lettres. Lamartine se réservait les plus intimes ².

1. HENRI DE LACRETELLE : *Op. cit.*

2. HENRI DE LACRETELLE : *Op. cit.*

L'ÉCHO DES SALONS

*Lettre de la baronne de Gravier
à son frère, Fernand Delahante*

31 décembre 1843.

Les Lamartine opèrent d'immenses réformes de chevaux, de domestiques; ils quittent même leur appartement de Paris pour le remplacer par un beaucoup plus modeste; Dieu veuille que cela arrête leur ruine. M. de Lamartine travaille à force à son *Histoire des Girondins* et n'ira à la Chambre que fort tard. Gosselin lui offre déjà 80.000 francs de ce nouvel ouvrage, M. de Girardin 100.000, à condition de le faire paraître en feuilleton dans *La Presse*. M. de Lamartine a refusé cette offre, ce dont je l'approuve fort, et n'a pas encore accepté l'autre. Il est du reste plus que jamais dans des intentions d'opposition au ministère actuel; je crois qu'il ne sait pas au juste pourquoi, car il nous prédit encore dix ans de calme par le système suivi jusqu'à ce jour; or, je trouve que ces dix ans sont toujours bons à prendre.

Lettre de madame de Waren à son frère

1844.

M. de Lamartine continue à n'avoir pas le sou et à faire de l'opposition qui paraît stupide à tout

le monde, même à ceux de la gauche qui, n'étant habitués à entendre mettre leurs folies en si beau langage, admirent les phrases que personne ne comprend plus qu'eux¹.

1. *Souvenirs de Mme Delahante*, précéd. cit.

LAMARTINE AU THÉÂTRE

A l'époque dont je veux parler, nous n'avions encore la République que dans le mirage de nos espérances, Adolphe de La Tour, dans un appartement qui était déjà un musée, avait l'honneur de recevoir deux fois par an M. de Lamartine à dîner. Le dîner, si charmant qu'il fût, n'était qu'un prétexte. La soirée se dépensait presque toujours aux Variétés ou au Palais-Royal. La noble tête du poète du *Lac* et du régulateur futur de la Révolution s'encastrait dans une de ces loges bouffonnes.

Lamartine riait franchement aux lazzi d'Odry et d'Arnal. Il laissait passer pour un moment, de l'autre côté de la rampe, les grands soucis de son âme et de sa pensée. Il riait comme aux époques espacées dans sa jeunesse mélancolique, lorsqu'il oubliait Graziella pour écouter Potier...

Son plus grand effort de courtoisie était de prolonger la veillée; pourtant il ne dépassait pas dix heures. Nous l'accompagnions et il fallait souvent fendre la foule, car le bruit s'était répandu que Lamartine était dans la salle, et on épiait sa sortie...

Il demeurait encore rue de l'Université, et lorsque le temps était passable, il revenait à pied. Il s'en allait devant nous dans son grand paletot brun. Il acceptait par complaisance de camaraderie un cigare qu'il ne fumait guère, car ce n'était pas son heure. Il lui revenait en traversant les ponts une

chanson qu'il avait entendue dans le temps sur le quai de la *Margellina* ou à la fête de *Pie di Grotta*. Il la laissait soupçonner sur ses lèvres, plutôt qu'il ne la fredonnait, et nous étions heureux de voir momentanément l'insouciance poser sa couronne légère sur un pareil front ¹.

1. Henri DE LACRETELLE : *Op. cit.*

AU RETOUR DE LA CHAMBRE

25 avril 1844.

...Le voilà, dans sa haute et noble taille, encore frémissant du combat de l'arène d'où il revient tendant sa main élégante aux conviés, donnant le sourire de ses yeux et de son âme à ses amis, marchant à grands pas, les mains dans les larges poches de son pantalon, homme d'action jusque dans son salon, et charmant dans son élégance souveraine.

Lamartine arrivait de la Chambre sous l'impression d'un discours qu'il venait d'entendre, dans la nouvelle loi sur les prisons, d'un député inconnu, M. de Peyramont. « C'est un magnifique discours, c'est la loi romaine. »

Au dîner, Lamartine est revenu à son sujet : « La loi est compromise par Peyramont; je n'appuie pas le projet comme Tocqueville et Beaumont. Il faut la déportation, la peine et la réhabilitation, pas plus de huit ans de cellule; Tocqueville a parlé bien. Duchatel a mieux parlé; Tocqueville n'était pas préparé. Dupin a fait un discours sage, des quolibets sur le doux régime des condamnés; c'est un païen. » ¹

7 mai 1844.

Malgré les légistes et leurs factions, M. de Lamartine eut un magnifique succès. Je ne vis jamais

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

la Chambre plus profondément émue, électrisée. Les légistes mêmes s'avouèrent vaincus. M. Dupin, qui s'était vanté d'exécuter le poète, M. Dupin qui, d'abord, espérait la chute de cet apôtre de la charité, prenait des notes, rangeait des feuillets et se préparait à réfuter, à déchirer. Sa rude et vulgaire figure injectée d'esprit était plus hargneuse et plus sinistre encore qu'à l'ordinaire. De temps en temps, il regardait l'orateur et le guettait à la manière du chacal. Il se disposait à répliquer. Mais, quand M. de Lamartine eut caractérisé la déportation et qu'il se fut élevé de cime en cime jusqu'au sommet de son éloquence, M. Dupin comprit qu'il échouerait à l'œuvre et qu'il ne pouvait attaquer si haut son adversaire. Alors il serra ses papiers, s'éclipsa vite et ma lunette ne le retrouva plus. Ce n'était pas une absence, non, c'était une fuite à réjouir toutes les nobles intelligences. Elle assura d'ailleurs et accrut le succès de M. de Lamartine ¹.

NOUVEL ECHO DES SALONS

Lettre de la baronne de Gravier à son frère

3 juin 1844.

Les Cessiat, les Lamartine vont bien, mais Valentine ne se marie pas et M. de Lamartine se ruine toujours ².

1. DARGAUD : *Souvenirs inédits* cités par Jean des Cognets et rapportés par LOUIS BARTHOU : *Lamartine orateur*.

2. *Souvenirs de Mme Delahante*, précéd. cit.

L'ÉTÉ DE 1844

Du 1^{er} août au 11 août.

Dargaud a reçu de bonnes nouvelles de Saint-Point. Lamartine a vendu 500.000 fr. dix volumes, 10.000 fr. de rente à lui, et 5.000 fr. après sa mort à sa femme; 600.000 fr. la propriété de ses œuvres. Il va payer un million de dettes. Il va à Marseille et y restera jusqu'au 20, puis il ira le 5 septembre aux eaux de Nérès. Il appelle Dargaud près de lui.

Cette heureuse nouvelle donnée en secret, Dargaud n'a pu la cacher aux amis avides. Il a violé le secret pour des amis. Il a écrit à Lamartine qui avait refusé les faveurs du roi, l'ambassade de Londres : « Le prestige de l'or que votre conscience a sacrifié, votre génie l'a reconquis. »

L'an dernier, Lamartine, désespéré, voulait se retirer de la politique. Dargaud lui a redonné de l'espoir. Il excelle à remonter son ami du découragement à l'espérance. Sans bruit, il est l'ami de bon secours, il est habile aux négociations délicates, aux services d'argent, aux emprunts nécessaires à la fortune aux abois de Lamartine. Il a obtenu ainsi des succès; c'est un diplomate, et comme l'appelle Lamartine, un *Talleyrand d'âme*.

Il a repris son élan en écrivant l'*Histoire des Girondins*. Il mettra haut Robespierre à cause de sa persévérance. On a écrit de lui que c'était un chat buvant du vinaigre. Bailly est un saint, Saint-Just, un fanatique mathématique...

Il est parti pour Ischia, l'île de sa jeunesse, avec toute sa famille. Il a invité Dargaud à ce beau voyage, et lui a offert 1.000 fr. A Ischia, il travaillera à l'histoire, après y avoir chanté la poésie. L'histoire est la poésie de l'âge mûr.

Lamartine est en pleine audace. Il a déchiré les faux concordats, les faux liens. Il est partisan de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. L'évêque d'Autun a été mécontent de ses visites à Lamartine, qui soutient l'abbé Thions, cet obscur curé de campagne, dans sa lutte contre l'évêque. Il a rompu le câble, il est parti pour la haute mer ¹.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

DISCOURS SUR LA LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT

1845.

M. de Lamartine est venu me voir le 1^{er} mai, dans notre petit appartement de la rue Las-Cases. Il est resté trois heures...

« Je veux faire, m'a dit M. de Lamartine, un discours sur la question religieuse, et je tâcherai qu'il soit beau.

— Tâchez aussi, répondis-je, qu'il soit net. Réclamez contre le catholicisme, au nom de la Philosophie, nos grands droits.

— Je me prononcerai en ce sens, reprit-il, je rappellerai une chose hardie : je dirai que j'ai été élevé par les Jésuites, que je suis heureux de ne pas les proscrire, et qu'il y aurait dans cette proscription des maîtres par le disciple une sorte de parricide moral. Cela fait, je demanderai la liberté.

— Ne pas proscrire et invoquer l'indépendance absolue des âmes, voilà qui est bien, mais pourquoi parler des Jésuites? La reconnaissance que vous afficheriez n'est pas dans votre cœur. Elle est encore moins dans votre esprit. Il y a longtemps que vous avez renié vos maîtres et leur vérité pour suivre d'autres maîtres et une autre vérité... Au fond, vous haïssez l'institution des Jésuites comme on hait les ténèbres et l'institution des Jésuites vous craint comme on craint la lumière. Ne faites donc pas de coquetterie aux Jésuites, de ces coquetteries fausses, méprisées d'eux, de vous, de tout le monde.

— Vous avez peut-être raison, ajouta M. de Lamartine, néanmoins, il me semble que ma déclaration serait très noble et d'un gentilhomme. Du reste, j'y repenserai... »

Et il nous quitta. Or, dès qu'il eut fermé notre porte, ma femme me demanda s'il y penserait en effet.

« Oui, lui dis-je, il y pensera pour faire sa politesse d'orateur aux Révérends Pères. Il en sera puni car son discours sera moins fier, et ni les Jésuites, ni le faubourg Saint-Germain, ne lui en sauront aucun gré. Avec sa courtoisie diplomatique il mécontentera ses amis et ses ennemis. »

Le 4 mai, je m'installai à la Chambre des députés. M. de Lamartine ne manqua pas son salut aux Jésuites, mais il manqua presque son discours. Ce ne fut pas sa faute. Si ce discours n'est pas un des meilleurs discours de Lamartine, c'en est du moins un des plus vaillants. Dès le commencement, la Chambre par des applaudissements d'abord puis par des murmures, établit une sorte de dialogue avec l'orateur. Ce n'était plus un discours : c'était un combat. M. de Lamartine ressemblait à un bon nageur qui remonte le Rhône. Rien n'était plus pénible. Quel dur métier que ce métier d'orateur parlementaire ! ¹

1. *Souvenirs de Dargaud : Op. cit.*

INCIDENT AVEC THIERS

Lettre de Dargaud à Charles Alexandre

Paris, le 11 mai 1845.

Vous avez dû être inquiet de Lamartine, que mille affaires ont empêché aussi de vous remercier et qui vous garde un souvenir de cœur.

Vous avez lu son beau discours. Berryer prétend qu'il n'y a qu'un mot pour caractériser ce discours et que ce mot est *miraculeux*.

Vous savez la susceptibilité tardive de Thiers, la foudroyante réplique de Lamartine, et le duel inévitable, à moins que Thiers ne retirât des expressions.

Il les a retirées.

Des vingt heures qui ont précédé l'accommodement, j'en ai passé quinze avec notre ami. Il était aussi calme qu'à l'ordinaire, calme comme un homme sûr de lui-même, mais sans forfanterie. Tout est maintenant terminé à son honneur. Le général Laidet me disait hier : « Tous les généraux de la Chambre ont admiré le sang-froid de M. de Lamartine. »

Paris partage cette admiration. Moi qui ai vu toutes choses de près, je pense que l'opinion publique a raison. Le courage est aussi naturel à Lamartine que l'éloquence et la poésie...

J. M. DARGAUD.

Ce discours courageux et prophétique contre les deux dangers de l'armement des fortifications de Paris, finit sa campagne politique de 1845. Il s'était concentré, toute la session, dans des questions d'affaires, il avait parlé le 10 avril sur la contrefaçon des ouvrages publiés en Sardaigne; le 15 avril, sur les caisses d'épargne; le 21 avril, contre la conversion des rentes; le 3 mai, pour la liberté des cultes; enfin, le 7 mai, contre les fortifications de Paris. Les ouvriers de Paris, émus de ce vaillant discours, et touchés de ce député qui, le premier, descendait dans les misères sociales, lui envoyèrent une députation de reconnaissance et d'enthousiasme. Il répondit par une généreuse et virile allocution. Et, dans son ardeur active, il continua sa campagne à Mâcon, au Conseil général, dans un rapport de pitié pour les enfants trouvés. Dans un discours contre l'impôt barbare sur les chiens. « Il ne faut pas, dit-il, dans un mot charmant, renier ses amis. » Ce grand cœur aime les petits, et comme l'Hindou, il refuserait d'entrer dans le ciel, si Dieu lui demandait le sacrifice de son chien¹.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

L'ÉTÉ DE 1845

Lettres de la Baronne de Gravier à son frère

23 juin 1845.

Les Lamartine, Cessiat, Béthune vont très bien. Des personnes sont venues tout récemment passer une journée avec nous. M. de Lamartine a causé comme un ange, mais politiquement il joue maintenant un triste rôle, sachant moins que jamais ce qu'il veut. Il n'est occupé en ce moment que d'écrire son *Histoire des Girondins*.

25 juillet 1845.

Les Béthune sont à Mâcon. M. de Lamartine devait rester à Saint-Point pour travailler à l'*Histoire des Girondins*, mais sa femme lui ayant écrit de Neris où elle est avec les Cessiat, que ces eaux étaient bonnes pour les étourdissements, il est parti de suite sans consulter aucun médecin¹.

1. *Souvenirs de Mme Delahante*, précéd. cit.

LE BILAN DE 1846

Comptez ces glorieuses journées. Le 12 janvier, il se lève, et abrite les travailleurs vieilliss dans les caisses de retraite et de prévoyance pour les ouvriers. Le 5 février, il bondit à la tribune, au secours des peuples amis de Syrie, les Maronites, massacrés et abandonnés. Le 10 février, il défend le vin du peuple, falsifié par les impôts écrasants. Le 22 février, il décharge le bétail du pauvre du droit d'octroi aristocratique qui favorisait les grands éleveurs, fait substituer l'équitable droit au poids à l'injuste droit par tête, et il bat Berryer. Le 4 mars, il enlève dans une magnifique réplique et entraîne l'assemblée dans le courant de son éloquence, pour un projet hardi, améliorateur de la navigation de la Seine. Le 9 mars, le persévérant lutteur s'oppose, pour la sixième fois, à la conversion spoliatrice des rentes. Le 25 mars, il abat la monstrueuse association du bassin houiller de la Loire, et défend le charbon à bon marché, le feu du pauvre. Le 16 avril, il relève la marine abandonnée, cette gloire séculaire de la France. Le 22 avril, il allège le sel de l'impôt inhumain qui charge cette nourriture des pauvres gens. Le 30 mai, il sauve la pension de Baour Lormian, la vie du vieux poète; le 30 mai encore, il remonte à la tribune, il sauve le jeune art du théâtre par la subvention de l'Odéon. Le 10 juin, il fait une harangue contre les folies de la conquête de l'Algérie. Le 16 juin, il remonte encore à l'as-

saut! il demande compte à Guizot de son abandon de la Syrie, il défend encore les peuples amis d'Orient, et achève sa laborieuse et féconde session par un triomphe d'humanité. Il surprend la France par ses aptitudes inconnues. Il se multiplie, il arrive toujours, partout présent, inspiré, il livre coup sur coup de grandes batailles parlementaires, il les gagne toutes. Il est jeune, fort, heureux, dans l'ivresse du génie, il précipite sa course héroïque, l'âme en avant; de tous côtés il fait face à l'ennemi et court de victoire en victoire. L'année 1846 est sa campagne d'Italie ¹.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

NAISSANCE DES « GIRONDINS »

...J'ai vu Lamartine écrire les *Girondins*.

Je dis écrire et ce n'est pas entièrement exact.

Il les apprenait; il allait voir les paysages et les maisons qu'il devait peindre; il faisait venir les survivants de la grande épopée.

Il a visité, près de Villefranche, la demeure de madame Rolland, celle de la tante de Charlotte Corday en Normandie, les caves de Marat, l'appartement de Robespierre, rue Saint-Honoré. Il a interrogé la veuve de Danton; il a compulsé tous les journaux contemporains et toutes les lettres. Un vieil ami de Fouquier-Tinville — il en avait — est venu à son appel. Lamartine l'interrogeait sur le procureur de la guillotine.

« Au demeurant, quel homme était-ce? lui demanda-t-il.

— Charmant, toujours gai! » répondit le visiteur.

Lamartine projetait un voyage en Bretagne pour un volume à part sur la guerre de la Vendée. Février est intervenu. Le voyage n'eut pas lieu, le volume ne fut pas composé.

Quand il s'était enquis, quand il avait refait les physionomies et écouté pour ainsi dire les voix, imbibé de son sujet, transporté près des sources, il écrivait de sa main fluide et prodigieusement rapide. Il ne dicta jamais, que dans les dernières saisons de sa vie. Le manuscrit des *Girondins* fut payé près de quatre cent mille francs, et l'éditeur fit une affaire d'or¹.

1. HENRI DE LACRETELLE : *Op. cit.*

UNE LETTRE ET UN MOT DE DARGAUD

Paris, le 13 juillet 1846.

Préault se porte bien et devient de plus en plus spirituel, Michelet aussi. Couture continue sa grande orgie romaine. Chasseriau, qui arrive d'Afrique et qui m'a montré depuis deux jours quatre cartons pleins des plus curieux dessins, a repris son grand escalier du palais d'Orsay. Je travaille aussi un peu.

M. de Lamartine m'écrit qu'il a été reçu avec enthousiasme, et que les électeurs de Mâcon sont unanimes dans leur sentiment pour lui. Malheureusement il est retenu à Monceaux par une seconde atteinte de rhumatisme. J'irai le voir au mois d'octobre...¹

1846.

M. de Lamartine faisait très bien son rôle de député... Il s'inclinait avec grâce devant ses électeurs... Les souplesses familières de M. de Lamartine étaient piquantes. Il me faisait l'effet d'un roi aspirant au conseil municipal de sa commune².

1. DARGAUD : *Lettre à Charles Alexandre*, cité par celui-ci : *Op. cit.*

2. DARGAUD : *Souvenirs*, cité par Henry COCHIN : *Lamartine et la Flandre*.

UNE PARTIE DE CHASSE

Un jour, au château de Theil-sur-Vannes, dans l'Yonne, où Lamartine, Alexandre Dumas et mon père se présentèrent, tour à tour, aux élections législatives, ma mère recevait Lamartine, Alexandre Dumas, Auguste Maquet, Olivier Pichat, tous chasseurs.

Rachel se trouvait dans le pays pour toucher le prix d'une terre que venait de vendre le jeune marquis d'Ormesson, qu'elle avait ruiné en six mois. Mon père pria Rachel de se joindre à tant d'amis.

Au dîner, ma mère, en baissant un peu les yeux, avait mis mademoiselle Rachel entre Lamartine et Alexandre Dumas, et tous les deux, à table, l'avaient couverte de louanges et entourée de tous leurs soins. Mais il faut avouer que les sourires de Rachel allaient surtout à Lamartine...

Sur le perron, le lendemain matin, au moment de partir pour la chasse, Lamartine s'aperçoit qu'il a oublié ses gants dans sa chambre, sur le même palier que celle d'Alexandre Dumas et que toutes les chambres des invités. Chacun veut aller les lui chercher.

« Non, dit-il, mon chien va me les rapporter; il connaît bien ma chambre, il a couché sur ma descente de lit. Vous allez voir. »

Il appelle son chien, le flatte, lui passe la main sur le nez et lui crie :

« Allons, mon beau chien, va vite, va chercher mes gants... »

Le chien part... et revient avec, dans sa gueule, la chemise de Rachel.

Fou rire de Dumas; embarras de Lamartine, qui finit par dire :

« Mon chien s'est trompé de chambre, monsieur Dumas.

— Vous me flattez, monsieur de Lamartine », répliqua Alexandre Dumas... ¹

AU PRINTEMPS DE 1847

1^{er} février 1847.

J'ai repris... mes promenades avec M. de Lamartine; nous marchons quatre heures par jour et nous nous en trouvons bien... Les *Girondins* sont terminés. Le premier volume paraîtra le 15 mars et les autres suivront de dix jours en dix jours. C'est un livre qui, malgré ses défauts, fera en histoire la même impression que les *Méditations* en poésie. On sentira une grande conscience et on entendra une grande voix. Pour la première fois la révolution aura un historien et la France une épopée... ²

1. Le Comte DU CHAFFAULT : *Souvenirs*, publié par *Le Figaro* du 1-10-1930.

2. DARGAUD : *Lettre à Charles Alexandre*, cité par celui-ci : *Op. cit.*

RUE DE L'UNIVERSITÉ

14 mars 1847.

...Il y avait hier chez M. de Lamartine une réunion brillante. M. Molé a été fort gracieux pour mon père. Il a extrêmement bonne tournure, cependant il se vulgarise comme les autres hommes par comparaison avec M. de Lamartine...

22 mars.

...Je suis allé hier soir rue de l'Université. Il y avait énormément de monde. J'y ai vu M. Ampère, élégant de manières mais négligé d'habits comme toujours. M. de Lamartine avait une fluxion, il n'en était pas moins empressé pour ses visiteurs. Il est très content du succès des *Girondins*. La première édition est déjà épuisée, on en tire une autre de douze mille. On lui avait envoyé une quantité de fleurs et d'arbustes, ce qui donnait à son salon l'aspect d'une serre¹.

1. Charles DE JUSSIEU DE SENEVIER : *Souvenirs*.

L'APPARITION DES « GIRONDINS »

1847.

...Si nous vous parlons uniquement des *Girondins*, c'est que depuis quinze jours on ne parle plus d'autre chose, il y a eu des concerts, nous ne sommes allés nulle part, nous sommes restés seuls au coin du feu, à lire, à commenter ce livre plein d'enseignements et de prophéties. Ceux qui venaient nous interrompre étaient les mal venus; M. de Lamartine lui-même passait à l'état d'importun quand il nous surprenait au milieu d'une belle page; mais nous ne sommes pas les seuls lecteurs captivés si vivement; 12.000 exemplaires des *Girondins* ont déjà été vendus ¹.

26 mars 1847.

Dans les foyers, les *Girondins* sont entrés; le livre a ressuscité les grands morts. Il popularise la révolution et son historien. Jamais livre n'a eu une telle victoire, une telle popularité, une telle action. On ne parle que de lui; les uns le déchirent, les autres le défendent; mais tous l'admirent dans leurs entretiens ardents. Il a mis le feu aux poudres...

Michelet si troublé par ce livre qui, tout à coup, éclipsait sa gloire, m'a dit que Lamartine avait le don de divination sans étude, témoin les portraits du duc d'Orléans, de Dumouriez, de Saint-Just. Son

1. Vicomte DE LAUNAY : *Op. cit.*

style a la grandeur du drame. Il s'est contenu, il s'est mûri; son beau style aux blondes carnations, il l'a bronzé. Son récit est tragique, et son jugement a le cri du chœur antique; c'est un Tacite lyrique¹.

Mars 1848.

Quand les *Girondins* parurent, M. de Lamartine eut encore occasion de dire à M. Molé : « Ne lisez pas cela (il m'a dit la même chose). C'est écrit pour le peuple. Il va jouer le grand rôle, il faut l'y disposer, lui donner l'aversion des supplices pour que la prochaine révolution soit pure des excès de la première. Il est de mon devoir de préparer le peuple, de me préparer moi-même; car je serai l'homme d'une société nouvelle. »

...M. de Lamartine fut encore plus significatif avec M. Royer-Collard qu'avec M. Molé. Il se servit, pour préciser sa mission, d'une expression telle que le grave M. Royer-Collard crut devoir s'interdire de la répéter. « J'aurai mal entendu », disait-il. Mais ce mot étrange, M. de Lamartine l'avait aussi employé une fois avec M. de Barante; il lui a dit en propres termes : « Je suis le Messie ! »²

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

2. Le Comte D'ESTOURNEL : *Souvenirs.*

DANS L'INTIMITÉ

16 avril 1847.

...Comme je descendais la rue des Saints-Pères j'ai entendu qu'on m'appelait et j'ai vu que c'était madame de Lamartine. Elle m'a fait monter dans sa calèche fort à propos pour me sauver d'une affreuse giboulée et m'a mené jusqu'à la Madeleine où elle allait présider une réunion du Patronage...

Elle m'a raconté, ce que je savais déjà par des gens du ministère, que M. de Lamartine était allé l'autre jour au spectacle et qu'à son entrée dans la salle tout le monde s'était levé. Je lui ferai complètement demain sur cette royale réception. Je suis bien aise pour le public de cette manifestation, elle prouve qu'il a compris les *Girondins*.

19 avril.

Samedi, j'ai trouvé, en arrivant rue de l'Université, M. de Lamartine seul avec le prince de Monaco¹.

...J'ai été frappé, samedi, de la douceur d'expression du visage de M. de Lamartine si grave, si fait pour inspirer le respect.

11 mai.

M. de Lamartine m'a fait, hier soir, un accueil charmant, il m'a reproché de ne pas être resté à

1. Florentin I^{er} avait succédé en 1846 à son frère Honoré V.

dîner, et il m'a dit qu'il comptait si bien sur moi qu'il n'avait pas cru nécessaire de m'inviter... Il aurait quelque envie d'aller en Hollande, où la princesse d'Orange lui demande de venir avec madame de Lamartine, lui promettant de lui faire elle-même les honneurs de La Haye. Mais son antipathie pour le Nord l'emportera, je crois, sur la certitude d'un accueil princier et il n'ira pas. Comme on m'avait demandé de venir de très bonne heure dans la journée je suis resté assez longtemps seul avec lui, et nous avons passé en revue des lots destinés par madame de Lamartine à une œuvre de bienfaisance. Il s'est emparé d'un encrier et l'a emporté dans son cabinet où était enfermée une meute prête à bien défendre cette capture. M. de Champeaux a été consterné quand il a vu que le n° 60 avait disparu, il l'a remplacé tant bien que mal par autre chose ¹.

1. Ch. DE JUSSIEU DE SENEVIER : *Op. cit.*

DU BANQUET DE MACON AU DISCOURS DE LA SOCIÉTÉ
D'HORTICULTURE

Mais voici le banquet des Girondins! Mâcon a voulu donner un immense banquet à Lamartine, en l'honneur de l'*Histoire des Girondins* et de son triomphe. Il est lui-même le plus grand des Girondins. Le maire de Mâcon, Charles Rolland, a porté un toast éloquent au grand historien. Lamartine s'est levé au milieu d'un cirque de 300 convives, d'une foule de 6 à 7.000 auditeurs; un orage a éclaté alors, a déchiré la tente. Le grand orateur, impassible sous l'orage devant son auditoire impassible aussi, a prononcé un grand discours prophétique, précurseur de l'orage de 1848. Il a prédit la chute de la royauté de Juillet, dans ce fameux mot : La révolution du mépris. Il a prédit l'empire, par une seconde vue de voyant politique. « Une espèce de Capoue de la révolution, dans laquelle une nation glisse comme une prostituée des bras d'un pouvoir corrupteur aux bras d'un pouvoir despotique, et s'endort dans un bien-être matériel pour se réveiller dans l'invasion... »

Après ce glorieux banquet, ces cris de : Vive l'auteur des *Girondins*! il fuit les bruits de la foule, sur la plage de la Méditerranée. Il se réfugie dans une campagne du Midi, près de Marseille; mais son repos est encore de l'action. On va le chercher, on l'amène à un grand meeting de liberté commer-

ciala, on le supplie de parler; il parle encore, le 24 août; il improvise un discours pour le libre-échange, pour la vie à bon marché. L'Académie de Marseille l'appelle, elle qui le reçut en 1832, à son voyage en Orient; il y parle encore le 26 août, en poète digne de la Grèce, il chante Marseille, cette fille de l'Orient, cette *Athènes commerciale*, comme il la nomme : « Pour que l'illusion soit complète, dit-il, à qui il ne manque qu'un Parthénon. »

La scène a changé. Ce n'est plus l'arène agitée du banquet des Girondins, où il a fait sa symphonie héroïque; c'est l'enceinte paisible, le jardin improvisé de la Société d'horticulture, où il a fait une adorable improvisation sur les jardins, le 20 septembre, un jour d'automne, sa symphonie pastorale¹.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

UNE LECTURE DE « RAPHAËL »

Automne 1847.

Le lendemain d'un... soir où Lamartine avait ri comme un simple mortel, il m'emmena dans son cabinet.

« J'ai fait seller deux chevaux, me dit-il. Nous irons dans les bois de Cluny... Je veux, avant que les chevaux soient prêts, vous lire les premières pages de *Raphaël*... »

Le cabinet de Montceau n'avait pas le toit cintré de celui de Saint-Point... Il donnait sur un triste quinconce de vieux marronniers, le seul jardin du château. Il descendait, par un escalier de bois, vers une cour encombrée de tonneaux et où la fermentation des cuves jetait de chaudes haleines. Les chiens l'encombraient et déchiraient de leurs ongles un petit divan revêtu d'une toile perse en lambeaux... L'ameublement n'était représenté que par une caisse sur laquelle s'éparpillaient des cigares, et où verdissait une grosse bouteille de tabac à priser... Une large table de bois ciré supportait les énormes pages des manuscrits. Un feu de ceps et de charmile éclairait une petite cheminée. Des piles de cahiers montaient çà et là, émergeant d'un océan de journaux et de brochures. Dans ce pêle-mêle, il n'y avait de l'ordre que pour Lamartine.

Il ne s'était pas encore habillé pour la promenade. Il portait sa veste grise tachée d'encre.

Il déplia un rouleau.

« Ne vous effrayez pas ! me dit-il. Nous ne lirons que dix pages. »

Il se renversa sur l'un des deux fauteuils, appuya ses pieds au manteau de la cheminée et commença.

La dixième page était finie depuis longtemps. Le domestique frappa à la porte.

« Les chevaux s'impatientent, dit-il. Nous ne pouvons plus tenir Saphyr.

— Promenez-les », répondit sans me consulter Lamartine qui partageait mon ivresse.

La lecture reprit : elle ne s'arrêta qu'aux flambeaux ; elle recommença le lendemain. Il me lut le livre jusqu'à la dernière ligne...

... (Le soir) il eut un mot adorable en allant prendre son bougeoir.

« Ah ! Lacretelle, murmura-t-il à demi-voix, avons-nous dit de belles choses aujourd'hui ! » ¹

1. Henri DE LACRETELLE : *Op. cit.*

TROIS MOIS AU POUVOIR

(1848)

L'année 1848 voit Lamartine maître de l'heure. Une révolution nouvelle balaye le trône et, pour une fois, on assiste à ce spectacle étonnant : le destin d'un peuple remis entre les mains du plus pur, du meilleur. L'événement ne le prend pas au dépourvu. Qu'a-t-il fait, avec les Girondins, sinon s'imprégner des leçons du passé, sinon enseigner au peuple l'horreur du sang? Au prix de sa vie, il empêchera cette révolution d'être sanglante.

Les journées de l'Hôtel de ville où, par le prestige du verbe, il apaise et dompte l'émeute, sauve le drapeau, maintient l'ordre et présente au monde étonné l'image d'une République presque semblable à son rêve, ces journées sont entrées dans l'histoire qui a cru, ce jour-là, s'annexer une province de la fable.

Le règne d'Apollon fut court. L'enthousiasme avait été trop loin. Une désaffection sans exemple allait le suivre. L'année n'était pas achevée que la République nouvelle faisait plébisciter son président : dix-sept mille voix allaient à Lamartine, plus de cinq millions au neveu de Napoléon.

AVANT LE COMBAT

1848.

...Lamartine, le 2 janvier, inaugure l'année nouvelle par un article d'un accent résolu sur le discours de la Couronne, résumé dans ce mot : « Allons combattre. »

Le 11 février, l'accent devient plus sévère et plus passionné. Quoique absent des banquets, il défend la légitimité des banquets réformistes, après les scandales publics qu'il appela *les tragédies de la corruption*; il défend le droit de réunion, contre ce ministère qui veut *mettre la main de la police sur la bouche du pays!* Ces mots brûlants enflamment la foule.

...Le ministère a porté un défi à l'opposition. Il s'opposera par la force au banquet projeté. Le timide Odilon-Barrot recule devant cette menace. On se réunit une seconde fois. Devant les députés hésitants, Lamartine ne peut se résigner à l'humiliation d'un recul. Et dans une harangue de feu où il creuse l'abîme de la situation placée entre *une honte et un péril*, il conseille l'audace, et finit par ce mot de rendez-vous : « Ne délibérons plus, agissons. »

On ne le suivit pas. Le soir, Lamartine réunit chez lui sept ou huit députés et pairs de France, décidés comme lui à se rendre au banquet. Derrière l'orateur on sentait un héros. C'est là qu'il dit à ses amis, moins résolus que lui à marcher en avant,

ce grand mot héroïque : « J'irai seul, suivi de mon ombre ! »

Le 24 février.

La gauche constitutionnelle a reculé, le banquet n'a pas eu lieu; des paroles et pas d'action. Mais la garde nationale et le peuple de Paris s'agitent, remplissent les rues. On sent déjà courir sur cette ville de 1.500.000 âmes le souffle précurseur de l'insurrection ¹.

A la tribune, le 24 février 1848.

« ...Un dernier mot : les pouvoirs qui se sont succédé depuis cinquante ans... » Il n'achève pas. Des coups de feu retentissent dans les couloirs. La rumeur entendue au dehors a été toujours croissant. Elle gronde comme une mer en furie. La porte d'une tribune publique de l'étage supérieur est enfoncée. Une bande armée de piques et de coutelas, l'œil aviné, hagard, la lèvre convulsive, s'y rue aux cris d' « à bas la Chambre! à bas les corrompus! » Un misérable se penche sur le bord de la tribune et, d'une main mal assurée, en criant : « Mort à Guizot ! » il ajuste Lamartine. Le capitaine Dunoyer le couvre de son corps.

« On vous mire, dit-il.

— Il vise mal, répond Lamartine sans s'émouvoir, et d'ailleurs, s'il me tue, je meurs à ma place. » ²

Je voyais de loin cet envahissement croissant et sentais le péril augmenter de minute en minute avec lui. Je cherchais des yeux dans toute la Chambre

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

2. Daniel STERN (Comtesse d'Agoult) : *Histoire de la Révolution de 1848.*

quel était l'homme qui pouvait le mieux s'opposer au torrent; je ne vis que Lamartine qui eut la position voulue et la capacité requise pour le tenter; je me rappelais qu'en 1842 il avait été le seul à proposer la régence de la duchesse d'Orléans. D'une autre part, ses derniers discours, et surtout ses derniers écrits, lui avaient obtenu la faveur populaire. Son genre de talent allait, d'ailleurs, au goût du peuple. J'ignorais qu'une demi-heure auparavant, il avait préconisé la République au milieu d'une assemblée de journalistes et de députés réunis dans un des bureaux de la Chambre. Je l'aperçus debout à son banc, je fendis la foule et, arrivé jusqu'à lui : « Nous périssons, lui dis-je à voix basse et à la hâte; vous seul en ce moment suprême pouvez vous faire écouter; montez à la tribune et parlez. » Je crois encore le voir à l'instant où j'écrivis ces lignes, tant sa figure me frappa. Je vois sa longue taille droite et mince, son œil tourné vers l'hémicycle, son regard fixe et vacant absorbé dans une contemplation intérieure plus que dans la vue de ce qui se passait autour de lui. Au bruit de mes paroles, il ne se retourna pas vers moi, mais se borna à étendre le bras vers la place où se tenaient les princes, et répondant à sa pensée plus qu'à la mienne : « Je ne parlerai point, me répliqua-t-il, tant que cette femme et cet enfant seront là. » Je ne lui demandai rien de plus; j'en savais assez...

A partir de cet instant ce ne fut plus qu'un tumulte continu traversé de quelques moments de silence; dès lors, les orateurs n'apparaissent à la tribune que par groupes; Crémieux, Ledru-Rollin, Lamartine enfin s'y élancent en même temps. Ledru-Rollin en chasse Crémieux et s'y attache de ses deux larges mains tandis que Lamartine sans la quitter et sans lutter attend que son collègue ait parlé; Ledru-Rollin commence et divague, inter-

rompu à chaque instant par l'impatience de ses propres amis : « Concluez ! Concluez ! », lui crie Berryer plus expérimenté que lui et plus avisé dans sa rancune dynastique que l'autre dans ses passions républicaines. Ledru-Rollin demande enfin la nomination d'un gouvernement provisoire et descend.

Lamartine s'avance alors, et il obtient le silence : il commence par un magnifique éloge du courage de la duchesse d'Orléans, et le peuple lui-même, qui n'est jamais insensible à des sentiments généreux renfermés dans de grands mots, applaudit. Les députés respiraient. « Attendez, disais-je à mes voisins, ce n'est que l'exorde. » En effet, bientôt Lamartine tourne court et marche droit au même but que venait d'indiquer Ledru-Rollin...

Lamartine toujours à la tribune entre les deux drapeaux continuait à haranguer la foule, ou plutôt conversait avec elle ; car il me parut qu'il y avait presque autant d'orateurs que d'assistants. La confusion était au comble ; dans un moment de demi-silence, Lamartine se mit à lire une liste qui contenait les noms des différentes personnes proposées par je ne sais qui pour faire partie du gouvernement provisoire qui venait d'être décrété on ne sait comment. La plupart de ces noms furent acclamés, quelques-uns repoussés par des murmures, d'autres accueillis par des plaisanteries, car, dans les scènes populaires comme dans les drames de Shakespeare, le burlesque coudoie volontiers le terrible... Lorsqu'on vint à proposer le nom de Garnier-Pagès, j'entendis une voix crier : « Vous vous trompez, Lamartine, c'est le mort qui est le bon. »

On sait que Garnier-Pagès avait eu un frère célèbre, auquel il ne ressemblait guère que par le nom. M. de Lamartine commençait, je crois, à être fort embarrassé de sa position, car dans une émeute comme dans un roman, ce qu'il y a de plus diffi-

cile à inventer, c'est la fin; quand quelqu'un s'avisa de dire : « A l'Hôtel de Ville! — Oui, à l'Hôtel de Ville », répondit Lamartine, et il sortit presque aussitôt, entraînant avec lui la moitié de la foule ¹.

1. *Souvenirs d'Alexis de Tocqueville.*

A L'HOTEL DE VILLE

1848.

...Comme on touchait à la caserne du quai d'Orsay où le huitième régiment de dragons rentrait à peine, quelques soldats, entendant les cris de : « Vive le gouvernement provisoire ! » appellent aux armes. M. de Lamartine redoute une collision; il frémit en pensant à la catastrophe du boulevard des Capucines, et s'approchant de la grille fermée derrière laquelle la troupe regarde avec défiance, il se plaint à haute voix d'une soif extrême et demande à boire aux dragons. L'un d'eux court chercher une bouteille, le vin est versé; M. de Lamartine prend le verre mais avant de le porter à ses lèvres, il l'élève de sa main droite et promenant un regard calme et doux sur la foule agitée : « Mes amis, dit-il, voici le banquet. » C'était rappeler et célébrer en deux mots l'origine et la fin de la lutte, le droit contesté et reconquis, la liberté vengée. Un cri passionné de : « Vive Lamartine ! » répond à ce toast. Soldats et peuple fraternisent; le danger est conjuré.

...Une jeune femme étrangement affublée du casque et des buffleteries d'un garde municipal sort d'un groupe et vient embrasser le capitaine Dunois en criant : « Vive la République ! » Elle veut aussi donner l'accolade à M. de Lamartine, mais

celui-ci lui montrant du geste les blessés qui passent, l'engage par quelques paroles sévères à quitter les combattants pour les victimes ¹.

Il franchit les barricades, arrive à la place de Grève; à travers une foule houleuse, tachée de poussière et de sang, d'ouvriers défiants aux regards sombres, il atteint la grande porte de l'Hôtel de Ville, couronnée de la statue en bronze d'Henri IV; au milieu d'une cour encombrée de morts, de blessés, de chevaux effarés, de coups de feu, il remonte un courant d'hommes armés; puis, saisi au bras par M. Flottard, employé de la préfecture, il est conduit dans un réduit caché. Ses collègues, séparés de lui, le rejoignent dans ce refuge, amenés par le même guide. Le gouvernement s'assoit à une petite table, gardée par de bons citoyens en armes, il commence sa tâche immense de réorganisation. Lamartine écrit au milieu des coups de fusils, des cris de la foule, des portes brisées, de la tempête, une proclamation de paix au peuple français, une proclamation à l'armée...

Pendant qu'il rédige ces proclamations, quelques bons citoyens entrent, lui jettent leurs alarmes... Il se lève de la table, va à une fenêtre d'où l'on voyait tout l'horizon de la multitude. Il remarque, au milieu des ouvriers mûrs, un tourbillon d'enfants, de gamins de Paris, avides de désordre... une illumination soudaine l'inspire, une pensée hardie de prévoyance, la création d'une jeune armée de l'ordre par ces enfants de désordre; il revient, propose leur enrôlement à ses collègues stupéfaits de cette audace de Lamartine, à faire des gamins de Paris des soldats conservateurs! Ils subissent plus qu'ils n'approuvent. Lamartine rédige le décret des

1. Daniel STERN : *Op. cit.*

24 bataillons de garde mobile. Le soir même, les gamins de Paris, heureux de jouer au soldat, s'enrôlent. Lamartine, dans son apparente imprudence, a eu une suprême prudence. La garde mobile devait sauver Paris aux journées de juin !¹

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

POUR LE DRAPEAU TRICOLORE

25 février 1848.

Vers 4 heures, la manifestation s'annonça par une longue clameur de plus en plus distincte. La tête d'un interminable cortège qui se développait sur les quais et dans la rue de Rivoli déboucha sur la place, refoulant la masse des curieux. Des cris ininterrompus de : « Vive le drapeau rouge ! » saluaient l'emblème révolutionnaire, porté triomphalement. Tandis que nous contemplions ces préludes, un groupe de sept ou huit hommes armés entra ou plutôt fit irruption, malgré les gardes, dans la salle des séances.

Ils se campèrent résolument en face des membres du gouvernement et posèrent leurs fusils dont ils firent résonner bruyamment les crosses sur le plancher. L'un d'eux, qui paraissait le chef, ouvrier de 26 à 28 ans, à la physionomie intelligente et obstinée, exposa en termes clairs, non dépourvus d'éloquence, l'objet de leur démarche. Il montrait avec ostentation les milliers de camarades armés qui, dit-il, attendaient leur réponse, et, sur un signe, viendraient la chercher eux-mêmes.

C'était la menace à peine voilée de la dispersion du gouvernement. « Nous ne voulons pas, termina-t-il, que la révolution soit escamotée encore une fois. Il nous faut la preuve que vous êtes avec nous. Cette preuve, vous la donnerez en décrétant le dra-

peau rouge, symbole de nos misères et de la rupture avec le passé. »

Les collègues de Lamartine comptaient beaucoup sur lui. Déjà, dans la journée, il avait éconduit par d'habiles paroles trois ou quatre députations, à la vérité moins menaçantes... Lui s'approcha des délégués et les dominant de sa haute taille — qui, à ce moment, me sembla plus grande encore — il protesta tout d'abord contre les doutes injurieux qui venaient d'être formulés. De quel droit suspectait-on le gouvernement? Il était formé depuis quelques heures à peine : voulait-on qu'il eût déjà réalisé toutes les réformes? Ses collègues et lui-même n'avaient-ils pas donné assez de gages à la démocratie? N'étaient-ils pas acquis à la cause des travailleurs? Confiance! Confiance!...

Il faut renoncer à reproduire cette merveilleuse improvisation, à laquelle la gravité des circonstances donnait une solennité particulière. Nous l'écoutions avec admiration. Toutefois, l'effet attendu ne se produisit pas. Les ouvriers demeurèrent impassibles et farouches. Il semblait qu'ils se fussent bouché les oreilles pour échapper à la séduction. Leur chef, hochant la tête, ne laissa pas achever : « Il nous faut, dit-il, non de belles paroles, mais un engagement formel. Voulez-vous, oui ou non, décréter le drapeau rouge? Le peuple s'impatiente et veut une réponse. »

Lamartine, qui vit bien que de plus amples discours seraient vains, eut une inspiration de génie. Changeant tout à coup de ton : « Vous réclamez, répliqua-t-il, le drapeau rouge? Vous voulez sur l'heure l'imposer à la France? La question est trop grave pour être réglée ici entre nous. Le peuple seul peut la trancher. Allons le consulter!... » Et, suivi de ses collègues, il se dirigea vers la porte, et nous descendîmes tous ensemble le grand escalier...

Le gouvernement s'avança de quelques pas sur la place, Lamartine en tête; Ledru-Rollin, Flocon, Louis Blanc, soupçonnés de complaisance envers les révolutionnaires, se serrèrent contre leurs collègues dans une évidente solidarité...

Dans cette multitude passionnée où curieux et manifestants se mêlaient, le désir d'entendre le gouvernement amena le silence que troublaient seuls quelques cris de : « Vive le drapeau rouge ! » bientôt réprimés. Lamartine, d'un geste large, s'imposa à l'attention, les derniers bruits s'éteignirent. Sa voix forte lança jusqu'aux extrémités de la place cette apostrophe inoubliable, dont la phrase finale retentit encore à mon oreille : « ...Citoyens, le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec nos libertés et nos gloires, tandis que le drapeau rouge n'a fait que le tour du Champ-de-Mars, baigné dans les flots du sang du peuple. Vous le repousserez tous avec moi ! »

A ces mots, l'émotion fut à son comble. Les cris de : « Vive le gouvernement provisoire ! Vive Lamartine ! Vive le drapeau tricolore ! » éclatent de toutes parts. Les manifestants eux-mêmes, débordés, subjugués, s'y associent. Les drapeaux rouges disparaissent comme par enchantement.

Le gouvernement eut la sagesse de ne pas prolonger son triomphe. Il remonta le grand escalier, tandis que la manifestation se dispersait dans les rues. Lamartine, auprès de qui je m'étais tenu, me dit : « Je vous prie de remercier vos camarades ¹ pour le concours si utile qu'ils viennent de nous prêter. Le sort du gouvernement, vous l'avez vu, s'est joué. » ²

1. De l'Ecole polytechnique.

2. M. DE FREYCINET : *Souvenirs*.

APRÈS LE TRIOMPHE

Février 1848.

Les cris de : « Vive la République, vive Lamartine ! » descendirent de l'Hôtel de Ville à la place de Grève, annoncèrent le triomphe du gouvernement. Les bandes défaites s'enfuirent par toutes les rues, cent mille voix, avec la mobilité populaire, chantèrent *La Marseillaise*, en signe de paix, après l'avoir hurlée en signe de guerre. La place de Grève devint vide, et on ne vit plus que trois cents gardes nationaux debout devant les grilles de l'Hôtel de Ville.

Il était quatre heures. Le soleil brilla à travers les nuages, et éclaira le drapeau tricolore flottant au-dessus de la statue de Henri IV, et les drapeaux des fenêtres. L'espérance revint, le gouvernement ne se reposa pas. La victoire lui épanouit le cœur. Il avait résisté jusqu'ici, il voulait réhabiliter la république dans l'imagination, par sa clémence et sa générosité. Recueilli dans une pièce à l'écart, il eut l'inspiration des grandes pensées. Coup sur coup, comme un volcan en éruption, il décréta l'abolition de l'esclavage, du cens électoral, qui donnait les droits du citoyen à l'argent et non à l'homme, la fraternité entre les peuples, des institutions d'assistance et de secours, la charité populaire. Des

proclamations les annonçaient au peuple. Une imprimerie près du Conseil gravait sur l'heure les décrets libérateurs ¹.

Il imposa sa pensée, en refusant de subir celle d'autrui... il conserva seul une attitude tranquille... impassible au milieu de l'agitation universelle, on aurait dit une magnifique statue d'airain de la Fatalité.

Une heure à peine avant l'invasion de la Chambre, je l'aperçus, fort entouré, dans un couloir et, l'interrogeant du regard sans lui adresser la parole, il répondit à mon anxieuse pensée par ces mots :

« Soyez tranquille, l'ordre sera maintenu et par le peuple lui-même. »

...Il se montra inépuisable dans son éloquence comme dans son courage et le peuple ne tarda pas à prendre une sorte de noble jouissance au dramatique spectacle de cette lutte engagée entre l'intelligence et la force dans une partie si bravement jouée contre la mort.

...Dans la soirée du 25 février on m'annonça l'arrivée de deux hommes qui disaient venir de l'Hôtel de Ville avec une communication pour moi. Dans l'un je reconnus sous l'habit de garde national un garçon de bureau, à sa figure paternelle et à son allure disciplinée; l'autre portait un demi-accoutrement militaire, rehaussé par l'éclat d'une cravate rouge. Le premier me remit un petit carré de papier portant ces mots : *Venez me voir ici j'ai grand besoin de vous parler.* — A. L.

Plus bas se trouvait cette indication écrite d'une autre main : *A porter immédiatement de la part de M. de Lamartine, ministre des Affaires étrangères.*

...Cette invitation me plaçait dans un embarras

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

fort sérieux. Quelque désir que j'eusse d'y déférer, je ne crus pas qu'un député de la majorité, collaborateur de M. Guizot, pût se présenter au siège du gouvernement provisoire sans que sa présence y donnât lieu aux plus compromettants commentaires...

J'étais donc dans une assez grande perplexité, lorsqu'un de mes collègues... m'apprit qu'il quittait à l'instant madame de Lamartine rentrant chez elle pour y attendre son mari... Heureux de la bonne chance qui me permettait de rencontrer M. de Lamartine chez lui, je m'y rendis à quatre heures du matin à travers des rues désertes et dépavées où je me heurtai plus d'une fois à des barricades à peine éclairées par la pâle lueur d'un lampion. Je montai l'escalier de l'hôtel sur les marches duquel gisaient cinq à six de ces combattants de la veille, dont je venais de voir un spécimen. Dans l'un de ceux-ci je reconnus l'acteur Bocage, étendu sur une banquette et dont l'œil semblait vouloir me transpercer comme la lame du poignard d'Antony. J'avais à peine pénétré dans le premier salon, que madame de Lamartine, le geste et le regard menaçants, s'élança vers moi dans un état que ne pouvaient me faire prévoir nos longues et affectueuses relations.

« Vous ici ! me dit-elle ; vous, l'ami de M. Guizot ! Souhaitez-vous donc faire dire qu'Alphonse est en rapports secrets avec les ministres et avec la duchesse d'Orléans ! Voulez-vous le faire égorger ? Dix fois hier il a failli périr, que sera-ce aujourd'hui si ses ennemis sont informés que vous avez paru chez lui ? »

Et la débile main de cette femme éperdue, prenant sous le coup de la terreur une force extraordinaire, me poussait violemment au fond d'un couloir obscur quand M. de Lamartine, entendant de sa

chambre à coucher cette furieuse apostrophe, expliqua que je venais sur sa demande.

La conversation se prolongea quelques moments... pendant que M. de Lamartine donnait à sa toilette des soins qu'il avait dû négliger complètement depuis deux jours.

...Sa voiture l'attendait; l'heure était donc arrivée de remonter sur la brèche où, en quittant cette ville de Paris pleine de son nom je redoutais pour lui tous les périls, hormis celui d'un oubli plus amer que la mort, oubli qui semblait alors contraire à toutes les prévisions humaines.

Au moment où j'allais me retirer :

« Ne manquez pas, me dit-il, de faire savoir au Père Lacordaire le grand prix que j'attache à ce qu'il monte dimanche dans sa chaire, dût-il y pénétrer à travers les barricades. Il faut que le manteau blanc du dominicain se déploie dans Notre-Dame comme le drapeau de la liberté religieuse désormais pleinement acquise. Les catholiques l'ont méritée en combattant loyalement pour elle, nul n'osera la leur contester. Dites à Montalembert que les fils des croisés n'auront plus à redouter les *fils de Pithon*, et que la république a enterré d'avance les réquisitoires de M. Dupin avec les vieux arrêts de la monarchie. Nous ferons du nouveau et, j'y compte bien, de l'honnête. »¹.

1. Le Comte DE CARNÉ : *Souvenirs*, rapportés par Jean DES COGNETS (*Le Correspondant*, 25-6-1925.)

DEUX JUGEMENTS

1848.

Deux personnes qui ont entendu, hier, les allocutions de M. de Lamartine, parlent diversement :

« Vous ne pouvez, me dit l'une, vous faire idée d'un tel effet ! La foule était comme suspendue à ses lèvres ! Il a renouvelé les prodiges de l'éloquence antique. »

Le second témoin était resté moins frappé de l'admiration des auditeurs pour son talent que pour sa faconde. Il les avait entendus dire dans leur langage vulgaire :

« Décidément, c'est celui-ci qui *blague* le mieux. »
Soyez donc sublime !¹

1. Le Comte d'ESTOURNEL : *Derniers Souvenirs.*

LA DEUXIÈME JOURNÉE DE LA RÉVOLUTION

26 février.

La nuit, Lamartine ne se reposa pas. Il prévoyait pour la journée du lendemain 26 février, un retour des terroristes; il prévint ses amis, et fit prévenir la jeunesse qu'il aimait : les élèves de Saint-Cyr, de l'Ecole polytechnique, de l'Ecole normale, de l'Ecole de droit et de médecine. Quand les bandes rouges arrivèrent le matin, elles trouvèrent cinq à six mille gardes volontaires autour de l'hôtel de ville. Elles reculèrent, replièrent leurs drapeaux rouges, noyées dans une foule de bons citoyens. C'était le vrai peuple reprenant au faux peuple le champ de bataille.

Pendant ce temps, le gouvernement continuait à écrire ses décrets du salut public...

Alors, sous l'impression de l'espérance, Louis Blanc rappela la magnanime proposition de Lamartine, en de nobles paroles. Lamartine lui serra la main, et avec une émotion sacrée, le Conseil vota l'abolition de la peine de mort...

Le soir de ce grand jour, Lamartine, reconnu par quelques ouvriers, fut accompagné d'une colonne qui voulut le faire entrer aux Tuileries comme pour y installer un nouveau roi. Lamartine se déroba à cette ovation royale avec une simplicité républicaine.

« Les citoyens, dit-il, en qui le peuple place mo-

mentanément son pouvoir, ne doivent avoir d'autre palais que leur maison... »

Dans la nuit, Lamartine sortit seul, caché dans son manteau, pour remplir une mission secrète d'humanité...¹

UN DÉCRET DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE

1848.

Le gouvernement provisoire autorise M. le Ministre des Affaires étrangères de pourvoir au prompt départ de Louis-Philippe et de la duchesse d'Orléans, ainsi que de tous les membres de sa famille, et de s'entendre avec le Ministre des Finances pour la délivrance des fonds nécessaires à cet objet. L'exécution de ces mesures est confiée à la discrétion de M. Lamartine (*sic*) qui n'oubliera pas sans doute la rigueur de la politique, mais qui n'oubliera pas non plus les égards dus à l'âge, au sexe et au malheur.

Les membres du gouvernement provisoire :

— BLANC, ARAGO, CRÉMIEUX, DUPONT (de l'Eure), A. MARRAST, FLOCON².

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.* (« La mission secrète d'humanité » était de pourvoir au départ de la famille royale. Voir ci-après.)

2. Document conservé dans les archives de Saint-Point.

LA PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE

27 février.

Ce jour-là fut consacré à la proclamation de la république sur la place de la Bastille, et à la revue de la garde nationale... Elle fut un triomphe. Un défilé de quatre heures fit passer 120.000 hommes devant le groupe du gouvernement provisoire acclamé. Lamartine, caché derrière le cortège, se déroba en vain dans la foule. Il fut reconnu, suivi, salué d'une ovation populaire. Le peuple aimait en lui le courage et l'éloquence, il aime les forts.

Arrivé à la place Royale il se réfugia dans la maison de Victor Hugo. Le génie donna l'hospitalité au génie. Puis il se jeta dans un cabriolet. Le cocher lui dit qu'il avait conduit, l'avant-veille, un ministre en fuite, hors de Paris. C'était Guizot. Etrange hasard, double leçon de l'histoire humaine, abritant dans la même voiture le vaincu contre sa défaite, le vainqueur contre sa gloire¹.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

LE MANIFESTE A L'EUROPE

28 février.

Vers onze heures, je fus dépêché auprès de Lamartine que ses collègues désiraient avoir au milieu d'eux pour recevoir un grand cortège d'ouvriers sans travail qui devait se présenter dans l'après-midi. J'eus beaucoup de peine à franchir la porte du ministère des Affaires étrangères. Le grand orateur ne recevait pas. Enfin m'étant fait annoncer comme « le polytechnicien qui avait assisté M. de Lamartine le jour du drapeau rouge », je fus admis.

Je trouvai le ministre debout en train d'écrire sur un pupitre dressé contre le mur :

« Vous me voyez, dit-il, fort occupé à rédiger une circulaire pour nos agents diplomatiques à l'étranger. Je tiens le sujet et voudrais bien ne pas m'interrompre. Dites à mes collègues qu'à moins d'urgence absolue je n'irai les rejoindre qu'un peu plus tard... Il est fort important, continua-t-il, que les intentions de la République soient bien comprises de l'Europe. C'est à quoi justement je m'applique. »

Et prenant ses feuillets il me lut un passage qui me parut d'une éloquence achevée. Je le lui exprimai en toute sincérité. Il formula quelques remarques flatteuses sur l'Ecole [polytechnique] et ajouta :

« Je n'ai qu'un regret, c'est de n'y être pas entré.

— Quand on est Lamartine, répondis-je impétueusement, on n'a rien à regretter. »

Sur ces mots il me tendit la main en souriant et je retournai auprès de ses collègues¹.

LE POINT DE VUE DU CRITIQUE LITTÉRAIRE

Lamartine est une harpe éolienne, l'ouragan populaire en tire aujourd'hui des sons sublimes, tout comme autrefois faisait la brise amoureuse de Baïa : « Cet homme aura bu le succès par tous les pores », dit Saint-Priest (l'académicien).

C'est parce qu'il sentait qu'il avait en lui de quoi suffire à cette situation (au moins dans un grand moment) et de quoi y vibrer dans le tonnerre que Lamartine a tout fait pour amener cette situation et pour la créer. Le talent qui veut sortir est comme un fleuve qui creuse jusqu'à ce qu'il se soit fait un lit, fût-ce un lit de torrent...

Quels que soient les torts et les fautes de Lamartine depuis quelques années, il les a rachetés par sa conduite au moment du péril : il a eu là un moment sublime, héroïque — un moment immortel².

1. M. DE FREYCINET : *Op. cit.*

2. SAINTE-BEUVE : *Portraits contemporains.*

L'INSTALLATION AU LUXEMBOURG

1848.

Voici quelques détails sur les héros du gouvernement provisoire :

Ces messieurs devaient habiter le Luxembourg. Chacun d'eux en venant reconnaître le logement qui lui était attribué donna la mesure de son caractère...

Voyons l'attitude de M. de Lamartine. Le poète parcourt d'un pas fiévreux une longue enfilade de pièces des plus somptueuses :

« C'est bien, dit-il, on m'a forcé de venir habiter ce quartier. Il me faut peu de chose. Vous mettrez une table dans chacun de ces salons, un tapis épais sur le parquet : j'aime à marcher doucement; il y aura papier, plume et encre sur toutes ces tables, parce que je compose tout en me promenant et que j'ai besoin d'avoir sous la main tout ce qu'il me faut pour écrire. Et puis, pour ma suite, vous disposerez une vingtaine de lits : quatre secrétaires, des rédacteurs, des copistes, des expéditionnaires; vingt lits suffiront. Cependant mettez-en quelques-uns de plus si vous le pouvez. »

Et comme on demandait à madame de Lamartine quelles dispositions elle voulait prendre pour ce qui la regardait plus personnellement, elle répondit avec un grand sérieux :

« M. de Lamartine en décidera.

— Mais, Madame, pour votre appartement, pour vos toilettes, etc?

— M. de Lamartine en décidera! »

Il fut impossible d'en tirer autre réponse ¹.

1. *Journal du Docteur Prosper Ménière.*

LES PREMIERS ÉCUEILS

17 mars.

Le 17 mars, toute l'armée des clubs, au nombre de 150.000 hommes, menée par des chefs pervers, défila des Champs-Élysées à la place de Grève, sans armes, en silence, dans un ordre menaçant, muette et formidable protestation contre la proclamation de la veille et contre Lamartine...

Lamartine, invisible et perdu dans la nuit, vit avec inquiétude et tristesse ce défilé au silence sinistre. Il pressentit les dangers, il sonda l'abîme qui le séparait encore de l'Assemblée nationale.

...Dans la séance de nuit du 14 avril, Louis Blanc et Albert avouèrent avec une douleur suspecte qu'une manifestation, sœur de celle du 17 mars, se préparait plus formidable, sous le prétexte de l'éloignement des élections, et éclaterait le dimanche 15 avril...

Lamartine conjura avec une énergique douleur ses collègues de la minorité d'agir sur les ouvriers du Luxembourg, sur cette partie du peuple enivrée par leurs chimères; le lendemain 15 avril, ils avouèrent la vanité de leurs efforts; ils s'étaient heurtés à une résolution inflexible. Lamartine se prépara à la bataille...

16 avril.

Déjà s'avancait le long du quai de Chaillot l'immense armée des clubs. Lamartine guettait à l'horizon les bruits du rappel, sans l'entendre; il écoutait le silence dans l'angoisse. Inquiet, il alla à Changarnier et Marrast, décida de faire battre le

rappel par le maire de Paris, devant cette apparente trahison de Ledru-Rollin. Pourtant, il le fit battre, mais le rappel tarda par des contre-ordres et des hésitations de l'Etat-major de la garde nationale, après le départ de Lamartine des Tuileries.

Lamartine se multipliait; il donna, sur la certitude du rappel et du ralliement de Ledru-Rollin, malgré ses défiances, pour mot d'ordre dans toutes ses harangues, aux troupes accourues au secours, l'unité du gouvernement. Une colonne de volontaires armés commandée par le brave et beau Chateaurenard, ce géant blond, appela Lamartine. Il descendit avec Payer, son secrétaire, et dit :

« Aujourd'hui que la république est acceptée partout sans opposition à l'intérieur, et promet à tous propriété, sécurité, liberté, il n'y a qu'un seul mot qui corresponde à cette situation, et ce mot, c'est confiance!... »

Pendant deux heures, l'éloquence de Lamartine enflamma les cœurs des volontaires, des gardes mobiles, des ouvriers, des jeunes soldats des écoles qui arrivaient au secours. Lamartine, dans son activité infatigable, fit des prodiges d'inspiration. Il harangua trente ou quarante fois les colonnes de défenseurs se succédant sur la place de Grève. On ne voyait, on ne voulait, on n'admirait que lui, dans cette crise suprême. Il était tout-puissant ce jour-là; il n'avait qu'un mot à dire, la foule lui aurait donné une dictature d'enthousiasme. Il n'en voulut pas, il conjura la guerre civile, il était tout à la patrie.

Il regardait des fenêtres de l'Hôtel de Ville, lorsqu'une colonne de l'armée du Champ de Mars, drapeaux rouges en tête, arriva du quai sur la place de Grève. Tout à coup, au bout du pont Saint-Michel, apparut une armée de trente ou quarante mille hommes de garde nationale, les baïonnettes brillant au soleil; elle se précipita au pas de charge sur la

place de Grève, au cri de : « Vive la république, vive le gouvernement ! » Elle coupa la colonne des insurgés, qui s'arrêta terrifiée, prise entre les deux armées de la garde nationale, de la rive gauche et de la rive droite, étouffée à l'angle de la place de Grève. Les légions de la rive gauche se mirent en bataille sur la place, tandis que par toutes les rues et les quais accouraient, au pas de charge, les légions de la rive droite. Tout Paris armé était là. La patrie était sauvée.

Alors Lamartine, dans l'allégresse de la victoire, harangua les vainqueurs, des fenêtres, dans les cours et les escaliers. Puis les deux cent mille hommes de la garde nationale défilèrent devant l'hôtel de ville aux cris de : « Vive Lamartine ! à bas les communistes ! »

Après le défilé triomphal, une députation d'ouvriers du Champ de Mars osa se présenter à l'hôtel de ville. Lamartine ne la reçut pas, il écrivait des ordres pour la sécurité de la nuit. Ses collègues Louis Blanc et Albert entrèrent, il ne les salua pas. Ils murmurèrent contre ceux qui avaient fait battre le rappel. Lamartine, ému d'indignation, retourna sa figure irritée, jeta violemment sa plume, se leva, et debout, en face d'eux, leur parla avec hauteur et un accent sourd de colère. Les deux membres se retirèrent confus, en se plaignant.

...Lamartine sortit par une porte secrète pour se dérober à l'ovation qui l'attendait. Caché sous son manteau, il se perdit dans le labyrinthe des rues obscures et vides, derrière l'Hôtel de Ville. Il vit du fond de sa voiture les colonnes de la garde nationale qui marchaient en cadence dans les rues, aux cris passionnés de : « Vive la république, vive Lamartine, à bas les communistes ! »¹.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

UNE CONVERSATION AVEC SAINTE-BEUVE

Il y a encore de la poésie dans les choses. J'étais sorti dimanche 16 avril à deux heures, au moment où l'on battait le rappel et où le gouvernement semblait gravement menacé. J'allais de l'Institut à la place Royale chez mes amis Olivier pour leur lire le premier chapitre de *Port-Royal*...

Vers cinq heures je quittai mes amis. L'attitude de Paris était rassurante; l'émeute avait avorté, et la garde nationale en foule remplissait les rues. Après m'être promené vers la Bastille, je rabattis sur la Grève par les quais, oubliant que la foule devait encore obstruer le passage. Je perdis une demi-heure à essayer de me frayer un chemin. Bref, je renonçai, et je me mis en devoir de tourner l'Hôtel de Ville par les petites rues de derrière, afin de rentrer chez moi par le circuit. J'étais près de l'église Saint-Gervais, je prenais une *ruelle*, à moi bien connue, qui longe la nef et le chevet; deux hommes étaient devant moi : l'un d'eux se retourne, c'était Lamartine, lequel sorti de l'Hôtel de Ville par une porte de derrière, essayait de rentrer à son hôtel des Affaires étrangères en se dérochant à son triomphe. Je l'accompagnai et le guidai sans qu'il fût reconnu jusqu'à une place de fiacres proche de l'imprimerie royale. Durant les cinq ou six minutes du trajet, je causai vivement avec lui. Je ne l'avais pas vu depuis l'an passé, au convoi de notre confrère le poète Guiraud. Je le lui rappelai, car ce

jour-là, comme il était à la veille de publier ses *Girondins* et qu'il me témoignait son inquiétude sur son succès qu'il aurait voulu populaire, je lui avais dit :

« Populaire, soyez tranquille, vous l'êtes, et plus que vous ne le croyez. Ecoutez! je ne le souhaite pas, mais si jamais il y avait deux hommes à choisir dans la rue par acclamation pour faire un président de la République, vous courriez risque d'être un de ces deux hommes.

— Oui, peut-être bien, me répondit-il, si l'on avait à en prendre *dix*.

— Non, si c'était seulement *deux* », lui dis-je.

Je lui rappelai ce mot-là afin de donner plus de poids à ce que j'essayai de lui dire sur les circonstances présentes, et je crois pouvoir assez fidèlement résumer cette conversation brusque et rapide depuis le premier mot en ces termes :

Lamartine. — Ah! c'est vous, je ne m'attendais pas à vous trouver là.

Moi. — Ni moi, certainement : comment allez-vous?

Lamartine. — Comme un homme qui vient de faire cent discours et d'embrasser cent mille hommes (toujours le poète qui se pose un peu).

Moi. — Voilà de grandes choses et une bonne journée.

Lamartine. — J'étais sorti ce matin de chez moi, sans savoir si j'y rentrerais. Je savais bien que les provinces étaient bonnes, mais je ne croyais pas que Paris fût aussi bon, surtout les ouvriers.

Moi. — Vous êtes bien fort. Vous le voyez! Eh! bien, vous l'êtes encore plus que vous ne le croyez, je vous en réponds, mais usez de votre force au besoin, prenez sur vous, et vous serez appuyé.

Lamartine. — Oh! je prendrais bien sur moi, s'il le fallait, et je monterais à cheval. Toute cette

démonstration d'ouvriers de ce matin avait été montée par ce petit *béta* d'Alb[ert].

Moi. — Tenez ferme, tirez-nous de là, et vous aurez des autels.

Lamartine monta avec son Monsieur¹ dans une citadine près la rue du Grand-Chantier; je le quittai et allais devant lorsque à la hauteur de la rue Sainte-Avoie je fus arrêté, et la citadine qui venait derrière aussi, par la légion du quartier du Temple qui défilait en revenant de l'Hôtel de Ville et qui criait à tue-tête : « Vive la république ! à bas les communistes ! à bas la communauté ! » Cela nous retint près de vingt minutes. Je m'approchai encore sur le trottoir du côté de la portière où était Lamartine, et je lui dis :

« Vous voilà empêché dans votre triomphe, vous voyez comme vous êtes fort, si vous voulez en profiter. Ce sont des bulletins comme celui de Ledru-Rollin d'hier (le bulletin du 14 ou 15 avril) qui font tout le mal. »

Il me répondit :

« Ledru-Rollin est venu ce matin à dix heures se rallier à nous, il s'est repenti. Je pourrais vous en dire long un jour là-dessus. »

Et je le quittai en lui touchant la main.

...Au reste je le trouvai plus grand et plus sec que jamais, le profil noble et roide, bien portant malgré sa fatigue et sa maigreur, soutenant à merveille ce rôle de chef populaire avec cet œil d'oiseau de haut vol qui plane et qui discerne toutes choses de sa hauteur².

1. Payer, son secrétaire.

2. SAINTE-BEUVE : *Portraits contemporains*.

LA FÊTE DE L'ARC DE TRIOMPHE

Le 21 avril, le gouvernement monta les gradins d'une estrade appuyée à l'Arc de triomphe de l'Etoile. A huit heures du matin, aux rayons d'un soleil de printemps, apparut dans l'avenue des Champs-Élysées toute une armée, tout un fleuve de baïonnettes, de cuirasses, de casques, de canons étincelants au soleil; il passa tout le jour, aux roulements des tambours et aux fanfares des musiques militaires, devant l'estrade du gouvernement. Les membres du gouvernement les saluaient debout, et remettaient les drapeaux de la république. Les légions défilaient entre une haie immense de curieux enivrés par ce beau spectacle, suivies par des vieillards, des femmes, des enfants; puis se séparaient en deux courants devant l'estrade et descendaient, les uns par les quais jusqu'à Bercy, les autres par les boulevards jusqu'à la Bastille. Toutes les baïonnettes étaient ceintes de rameaux verts et de lilas en signe de paix et de fête. On eût dit une forêt en marche comme l'armée de Macbeth. Puis les soldats, les femmes, les enfants, à leur passage devant l'estrade, jetaient ces feuilles et ces fleurs sur les têtes des membres du gouvernement. Les figures rayonnaient de bonheur. Le cri de : « Vive Lamartine ! » s'élevait comme un chant continu accompagné par la basse immense des cris de : « Vive la république, vive l'armée ! » Une députation de jeu-

nes filles en robes blanches s'avança vers le héros du jour; une belle jeune fille se détacha du groupe, monta vers Lamartine, et inclina son front sous le baiser du grand homme adoré...

Le défilé, commencé le matin, se prolongea jusqu'à onze heures de la nuit, aux lueurs des torches. Trois cent cinquante mille hommes passèrent sous les regards du gouvernement, et n'épuisèrent pas la revue. Le surlendemain, 18 avril, deux légions qui n'avaient pu acclamer le gouvernement défilèrent devant le ministère de la Justice, sur la place Vendôme, au cri dominant de : « Vive Lamartine ! » C'était presque le seul cri. On l'acclamait d'enthousiasme, les mains frémissantes touchaient ses mains, ses vêtements, comme autrefois, au moyen âge, les pèlerins le saint du pays. Les voix le suppliaient d'accepter la dictature, lui donnaient la couronne populaire, le faisaient roi du peuple.

Pendant cette orgie de popularité, Lamartine, à l'écart, sur le balcon, montré par ses collègues aux légions, était descendu sur la place. Salué, béni, embrassé comme un être sacré, il était remonté songeur, sans ivresse du fanatisme populaire. Il était sans illusions sur sa durée...¹

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

LAMARTINE VU PAR UN PASSANT

Quant à M. de Lamartine, sans l'avoir vu, Etienne¹ connaissait sa physionomie, par la gravure du portrait de F. Gérard, et il ne le vit pour la première fois qu'en 1848. Etienne en a conservé fidèlement la mémoire : c'était le jour où le peuple de Paris, parti en armes de l'Hôtel de Ville, s'élançait comme un torrent vers l'Arc de triomphe de l'Etoile. Etienne se trouvait à l'angle formé par le boulevard et la rue de la Paix, regardant, non sans anxiété, défiler cette immense et formidable armée populaire, lorsqu'il aperçut et reconnut tout à coup M. de Lamartine marchant d'un pas assuré et avec une physionomie calme, puis s'arrêtant à l'angle du trottoir, dans l'intention sans doute de s'assurer du maintien de l'ordre parmi les cohortes qui se succédaient avec rapidité. Satisfait, à ce qu'il sembla à Etienne, de la tenue du peuple, le poète, en s'éloignant, s'avança vers la rue de la Paix et disparut dans la foule².

1. M. Delécluze se désigne lui-même ainsi.

2. Ernest DELÉCLUZE : *Souvenirs de soixante années.*

PROPOS DE COULISSES

26 avril 1848.

« Lamartine, nous disait madame de Girardin, semble en ce moment contraindre Ledru-Rollin à la reconnaissance. Il l'accable de sa supériorité à Paris et de sa protection à Mâcon. Il croit l'absorber! Erreur!... c'est l'autre qui l'absorbera parce qu'il sait bien ce qu'il veut, qu'il a un but, un système et que Lamartine n'en a pas.

« Il est mobile, il est sincère. Ses défauts comme son talent, tiennent à cette mobilité. Dans la même phrase qu'il tourne admirablement il se contredit. La seconde page de ses lettres dément la première et n'en est pas moins l'expression d'un sentiment vrai, je veux dire qu'il l'éprouve véritablement au moment où il l'exprime. Seulement on peut dire de lui (M. de Humboldt faisait le même reproche à l'abbé de Lamennais) qu'il change trop souvent *d'idée fixe*. »

...Je pense comme madame de Girardin en ce qui concerne les variations de M. de Lamartine, mais il m'a été impossible de faire accepter son jugement à M. Buffaut.

« N'allez pas croire cela, me dit-il, notre grand poète se contredit sciemment. Et tout ce qu'il aime c'est de plaider le pour et le contre. Un jour, à l'Abbaye-au-Bois, on parlait de la suppression de l'impôt sur le sel, et dans un accès de confiance, il

nous avoua qu'il avait deux discours tout prêts dans lesquels il soutenait également les opinions opposées. Je ne pus m'empêcher de lui appliquer, en l'altérant un peu, le vers de Tartufe :

Il est avec le sel des accommodements. »¹

1. Le Comte d'ESTOURNEL : *Op. cit.*

L'ENCENS DU TRIOMPHE

Il apprit son élection dans dix départements : les Bouches-du-Rhône, la Côte-d'Or, la Dordogne, le Finistère, la Gironde, l'Ille-et-Vilaine, le Nord, la Seine-et-Oise, la Seine, la Seine-Inférieure. Il fut l'élu de 2.300.000 voix.

Enfin, le 4 mai, l'Assemblée nationale ouvrit sa première séance...

Le président du gouvernement, le vénérable Dupont de l'Eure, monta à la tribune, et en quelques dignes paroles, d'une simplicité antique, déposa le pouvoir provisoire du gouvernement devant le pouvoir souverain de la nation, et cria : « Vive la République!... »

Le 7 mai, Lamartine monta à la tribune, et au nom du président du gouvernement provisoire, il fit le compte rendu général des actes du gouvernement...

Quand Lamartine descendit de la tribune et passa devant l'Assemblée nationale, l'Assemblée tout entière, émue de respect et d'admiration, se leva devant ce grand citoyen. Il se leva à son tour de son banc, salua, et se leva trois fois devant l'ovation prolongée des représentants.

Le lendemain, 8 mai, il remonta à la tribune et fit le rapport victorieux des Affaires étrangères...

Alors l'enthousiasme éclata; une explosion d'ap-

plaudissements jaillit de toute l'assemblée, les mains battirent d'allégresse...

Ce furent les plus beaux jours de la vie politique de Lamartine, après les journées du drapeau rouge et du 16 avril...

Il était sur le faite de la popularité, il allait en descendre...

Il commença cette descente le 9 mai. Il fallait un pouvoir légal intérimaire jusqu'à la constitution. Quel serait-il? Cela dépendrait de lui. Il avait trois partis à prendre :

Le plus doux, la retraite;

Le plus beau, le pouvoir unique;

Le plus patriotique, le pouvoir collectif. Il le choisit sans illusions, sachant bien que c'était un pouvoir fragile, un pont de bois pour traverser l'abîme de la révolution à la constitution. Mais il conjurait la guerre civile, empêchait son triomphe, tournait contre elle le parti révolutionnaire avec Ledru-Rollin maintenu au pouvoir. Dès lors, il renonça à la tentative du pouvoir unique, refusa le couronnement de l'ambition; il s'immola à la paix de la patrie, il jeta sa popularité dans le gouffre, il eut l'héroïsme du sacrifice. Il perdit sa gloire devant les hommes et devint plus grand devant Dieu ¹.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

LE 15 MAI

(Le 15 mai) j'étais derrière la grille, au nombre des gardes nationaux qui stationnaient sur le trottoir.

A peine eut-il prononcé quelques paroles qu'on couvrit sa voix sous les huées et les injures, et une bande s'écria : « Assez de blagues comme cela, nous n'en voulons plus ! »... Un quart d'heure après la grille était forcée... Le mot *blague* m'est toujours resté dans la mémoire. Quel triste paiement de ses efforts pour établir la République, et quel aimable salaire du livre des *Girondins* !...¹

15 mai.

...Une trombe d'hommes en blouses, en haillons, un torrent échappé des égouts populaires, glisse le long des colonnes, descend dans la salle devant les représentants impassibles. L'orgie révolutionnaire se rue dans la salle violée, salit la tribune, étale ses débauches de cris, de motions insensées comme aux plus mauvais jours de la Convention...

Lamartine tendait l'oreille dans le silence, lorsque tout à coup le bruit cadencé d'un pas de charge arrive des deux quais de la Seine. Un bataillon de garde mobile captif dans le jardin s'élançe aux armes. Lamartine descend de son observatoire,

1. Auguste BARBIER : *Souvenirs*, cité par Léon Séché : *Op. cit.*

court aux troupes de secours, rentre dans la salle violée, et chasse des salles, des cours, des jardins les factions épouvantées. Il monte à la tribune, jette quelques brèves paroles de reconnaissance à la délivrance de l'assemblée, et court à l'Hôtel de Ville...

Pas une balle ne part de l'Hôtel de Ville. Les gardes nationaux, les gardes mobiles escaladent les escaliers, saisissent Barbès sans une goutte de sang. Lamartine, dans l'exaltation de la défaite de l'insurrection, lance ces paroles martiales à la foule qui dresse les mains et les armes vers son éternel libérateur...¹

1848.

Je ne vois dans aucun journal reproduite exactement une phrase de M. Lamartine qui a électrisé l'Assemblée nationale : « Il ne s'agit plus de parler, il faut agir, s'écrie-t-il; la tribune, en ce moment, c'est la selle d'un cheval; qu'on me donne un fusil! »

En même temps, il se précipite hors de la salle et demande le cheval du premier officier qu'il rencontre. M. Ledru-Rollin le suit, et on lui donne le cheval du soldat qui suivait l'officier².

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

2. Alphonse KARR : *Op. cit.*

LE RETOUR DE LOUIS-NAPOLÉON

Nous allâmes à Paris à la fin de mai. Il était houleux comme l'océan entre deux tempêtes. La République se laissait attaquer comme c'était son devoir, par une réaction insolente. Lamartine commençait à descendre le versant. Pour la peine de sa prudence et de sa générosité qui l'avaient empêché de mettre Ledru-Rollin de côté, la majorité venait de donner la cinquième place seulement, dans la commission exécutive, à celui que douze départements lui avaient envoyé et auquel la bourgeoisie de Paris, affolée de peur après le 18 mai, avait proposé une couronne. Des gardes nationaux ineptes avaient en effet parcouru la rue Saint-Honoré aux cris de : « Vive le roi Lamartine ! »

Je le retrouvai un matin dans son petit cabinet du faubourg Saint-Germain, et roi sans sceptre, heureusement ! Je ne le vis jamais dans un état de surexcitation pareille. Il venait d'apprendre que l'homme de Strasbourg et de Boulogne posait sa candidature pour rentrer en France. Lamartine courait à l'Assemblée pour s'y opposer de toute son éloquence. Il me fit monter dans sa voiture.

Le trajet ne fut qu'une invective.

Il prédit tout : l'affolement du pays, la ruine de la République, la restauration de l'Empire, les orgies, le sang versé, les conquêtes, l'invasion.

Il fut à coup sûr moins éloquent à la tribune que dans le fiacre.

Le rappel de la loi sur le bannissement fut voté malgré ses efforts...¹

1. Henri DE LACRETELLE : *Op. cit.*

LES JOURNÉES DE JUIN ET LA CHUTE DU POUVOIR

12 juin 1848.

...Tout à coup, au moment où on s'y attend le moins, le général Bedeau tourne son discours contre la Commission exécutive. Il parle de ses divisions qui paralysent l'action gouvernementale; il insiste sur l'inefficacité de la forme actuelle. Insinuant qu'il est urgent de la modifier, il indique d'une manière assez peu voilée qu'un seul chef, et à ce moment un seul, c'est le général Cavaignac, peut exercer un pouvoir assez fort pour comprimer les factions.

C'est l'instant que choisit M. de Lamartine pour monter à la tribune. Il n'a pas sa sérénité habituelle, son visage est pâle, contracté. Lui, obligé de venir se défendre devant l'Assemblée ! Quelle nouveauté dans sa carrière politique et comme on voit qu'elle le trouble ! Il commence une longue justification des actes du gouvernement provisoire, remonte jusqu'à la proclamation de la République, rappelle le drapeau rouge écarté. On l'écoute avec froideur; on le trouve prolix, emphatique. Il se glace en parlant; il voit son auditoire distrait, inattentif et demande enfin sous prétexte qu'il a besoin de repos la suspension de la séance¹.

...Il a suspendu son discours. Il le reprend par un incident qui justifie le décret proposé à l'assem-

1. Daniel STERN : *Op. cit.*

blée. Un coup de feu a été tiré au cri de : « Vive l'Empereur ! » Il saisit cet incident de guerre civile, et demande à l'assemblée l'expulsion de Louis-Napoléon Bonaparte. On l'acclame, et l'assemblée se lève au cri de : « Vive la république ! »

Puis il reprend sa défense de la république, du peuple de février et de lui-même. On l'accuse chaque jour, avec la méchanceté et la bêtise des partis, d'avoir conspiré avec Sobrier, Blanqui et il jette sa justification au front de ses accusateurs dans cette superbe et foudroyante image : « Oui, j'ai conspiré avec Sobrier, j'ai conspiré avec Blanqui, j'ai conspiré avec plusieurs autres. Savez-vous comment j'ai conspiré ? J'ai conspiré comme le paratonnerre conspire avec la foudre... »

L'assemblée a été folle, elle a admis l'homme jugé ridicule et impuissant, et n'a pas cru au prestige du nom. Elle a cru faire de la générosité sans péril. Mais Lamartine, dans sa précoce prévision d'homme d'Etat, en 1831, dans sa *politique rationnelle*, son discours de mai 1840 sur le retour des cendres de Napoléon, a vu dans le retour de Louis-Napoléon un danger de mort pour la république...

...Dimanche, 25 juin; voici les premières nouvelles, les attroupements le soir du 22 juin, le palais du Luxembourg menacé par des bandes, aux cris de : « A bas Marie, à bas Lamartine ! » Le réveil des rassemblements de huit à dix mille hommes, à sept heures du matin, le 23, sur la place du Panthéon. Leur dispersion par la 11^e légion commandée par Edgar Quinet, et par la parole d'Arago. Puis la descente des ateliers nationaux aux barrières, menés par leurs chefs. Paris sans troupes encore vers dix heures. Le rappel battu en vain. La garde nationale sourde à l'appel aux armes. Son arrivée tardive. Les troupes rares, malgré les appels réitérés, les ordres suppliants de Lamartine au

général Cavaignac. Ses lenteurs alarmantes. Enfin l'occupation de l'hôtel de ville par quinze ou seize bataillons de garde mobile, sous le général Duvier. Le général Damesme sur la rive gauche, barant les quartiers populeux de la Seine au Panthéon, puis sur la rive droite, Lamoricière, avec d'insuffisants bataillons, défendant la ville, du Château-d'Eau à la Madeleine.

Les premières barricades, l'assaut d'un bataillon de la 2^e légion à la barricade de la Porte-Saint-Denis, les premiers morts, les premières victimes!...

...Cavaignac, entraîné par Lamartine, part. Lamartine monte à cheval, sur sa Saphyr, sa jument noire à la tête étoilée, prête son autre cheval à Pierre Bonaparte. L'intrépide Duclerc les accompagne, le beau Chateaurenaud, suivi de pelotons de garde mobile. Un représentant breton, M. de Treveneuc, se joint à Lamartine. Une colonne de 2.000 hommes suit Lamartine. Elle arrive à la barricade du boulevard du Temple. Lamartine les lance à l'assaut sous un orage d'été, sous les éclairs et la foudre, et sous l'orage de balles et de boulets des insurgés. L'assaut, renouvelé, repris avec une *furia francese* pendant trois quarts d'heure, est enfin victorieux. La barricade est emportée. Lamartine s'élançe trois fois au pied de la barricade, cherche la mort, en avant de cette jeunesse héroïque, désespéré de la bataille, de cet orage de sang, où va se noyer la république, son rêve, sa grande œuvre de paix et de liberté. Son cheval est blessé, son autre cheval monté par Pierre Bonaparte est tué. Quatre cents jeunes héros tombent blessés ou morts. La mort ne voulait pas de lui.

Dans son audace intrépide, il s'avance jusqu'aux avant-postes des insurgés, accompagné de Duclerc et d'un brave garde national, Lassaut. La foule l'accueille, l'acclame avec des larmes. Il parle à

cette foule, du haut de son cheval. Cette intrépide confiance enthousiasme les insurgés mêmes. Ils lui disent leur défiance de l'assemblée, leur confiance en lui, leur grand ami, leurs misères. « Gouvernez-vous vous-même! Sauvez-nous! Commandez-nous! Nous vous aimons, vous! nous vous connaissons; nous désarmerons nos frères! »

Ces pauvres égarés serrent les mains, touchent les habits de Lamartine, lancent des fleurs sur la tête de son cheval, aux cris de : « Vive Lamartine! » Ce fut le dernier rayon, le soleil couchant de sa popularité.

Lamartine revient vers Cavaignac, il lui ordonne l'appel en masse des troupes hors Paris. La nuit arrive, les gardes nationaux des villes voisines entraînent par toutes les barrières. La victoire devenait certaine, grâce à la Commission exécutive.

Mais on voulait la renverser. Le 24, à huit heures du matin, un groupe de représentants entre dans la chambre du Conseil, veut violenter la Commission, lui arracher sa démission. Elle a hâte de rendre le pouvoir à l'assemblée ingrate. Mais elle ne veut pas désertier au milieu de la bataille. A dix heures, l'assemblée nomme Cavaignac chef du pouvoir exécutif, le général qui avait si mal exécuté jusque-là les ordres de la Commission exécutive. Elle fait son coup d'Etat d'ingratitude contre Lamartine, son créateur et son sauveur. O justice des assemblées!

Lamartine a écrit au nom de ses collègues cette noble lettre :

« *Citoyens représentants,*

« *La Commission du pouvoir exécutif aurait manqué à la fois à ses devoirs et à son honneur en se retirant devant une sédition et devant un péril public. Elle se retire seulement devant un vote de*

l'assemblée. En vous remettant le pouvoir dont vous l'aviez investie elle rentre dans les rangs de l'assemblée nationale pour se dévouer avec vous au danger commun et au salut de la république. »

Lamartine est allé au général Cavaignac et lui a dit : « Je ne suis pas de ceux qui se réfugient dans l'opposition en tombant du pouvoir, mais de ceux qui soutiennent le pouvoir républicain dans les mains de leur successeur comme dans leurs propres mains. Comptez sur moi demain comme aujourd'hui. » ¹

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

LAMARTINE ET HUGO REPRÉSENTANTS DU PEUPLE

Séance du 3 août 1848

Lamartine est à sa place ordinaire à l'extrémité du banc inférieur de la seconde travée de gauche, séparé de Garnier Pagès par Daguerre.

Lamartine croise les bras comme Cavaignac; il est pâle et calme, ce qui contraste avec Ledru-Rollin qui est au-dessus de lui, rouge et agité.

Comme je traversais le parquet, Lamartine m'a appelé. Il était assis, causant avec Vivien debout. Il m'a dit :

« Que me conseillez-vous? Faut-il que je parle ou que je me taise? »

Je lui ai dit :

« Ne parlez pas. Gardez le silence. Vous êtes peu en cause. Tout cela s'agite en bas. Restez en haut. »

Il a repris :

« C'est bien mon avis.

— C'est aussi le mien, a dit Vivien.

— Ainsi, a reparti Lamartine, je ne dirai rien. »

Il a repris après un silence :

« A moins que la discussion ne vienne à moi et ne m'égratigne. »

J'ai répondu :

« Pas même dans ce cas là, croyez-moi. Ayons des cris de douleur pour les plaies de la France, et non pour nos égratignures.

— Merci, a dit Lamartine. Vous avez raison. »

Et je suis retourné à mon banc¹.

1. Extrait de : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* : *Op. cit.*

LE DÉBAT DE LA CONSTITUTION

Le grand débat de la constitution s'est ouvert. Lamartine n'est pas resté enseveli dans le sang des journées de juin; le 6 septembre, il s'est redressé, il est venu défendre son œuvre...

On a été surpris de le voir remonter si tôt à la tribune en face de cette assemblée hostile. Il l'a fait par devoir, non par plaisir, comme Coligny, qui ne défendait jamais mieux la liberté religieuse qu'après ses défaites. Puis ce génie a une élasticité merveilleuse, quand il touche terre, il rebondit au ciel. Il a la souplesse, la trempe et l'éclat de l'acier...

On suspendit la séance sous l'émotion, elle ne fut pas reprise. Personne n'osa monter à la tribune après cette grande voix. Lamartine venait de remporter sa plus éclatante victoire d'éloquence. Une assemblée est plus difficile à convaincre qu'un peuple. On entraîne des passions, non des intrigues. L'assemblée, retirée de lui, lui revint comme aux jours de la popularité...

Mais il n'avait pas d'illusions. Au dehors, l'intrigue, les partis, le nom de Napoléon faisaient leur œuvre sur l'imagination populaire. Ce gros vin enivrait le peuple, les ouvriers et les paysans. Un courant invincible entraînait déjà la France à sa perte. Il dit le mot du hasard, mais du hasard conduit par Dieu, il jeta le cri désespéré : *Alea jacta est!* Et le grand et religieux joueur confia tout à la Providence ¹.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

LE RETOUR A MACON

Lamartine revint à Monceaux en septembre. Il était vaincu, mais avec les fondateurs de la République. Il la laissait aux mains d'un soldat honnête en qui respirait plutôt la droiture que l'idéal du bien. Il la laissait aussi à une Assemblée dans laquelle fermentaient déjà les germes qui devaient faire éclore la Législative. N'importe! Tant que la République survivait nominalement, Lamartine était résolu à la défendre, à passer sous silence ses griefs personnels et à soutenir ceux qui la lui avaient arrachée. Ce fut un des développements les plus soutenus et les moins soupçonnés de ce caractère antique. Il voulait, pour la République, que son œuvre surnageât sous les décombres, si défigurée qu'elle fût.

Nous l'entourâmes. Le pays voisin lui resta fidèle. Son immense gloire faisait partie du patrimoine provincial. Ce fut bientôt aussi le seul qui devait lui demeurer.

Les villes voisines envoyaient députations sur députations. Les paysans tinrent partout à l'honneur de venir saluer le père de la République qu'ils commençaient à comprendre. Monceaux, pendant quinze jours, se transforma en Forum. De longues files se succédaient sur la terrasse, tambours en tête. Lamartine haranguait du haut du balcon. Il se renouvelait sans cesse. Il versait à pleins gestes sa con-

viction dans une langue appropriée à son auditoire. Les métaphores rustiques coulaient comme le vin du pressoir. Les cœurs battaient sous les blouses. Il y avait en lui de l'Évangéliste. Ses paraboles étaient les flambeaux de l'Église républicaine...¹

LE 10 DÉCEMBRE

Le grand scrutin du 10 décembre a donné 6,000,000 de voix à Bonaparte, 17,000 voix à Lamartine². Voilà la récompense de cette année d'héroïsme, d'inspiration, de dévouement !...³

1. Henri DE LACRETELLE : *Op. cit.*

2. Les chiffres exacts sont les suivants :

Nombre de votants.....	7.327.344
Louis-Napoléon	5.434.326
Lamartine	17.910

3. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

LA ROUE D'IXION

(1848-1865)

Tout a croulé d'un coup. Il n'est plus rien qu'un poète qui fut glorieux, qu'un ministre tombé du pouvoir. Les dettes accumulées révèlent brutalement leur consistance et cela fait un total fabuleux. C'est aussi l'heure où l'âge s'appesantit sur l'homme. Hier il était jeune encore. Demain il sera vieux. Et quel combat à soutenir !

Un instant il s'est assis, il a fermé les yeux. On a pu le croire découragé. C'est mal connaître ce cœur de bronze. La vieillesse ni la ruine n'abattent un Lamartine. Demain il se lèvera avant l'aube. Il rallumera sa lampe familière et, puisque sa plume lui reste, il se remettra à écrire.

Vingt ans encore il écrira, sans défaillance et sans relâche, fournissant au libraire une montagne de manuscrits où tous les genres se mêlent : le roman, la critique, l'histoire, la biographie, l'essai politique, le voyage. Œuvre inégale, on le devine, et qui se ressent de sa hâte, mais où abondent les vastes synthèses, les images éclatantes, les visions divinatrices.

Tenaillé par la gêne et la souffrance, il garde du génie, et s'il lui arrive — oh bien rarement! — de cueillir une grappe de vers, elle est aussi fraîche, aussi succulente, que celle de ses vingt ans. Il s'épuise ainsi en prodiges toujours renouvelés, toujours insuffisants, car les millions qu'il crée, si nombreux soient-ils, le sont moins que ceux qu'il doit. Alors il faut en arriver aux expédients, aux éditions expurgées de son œuvre, voire aux souscriptions publiques... Et rien ne suffit, rien ne suffira jamais...

C'est la roue d'Ixion. Il devra la tourner jusqu'à la fin.

L'ABANDON

L'assemblée législative est nommée le 18 mai 1849. L'élu de dix départements en 1848 n'est pas l'élu d'un seul en 1849, pas même de son pays natal!...

La république lui a coûté une fortune. Il n'épargne aucun effort à réparer sa perte. Il publie ses œuvres anciennes en 14 volumes illustrés de commentaires, de poésies inédites. Mon père, mes amis et moi nous y souscrivons avec joie et reconnaissance, avec tristesse aussi. Voilà comme la république l'a enrichi! Les dettes le dévorent. Ces pages intimes, *Les Confidences*, *Raphaël*, écrites en 1843, 1844, 1847, dans le recueillement du foyer à Monceaux, à Saint-Point, ces souvenirs d'enfance et de jeunesse, attisés lentement comme le feu d'automne, non improvisés au pas de course sous l'épéon de la nécessité, gardés secrets longtemps et qu'il voudrait retenir, les voilà jetés en pâture dans un feuilleton de journal, au public indifférent ou hostile. Shylock est là, il lui faut livrer son cœur¹.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

UN PORTRAIT COULEUR DE FIEL

Dimanche 25 février.

Fait peu de chose... Dîné chez Bixio avec Lamartine, Mérimée, Malleville, Scribe, Meyerbeer et deux Italiens.

Je me suis beaucoup amusé; je n'avais jamais été aussi longtemps avec Lamartine.

Mérimée l'a poussé au dîner sur les poésies de Pouchkine, que Lamartine prétend avoir lues, quoiqu'elles n'aient jamais été traduites par personne. Il donne le pénible spectacle d'un homme perpétuellement mystifié. Son amour-propre, qui ne semble occupé qu'à jouir de lui-même et à rappeler aux autres tout ce qui peut le ramener à lui, est dans un calme parfait au milieu de cet accord tacite de tout le monde à le considérer comme une espèce de fou. Sa grosse voix a quelque chose de peu sympathique 1...

1. *Journal d'Eugène Delacroix.*

Annotant le Journal du grand peintre, MM. Paul Flat et René Piot écrivent: « Le tempérament poétique de Lamartine plaisait médiocrement à Delacroix, lequel d'ailleurs avait peine à oublier une ridicule méprise qui fit que le poète lui attribua innocemment un jour de misérables peintures d'un nommé Vinchon et l'accabla d'éloges à leur propos. » On jugera peut-être qu'il y a quelque disproportion entre cette menue blessure d'amour-propre et la sombre couleur du portrait.

UNE ANNONCE
DU « CONSEILLER DU PEUPLE »¹

Septembre 1849.

A VENDRE A L'AMIABLE

Terre patrimoniale de Milly, près Mâcon, appartenant à M. de Lamartine, composée de deux maisons de maître, trente maisons de cultivateurs, bâtiments, celliers, granges, cuves, foudres, pressoirs, caves et ustensiles d'exploitation, d'un revenu approximatif de 24.000 francs.

Les acquéreurs auront, pour payer, les termes successifs en rapport avec les échéances, exigibles à différentes années, des créances hypothécaires dont la terre est grevée.

1. Journal fondé par Lamartine.

LETTRE DE MADAME ALPHONSE DE LAMARTINE
A CHARLES ALEXANDRE

Janvier 1850.

Je ne sais quand nous partirons; si M. de Lamartine y était disposé, voici un dégel qui faciliterait le voyage. Mais il est toujours tirillé. Maintenant il ne songe qu'à la concession¹. Rolland est ici, les têtes se montent. Il voudrait à tout prix trouver des capitaux pour l'exploitation. Je tremble, tout en étant bien disposée, comme vous le savez, à tout ce qu'il voudra. Le fait est que l'affaire est très belle, mais il n'y a point de belle affaire, lorsqu'il faut emprunter pour la faire ².

1. Le sultan Abdul Medjid avait offert à Lamartine pour 25 ans la concession d'une propriété de 20.000 hectares dans la plaine de Burgaz Owa en Asie-Mineure. Un instant, écœuré de l'ingratitude de son pays, Lamartine songea à s'y retirer et à finir ses jours sous la tente orientale.

2. Cité par Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

RENTRÉE AU PARLEMENT

Paris, 23 février 1850.

Quel merveilleux improvisateur ! Ce discours¹ si court et si grand, quel jet d'inspiration soudaine ! Thiers venait d'appeler funestes les journées de février. Lamartine a bondi à la tribune, et à la veille même de l'anniversaire, il a vengé la révolution de février. Avec quelle haute et dédaigneuse ironie il a dit à Thiers : « J'ai regretté qu'on ait ressassé ces épigrammes sans péril... » Lui seul a ces bonnes fortunes de mots. Et plus loin, cette leçon de politique à Thiers : « Les hommes d'esprit font des épigrammes, les peuples font des révolutions. »

Et cette fin foudroyante du haut de la générosité populaire : « Savez-vous pourquoi j'appelle le lendemain de ces journées glorieux pour le peuple ? C'est qu'après avoir remporté une victoire, ce peuple a couvert le lendemain ceux qu'il regardait la veille comme ses ennemis, de sa force et de sa magnanimité. »

A cette apothéose de la révolution débonnaire et clémente de 1848, à ce pardon grandiose, les bravos éclatèrent. Tout le discours fut coupé d'acclamations. La droite resta écrasée, et tous les membres de la gauche se dressèrent, tous debout, soulevés d'enthousiasme par l'électrique orateur et crièrent trois fois : « Vive la République ! »²

1. Réplique à Thiers.

2. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

UNE REPRÉSENTATION DRAMATIQUE

...Le 6 avril 1850, *Toussaint Louverture* fut joué, au désespoir de Lamartine. La salle était comble, la foule frémissante, dans l'attente du drame. Un autre drame allait se jouer en même temps. On sentait à cette heure solennelle qu'à côté du héros noir *Toussaint Louverture*, il y avait, caché au fond d'une loge, le vrai héros, le libérateur des esclaves, le grand cœur qui avait aboli leur martyre le 27 février 1848, précipité depuis dans l'abîme de l'impopularité. Il y avait là, dans l'ombre, le grand homme que les petits politiques traitaient dédaigneusement de rêveur et qui avait réalisé ses grands rêves, l'émancipation des esclaves et l'abolition de la peine de mort, une république sans terreur. Ses ennemis étaient là. Ses amis étaient dans l'angoisse. Une chute ou un triomphe, c'était plus que le poète vainqueur ou vaincu; c'était le grand homme sifflé ou applaudi. Le rideau se leva avec une lenteur émouvante...

La toile s'abaissa sur la victoire conquise. Quand le grand acteur¹ jeta à la foule le glorieux nom de l'auteur, des salves de bravos acclamèrent Lamartine.

Victoire politique plus que dramatique. *Toussaint Louverture* eut un succès de réaction en faveur de la grande victime de 1848².

1. Frédéric LEMAITRE.

2. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

DISCOURS SUR LES CHEMINS DE FER

9 avril 1850.

J'ai entendu Lamartine à l'assemblée. Il a fait un grand et puissant discours sur le chemin de fer de Paris à Avignon... Il est descendu de son haut principe, la création des chemins de fer par l'Etat, parce que l'Etat pauvre en 1850 ne pouvait plus les construire, et il a défendu le système mixte, pratique du concours de l'Etat et des Compagnies, attaqué par M. Grévy. Il a montré sa souplesse de raison, la variété de ses dons. Puis des rails du chemin de fer, il s'est élevé à l'horizon de la république. Après la discussion financière il a dit sa grande pensée politique, la nécessité du travail à la misère, à la paix, au soldat de la république. « Un peuple occupé est toujours un peuple raisonnable. »

C'est Lamartine qui devina, découvrit, prédit l'utilité, l'avenir des chemins de fer, contre la fausse science d'Arago et le faux bon sens de Thiers qui les nia. L'homme d'Etat fut Lamartine, et Thiers le rêveur ! Et voilà comme M. Prudhomme écrit l'histoire !¹

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

LE SECOND VOYAGE EN ORIENT

*Lettre de madame Alphonse de Lamartine à
Charles Alexandre*

Juin 1850.

Marseille, jeudi.

Nous nous embarquons pour lever l'ancre au jour demain. Je viens de visiter notre navire, il est beau, très propre, très commode, et, dit-on, très bon marcheur. Nous y avons des arrangements parfaits. S'il plaît à Dieu, la traversée sera bonne. Mais M. de Lamartine est parti si malade (sans pourtant être en danger comme se plaît à le dire *Les Débats*) que j'ai eu mille tourments en route. Le vent du Nord soufflait sur le Rhône une rafale glacée. Il n'était guère possible de lui faire prendre les précautions nécessaires, ni la diète délayante indispensable à sa poitrine en feu. S'il avait été dans son état naturel le voyage aurait été heureusement commencé, car les voyageurs étaient ou amis ou sympathiques. Il a été entouré de prévenances respectueuses, et partout où il a été reconnu, il a été salué affectueusement, jusqu'à *répéter tout bas* : « Vive Lamartine ! » On semblait respecter son incognito, tout en trahissant ses sentiments ¹.

1. Cité par Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

1850.

...Emu par le spectacle des vagues, j'essayai de me rappeler quelques-unes des strophes de Lamartine à la mer et commençai tout haut :

*Murmure autour de ma nacelle,
Douce mer dont les flots chéris
Ainsi qu'une amante fidèle...*

« Ah! Ah! me dit M. de Lamartine, comme s'il était réveillé en sursaut, voilà quelqu'un de ma connaissance : vous savez donc des vers? Je ne vous en avais jamais entendu réciter.

— Eh bien, écoutez ceux-ci, répliquai-je, ils sont depuis bien des années gravés dans ma mémoire : si elle venait à trébucher, j'espère que vous me soufflerez. Ce sont les *Adieux à la Mer!* »

Quand j'arrivai à la quatrième strophe, il me fut impossible de retrouver le cinquième vers, et je recommençai, priant l'auteur de m'aider. Cette fois comme la première, il demeura muet.

« Comment, lui dis-je, c'est comme cela que vous venez à mon aide?

— Pourtant, répondit-il, c'est plutôt la mémoire que la bonne volonté qui me manque! Je n'ai jamais pu retenir un seul de mes vers. J'aurais plus tôt fait de vous en composer cent que de vous en redire un seul! »

En effet, il essaya vainement...

« Il y a cela de singulier, cependant, ajouta M. de Lamartine, c'est que j'ai la mémoire chargée de vers d'autrui. »

Pour le prouver, cet homme d'un esprit d'ordinaire si grave et si sérieux se met à exhumer de sa mémoire où ils étaient ensevelis depuis bien des années, une foule de vers bouffons et galants, de toutes

les tailles, de tous les calibres et de toutes les sources!

« Voilà, me dit-il en riant, quand il fut las de cet exercice extraordinaire, mon répertoire de jeune homme et de garde du corps épuisé. Depuis, il est vrai, il m'a été impossible de confier de nouveaux vers à ma mémoire. Il n'en est pas de même de la musique; toute celle qui me frappe, je la retiens sans le moindre effort, sans le vouloir ! »¹

1. CHAMBORAND DE PERISSAT : *Lamartine inconnu*, notes, lettres et documents.

LES « STANCES A D'ORSAY »

Monceaux, 4 octobre 1850.

La cloche sonna l'heure du déjeuner. Je descendis à la salle à manger...

Une porte extérieure vitrée ouvrait sur la terrasse, au rez-de-chaussée, laissait entrer les senteurs végétales, les haleines de la campagne, les tièdeurs et les rayons du soleil d'automne.

Madame de Lamartine entra, suivie de quelques hôtes intimes. On s'assit à table, sans attendre le maître, sa place resta vide...

Tout à coup, on fit silence. Un bruit sonore résonna sur les marches de l'escalier de pierre... Un serviteur ouvrit la porte de l'escalier. Le poète descendait dans l'ombre le large escalier à rampes de fer. Au tournant la lumière l'éclaira. Il était superbe en dépit de son costume familier, les pieds dans des sabots; il avait le don de tout ennoblir. Drapé dans les plis de sa robe de chambre aux teintes ambrées, comme dans une toge, la main gauche à la ceinture, la main droite portant des feuillets, le Commandeur de la poésie s'avancait, magnifique comme un grand seigneur de Véronèse, suivi de tous ses lévriers...

Il nous salua d'une parole amie, s'assit à table, ne prit aucun aliment, puis, absorbé par sa pensée, nous dit : « J'ai fait des stances à d'Orsay, voulez-vous les entendre? » Ainsi, en moins d'une heure, il avait improvisé ces strophes! Je connaissais pour-

tant ses facultés soudaines d'inspiration; j'étais stupéfait!

Il commença d'une voix grave, avec la lenteur d'un récitatif, cette strophe d'ouverture :

Quand le bronze écumant dans son moule d'argile...

La voix sonore aux cordes basses, au timbre de bronze, sortait des profondeurs de la poitrine. Il lisait, ou plutôt il disait de mémoire, les yeux clos, comme un aveugle, comme un Homère. Tout s'était idéalisé, le buste s'était changé en statue, d'Orsay était devenu Phidias, et lui-même s'était transfiguré en un génie de la Grèce dont les citoyens d'Athènes interrogeaient le bronze inconnu.

Jamais Lamartine n'avait eu de tels accents...

On s'était habitué à un Lamartine heureux, se-rein, à un poète du ciel et de la femme, la tête dans l'azur, la grâce et la beauté de la vie, à un Raphaël de la poésie. Et soudain, il était devenu un Michel-Ange, un poète solitaire et sombre, le héros désolé du tombeau des Médicis, le *Penseroso* de la mort. Il disait comme la statue de la Nuit : « Il est doux de dormir, plus encore d'être de marbre. Lorsque trônent le crime et la honte, ne pas voir, ne pas sentir, m'est un bonheur. »

5 octobre.

...Je lui ai parlé de ces strophes qui nous avaient émus jusqu'aux entrailles, de ces vers magnifiques de dégoût funèbre. Lui, qui descendait parfois de sa noblesse jusqu'aux mots familiers, caractérisa sa poésie d'un grand mot de juron populaire : « C'est un sublime va te faire... lancé au peuple! »

Monceaux, 6 octobre 1850.

« Je suis ruiné », me dit-il. Il me raconta ces

choses avec un sourire calme. Au bord d'une catastrophe, il était plein de sérénité.

Il s'était mis tout de suite au travail; il venait d'écrire quelques lignes du *Tailleur de pierres de Saint-Point*. Il est vraiment un héros. Il ne connaît pas les longs découragements. Abattu il rebondit vite; il a une souplesse de courage qui ne peut venir et ne vient que d'une foi sereine en Dieu, inconnue aux autres hommes.

9 octobre 1850.

Nous sommes allés à Mâcon. Il m'a parlé, en voiture, des pages déjà écrites. « C'est le paysage agrandi de la vallée de Saint-Point. C'est la description la plus charmante et la plus douce, qui dispose le lecteur à l'attendrissement. C'est du Claude Lorrain », me dit-il...

Il était vêtu d'une redingote râpée, sous laquelle son corps mince, souple, élégant, et d'une cambrure si noble, se dessinait avec grâce et jeunesse. Sur ce vêtement noir collant, sa tête nerveuse, amaigrie, longue, pâlie par le travail, les angoisses de l'inspiration, se détachait et s'élançait comme une tête de cheval arabe. Elle est osseuse, frémissante, palpitante, elle frissonne et vit au vent de la poésie.

...Il avait écrit son nouveau voyage en Orient à bord du navire, en mer, à terre, à Constantinople, à Smyrne, dans son château oriental d'Achmet-Sahed, dans la vallée de Burghas-Owedan du Sultan. Cette lointaine retraite, cet exil volontaire de son pays, à la façon des héros antiques, avait de la grandeur. Au fond, sa patrie était l'Orient. Il avait dit lui-même : « Je suis né Oriental et je mourrai tel. » Il pouvait dire comme Scipion : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os ! »¹

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

LE POIDS DE L'ÂGE

Lamartine passa peu de mois à Paris, pendant ces années. L'âge ne le courbait pas encore, mais ses contemporains disparaissaient peu à peu. Il n'avait plus autour de lui le même flot d'admirateurs. Les aristocrates ne pardonnaient pas au gentilhomme, en qui s'était symbolisée la République. On le regardait comme un transfuge pour avoir passé du côté de la fraternité et de la sagesse. On lui contestait son élégance native parce qu'il s'était mêlé au peuple. Les sacristains excommuniaient le vulgarisateur de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Veillot oubliait qu'il s'était assis pendant deux mois à la table de Monceaux, et envoyait à Lamartine presque autant d'injures qu'à Hugo...

Il avait toujours été sujet aux rhumatismes articulaires. Il les avait promenés dans sa jeunesse à toutes les eaux de France ou de Savoie. Les accès en devinrent plus fréquents. Il se mit au lit très souvent et il y restait pendant des semaines...

Un musulman n'aurait pas accepté plus docilement la maladie. Il ne se révoltait contre la douleur que par des exclamations soldatesques, et revenait sans intervalle à la douceur et à l'affabilité. Nous ne jouissions complètement de lui que pendant ces retraites imposées...

Il causait alors intarissablement, accentuant sa phrase avec des gestes de sa main enflée, patient pour ses chiens blottis sous ses couvertures, et plus indulgent aux autres, à mesure qu'il était plus éprouvé. Quand ses doigts se dégonflaient, il reprenait la plume... ¹

1. HENRI DE LACRETELLE : *Op. cit.*

MORT DE FIDO

Avril 1851.

Lamartine est triste, son meilleur ami est mort, Fido, son chien bien-aimé. C'était un fils du chien de Jocelyn. Ce charmant lévrier, de fine race, à l'exquise élégance, était l'ami intime du poète, le compagnon fidèle. Quand le maître se levait, il se levait aussi, et le suivait en relevant ses pattes fines, du rythme de sa marche, les yeux levés vers lui. Le maître et le lévrier avaient la même grâce d'allure. Quand le poète s'asseyait à sa table de travail, il se couchait à ses pieds, et ne le quittait pas des yeux. A l'entour, sur l'épaisse fourrure étendue par le maître, se groupaient sa belle Ischia, ses enfants, Perlino et les autres. La perruche ja-sait au-dessus d'eux. Cette petite chambre était une image de l'arche de Noé où le maître abritait les petits êtres qu'il aimait; il vivait en intimité avec les chiens, les oiseaux, les *bêtes* si mal nommées, aux âmes mystérieuses de la nature qui savent aimer mieux que les hommes.

Pendant la maladie de Fido, il l'a recueilli sur son lit. Il versait lui-même le lait à sa gorge malade, donnait les remèdes, hélas! impuissants, char-mait ses douleurs sous ses caresses. Fido fixait sur lui ses beaux yeux souffrants, et le maître se détour-nait, à tout moment, pour arrêter sur Fido ses re-gards tristes. Sa bonté adoucissait l'agonie du pau-vre chien mourant. Il y avait entre eux un courant de tendresses mystérieuses. Ischia se dressait in-quiète, debout contre le lit, et flairait son cher Fido¹.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

A MONTCEAU, UN SOIR D'AUTOMNE

Un soir d'automne nous étions après dîner dans le salon du château de Montceau, M. de Lamartine, M. Dargaud et moi. On fumait ou plutôt on faisait semblant de fumer. Lamartine avait laissé éteindre, ou avait jeté loin de lui sa cigarette. Etendu sur un canapé, la main appuyée sur la tête d'un de ses chiens, il se laissait glisser par intervalles dans cette somnolence de la digestion qu'il a toujours aimée.

Nous causions à demi-voix et nous semblions bercer ce léger sommeil par le murmure de notre causerie.

...M. Dargaud était une nature enthousiaste; et subordonnait tout en ce monde à la poésie, et, avec la délicatesse d'un admirateur qui flatte même le sommeil d'un ami, il prétendit établir que le plus grand triomphe humain était le triomphe du poète.

Je le contredis, nous nous échauffâmes un peu, nous oubliâmes de parler à demi-voix et Lamartine s'éveilla au moment où je répondais avec vivacité que, s'il me fallait choisir, j'aimerais mieux avoir été l'orateur sublime de l'Hôtel de Ville que l'auteur des *Méditations*.

« Vous avez raison, me dit Lamartine de sa belle voix de basse sonore et profonde; à quoi sert d'avoir été le premier poète de son pays, si l'on n'en devient pas le premier homme d'action? »

Et, tout aussitôt, en bâillant un peu au début, en sortant peu à peu de son sommeil, il nous esquissa le portrait de l'homme politique, comme il l'entendait...¹

1. Louis ULBACH : *Op. cit.*

AVEC LES VIGNERONS

Un jour, par un beau soleil, nous descendions dans les vignes. Lamartine s'arrêtait à chaque cep, cueillait une grappe.

« Quels admirables travailleurs ! » me disait-il en me montrant les raisins et en les encourageant d'un sourire.

La vigne avait, à ses yeux, la conscience de produire beaucoup pour alléger les dettes du maître.

« Quand je pense, ajoutait-il avec extase, qu'on me refuse la faculté de compter ! Trouvez-moi donc un vignoble plus riche et plus prospère et de meilleurs raisins ! On est injuste envers moi, parce que, dans ma jeunesse, j'ai fait de méchants vers !... Encore s'ils étaient mauvais !... mais c'est qu'ils sont bons ; on s'en souvient et on ne veut pas que je fasse autre chose !... »

Tout cela était dit avec une bonne humeur charmante, avec cette naïveté qui ôte tout orgueil aux expansions humaines...

Une autre fois, je le suivis dans une promenade d'affaires à travers les pressoirs. Les vigneronns travaillent la terre de compte à demi, c'est-à-dire qu'ils récoltent, pressent, charrient et donnent la moitié de leurs tonneaux pleins au propriétaire de la vigne. Lamartine m'avait souvent parlé de la scrupuleuse exactitude de ses vigneronns à remplir leurs engagements.

« Vous verrez! » me dit-il.

Voici ce que je vis. A la première halte :

« Eh! bien! comment va le vin?

— Ah! *notre monsieur*, je devais vous conduire la vendange. Mais j'ai ma vache qui est malade; il faudrait m'en prêter une.

— Ne t'inquiète pas. Je ferai prendre le vin. »

Celui-là économisait le charroi. Nous entrons chez un autre :

« Combien de pièces?

— Ma foi! *notre monsieur*, je n'en sais encore rien. Je me suis aperçu que la cuve avait besoin de réparations, et, comme je n'avais pas d'argent...

— Envoie la vendange au pressoir... là-bas; je m'en charge. »

Celui-ci se débarrassait du souci de pressurer.

Un autre réclamait un secours, un autre ne réclamait rien, mais était si triste de la maladie de sa femme que Lamartine donnait à l'un et à l'autre en disant :

« Quand nous compterons, vous me rappellerez ces avances-là. »

Au bout de la promenade, il rencontrait le curé. On parlait de l'épidémie régnante, et le reste de la sacoche y passait.

Le soir, Lamartine, à table, vantait ses vendanges, parlait de ses récoltes, souriait de ses petites malices de marchand de vin, supputait ses bénéfices et regardait au ciel... Il faisait bien : le plus clair de son bénéfice y allait ¹.

1. Louis ULBACH : *Op. cit.*

LA ROUE D'IXION

*Lettres de madame Alphonse de Lamartine
à Charles Alexandre*

Septembre 1852.

M. de Lamartine a été obligé d'interrompre son travail sur Cromwell pour accomplir son engagement pour *Le Siècle*; il travaille sans relâche au 2^e volume des *Constituants* et moi je copie toute la journée. Vous n'êtes plus là pour m'aider, et j'ai beau faire, je ne puis copier aussi vite qu'il produit.

5 novembre 1852.

Je suis surchargée d'épreuves en ce moment, que n'êtes-vous près de moi pour confirmer ma pensée ou la redresser... M. Lejean est resté un peu trop longtemps absent... Nous avons sur le métier le 8^e vol, le 3^e Cicéron, l'ennuyeuse fin du voyage d'Orient — (ce morceau n'était pas de Lamartine.) — Quand je vois ce feuilleton, j'en détourne les yeux! J'attends Gutenberg, Héloïse, Fénelon; que vous semble de la variété?

M. de Lamartine n'ayant pas de secrétaire, je travaille tant que je peux. Vous voyez que les heures de la journée ne sont pas assez longues.

7 décembre 1852.

Nous sommes dans de grands embarras. Vous avez vu l'annonce de vente. Mais hélas! qui achè-

tera? Il faut traîner le boulet, mais, combien de temps, c'est la question...

Il a eu des offres de souscriptions touchantes, pleines de cœur, mais il a refusé comme il lui appartient de le faire. Il a lu sa lettre à M. B..., il l'a trouvée très belle...

Il cherche à présent quelque combinaison littéraire qui produirait assez d'argent pour 4 ou 5 ans. Ainsi au jour le jour, en exploitant d'avance santé, travail, génie! hélas! Mais que faire! Il a vendu en fait de curiosités et antiquités *tout* ce que nous avons. Cela produit peu, et cela prive beaucoup, mais encore que faire!

Adieu, me voilà sur le triste chapitre des nécessités de position. Il vaut mieux se taire¹.

1. Cité par Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

UN PORTRAIT DE MADAME DE LAMARTINE

Cette femme éminente inspirait le respect... Sa figure encadrée des épais bandeaux de ses beaux cheveux bruns, rafraîchissait et voilait sous la poudre le feu de son teint. Sa physionomie sévère était tempérée par la douceur de sa voix. Son accent tendre et triste trahissait un cœur qui avait donné et n'avait pas reçu l'amour. Elle avait le charme de l'âme et non le charme de la beauté. Elle en avait souffert. Puis sa vertu avait accepté sa destinée de femme d'un génie adoré. Elle s'était résignée à recevoir dans son salon un essaim de femmes jeunes et belles du Midi, du Nord, de l'Occident, de l'Orient, accourues de tous les pays du monde verser au poète enchanteur les parfums de leur admiration et de leur beauté¹.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

LE SECRET DE LA GÈNE

On s'est demandé comment Lamartine, ayant reçu par héritage plus d'un million, ayant épousé une millionnaire, a pu mourir pauvre? Hélas, ceux qui le voyaient intimement, prévoyaient cette fin, et voici ce qui l'explique... Sa générosité dépassait ses ressources. Il ne jouait ni à la Bourse, ni à d'autres jeux, mais il avait la manie du commerce des vins, il achetait tous les produits de ses vigneronns et les revendait avec moitié de pertes. Il achetait à haut prix tout ce qui était vendu à terme et vendait à bas prix tout ce qui lui était payé comptant, n'hésitant pas à perdre sur chaque marché plusieurs milliers de francs.

Il tenait une maison princière et une de ses principales dépenses était son écurie.

Un jour il me dit : « Décidément, docteur, je veux faire des économies, je veux restreindre mon écurie, venez m'aider dans ma réforme. »

Nous allons, et l'examen commence.

« Voici deux chevaux d'attelage, mes deux beaux carrossiers, respectons-les!

« Voici la jument préférée de madame de Lamartine, n'y touchons pas!

« Tout à côté est un charmant cheval arabe réservé à ma nièce Valentine. Admirons et conservons l'arabe!

« Là est mon cheval de selle, il est sacré! Plus loin deux chevaux de labour et de transports, ils

sont indispensables au service journalier de la maison.

« Dans ce coin est une vieille jument mise à la retraite après vingt-cinq ans de service, il m'en coûtera de m'en séparer, mais puisqu'il s'agit de réformes et d'économies, je la ferai conduire à la foire prochaine. »

C'est ainsi que Lamartine comprenait les économies.

Si Lamartine était prodigue envers les autres, il était parcimonieux en ce qui le concernait. Sa mise était des plus simples. Il abhorrait l'habit noir et affectionnait tout particulièrement la redingote en ville et la veste à la campagne. Son négligé allait parfois jusqu'au sans-gêne.

Toutefois, entouré de chiens qui l'accablaient de caresses, grand amateur de perroquets constamment perchés sur ses épaules, il ne pouvait porter deux jours un vêtement propre.

Sa femme, Anglaise puritaine, tenant à une mise irréprochable, lui faisait journallement des remontrances sur son abandon.

« Que veux-tu, répondait-il, je déteste les tyrans, et je n'en connais pas de plus despote, de plus insupportable que nos vêtements. »¹.

1. Docteur ORDINAIRE : *Op. cit.*

UNE LETTRE DE VALENTINE DE CESSIAT

1853.

Merci, mille fois merci, mon bien cher oncle, de vous être souvenu de mon mercredi. Je l'attendais avec tant d'impatience ! Mais comme c'est long une grande semaine sans nouvelles ! Il me semblait que jamais le jeudi matin n'arriverait. Je voudrais pousser les heures et les jours avec un doigt. Vous ne savez pas assez que je n'ai de bonheur que celui qui vient de vous. Je vous en supplie, écrivez-moi aussi le dimanche. Je voudrais inventer des mots pour vous mieux demander cette grâce, pour vous mieux dire combien j'ai besoin de vos lettres pour adoucir une séparation dont je sens tous les jours la tristesse ; il me prend des désespoirs de vous sentir si loin, si triste, si tourmenté d'affaires, si souffrant. Il me semble que nous ne serons plus jamais réunis. Vos lettres, ces preuves vivantes de votre divine tendresse, seules me donnent du courage et de la résignation. C'est une charité que de m'écrire, vous ne refuseriez pas du pain à un pauvre ; avoir de vos nouvelles m'est aussi nécessaire que du pain.

Je vous ai promis le journal de ma vie ; elle est bien uniforme, bien retirée, toute remplie de votre pensée. Je ne fais pas une action sans vous l'offrir et sans demander à Dieu si j'ai quelques petits mérites de les faire retomber sur vous. Si vous saviez combien, depuis que j'ai inventé cela, j'ai du courage pour remplir les devoirs les plus ennuyeux de ma vie. Même au bal, quand j'y vais, je trouve le moyen, de bien des manières, de m'unir à vous par Celui qui est le lien des cœurs. Je suis si ravie

quand je peux me priver de je ne sais quoi, même d'un verre de punch, pour obtenir que vous dormiez calme, que vous ayez moins de souffrances, d'inquiétudes en vous éveillant, que vous pensiez avec consolation et tendresse à moi, que vous m'écriviez!... Pour avoir une lettre, rien ne me coûte. Vous allez me trouver bien enfant de vous raconter tout cela...

A propos d'affaires, je veux vous donner un conseil : c'est celui d'agir de la façon la plus avantageuse et la plus tranquillisante tout de suite pour vous, sans vous préoccuper de ce qui arrivera après vous. Si vous saviez combien je jouirais peu pour ma part, d'une fortune qui vous aurait coûté pour me la conserver le plus petit sacrifice. Je ne peux pas penser à votre argent après vous; encore une fois, ne songez qu'à vous, agissez en vue de votre tranquillité, ne pensez à moi que pour m'aimer et me le dire. Je me soigne beaucoup, non pour vous survivre, mais pour avoir des forces et des années à vous consacrer avec tant de bonheur quand vous aurez besoin de moi, et qu'il me sera enfin permis de me dévouer à vous, bien sûre d'avance que lorsque je vous serai inutile, Dieu ne me laissera pas dans ce vilain monde et nous réunira encore là-haut. Il sait tant que je ne veux ni de la terre, ni du ciel sans vous.

Adieu, mon cher, bien cher oncle, donnez-moi les détails de vos journées. Je voudrais avoir celui de vos minutes.

Adieu encore, je vous aime bien plus et mieux que je ne sais le dire.

Your friend and daughter.

VALENTINE ¹.

1. Cité par Marie-Thérèse OLLIVIER : *Valentine de Lamartine*.

UNE RANCUNE QUI NE DÉSARME PAS

Lettre d'Eugène Delacroix à madame de Forget

30 avril 1854.

Voilà le pauvre Lamartine qui prend la plume pour donner au public enfantin une édition *expurgata* de ses œuvres. La préface qu'il met en tête du recueil de ces œuvres choisies aurait grand besoin d'être elle-même purgée et surtout abrégée.

Elle contient des phrases comme celle-ci : « Plus un écrivain est abondant, plus il a de limon à déposer dans sa course... la pensée de l'homme ne jaillit pas au *premier* flot ni à tous les flots, limpide, rapide, incorruptible, digne d'être *ensagée dans les urnes des siècles pour abreuver le genre humain*, la pensée de l'homme *le plus favorisé des dons du ciel* est un torrent qui coule de plus ou moins haut en se creusant un lit plus ou moins profond dans la mémoire des hommes, etc., mais qui coule avec des écumes, des lies, des sables qu'il faut bien se garder de recueillir avec *l'eau du ciel*. » Nous allons voir cette *eau du ciel* que distille M. de Lamartine dans ses bons jours. Si le style des morceaux qu'il choisit est dans le goût de ce qu'on vient de lire, on pourra trouver, comme il l'avoue lui-même, que le recueil est encore trop volumineux. N'est-il pas étrange qu'un auteur expose et confesse ainsi à tous les yeux qu'il est plein de *ce limon*, de *ce sable* dont il parle, qui

n'atteste que la précipitation de la composition aussi bien que le mépris du bon public pour lequel il écrit? Ainsi, dans le but de redonner sa marchandise sous une autre forme, il fait lui-même le métier de critique sur ses propres livres, il prendra la peine de nous montrer tout ce qui est mauvais. Il va jusqu'à refaire des passages, il *supprime la strophe*, il *innocente l'image*, il corrige le mot. Il est probable que c'est là le dernier livre qu'il se propose de publier, car qui voudra désormais acheter les autres? Il est clair que tous les dix ans, il les refera d'une autre manière en les épurant, bien entendu ¹.

1. *Journal de Delacroix.*

QUELQUES TRAITS FAMILIERS

On se l'imagine toujours un poète solennel, perdu sur les cimes de l'idéal, près de son aigle, comme le beau Saint-Jean du Corrège. Quelle erreur ! Il avait l'esprit français et italien ; il me disait souvent qu'il voudrait faire de la poésie légère comme l'Arioste. Il aimait la musique italienne, l'opéra-bouffe ; il avait l'esprit d'un Cimarosa. Son aimable figure n'avait pas le rire qui est une grimace ; elle avait le sourire qui est une grâce. C'était l'esprit de grand seigneur.

...Un matin, il a eu un badinage qui peint bien l'homme familier, le grand prodigue. Il avait versé dans son écritoire tarie de l'encre à pleins bords ; l'encre avait débordé et sali la table. Il prit pour nettoyer sa table, un journal, pensez-vous ? vous connaissez peu l'homme, non... un mouchoir, à mon cri de stupéfaction. Il essuya la grande tache d'encre répandue, et m'étalant le beau mouchoir blanc tout maculé d'encre noire, il me dit en souriant : « Et l'on dit que je n'ai pas d'ordre ! »¹

...Quelques-uns ont dit qu'il ne paraissait pas regretter beaucoup ses amis morts. C'était vrai en apparence. Je ne l'ai jamais vu pleurer. Il s'attristait de l'absence, mais il ne croyait pas à la mort. Il avait comme une certitude, à laquelle sa morale

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

donnait pour ainsi dire une preuve mathématique, qu'il reverrait les disparus. Les relations d'âmes, les échanges de paroles, n'étaient qu'interrompus. Un jour, après un acte politique d'une signification grave, il me disait :

« Je voudrais savoir si Béranger est content. »
Béranger était mort depuis huit ans.

...Il avait pourtant la faiblesse de ne jamais dire son âge. Je ne sais par quelle raison il prétendit toujours qu'il était né en 1793, tandis que la vraie date était 1790.

Il l'avait tant répété qu'il avait fini par le croire.

Ensuite il resta si jeune longtemps, par la sève et les apparences extérieures, qu'il devait un peu à sa gloire de déguiser son acte de naissance.

Il y avait un accord tacite entre ses sœurs pour se taire sur cette question. Lorsque les étrangers se trouvaient à table, elles acceptaient silencieusement les hyperboles par lesquelles il reconstruisait son état civil.

La vérité éclata un matin devant moi.

Une de ses sœurs avait son franc-parler.

Lamartine venait de prouver qu'il était son cadet.

Elle avait un reste de coquetterie.

Elle s'indigna.

« Alphonse, répondit-elle, je te défie de dire tout haut le nom de mon parrain! »

Nous comprenions que le parrain était Lamartine lui-même...

Il y avait entre elle et son frère d'interminables discussions. Après des évaporations de franchise, elle se rappelait quel était son interlocuteur et céda toujours, excepté sur un point, sur les doctrines culinaires. Lamartine, qui avait aussi ses idées, la pourchassait impitoyablement dans ses théories, et faisait descendre son éloquence jusqu'à la combattre. Nous l'avons vue souvent essayer des larmes à

la fin des repas. Le lendemain d'une de ces scènes, nous étions certains de rencontrer Lamartine dans l'escalier qui montait à l'appartement de sa sœur. Il lui revenait la pensée qu'il l'avait attristée, et il quittait sa plus belle page pour aller la consoler¹.

« VOUS ÊTES APRÈS DIEU CE QUI REMPLIT SEUL
MON CŒUR... »

Lettre de Valentine de Cessiat à Lamartine

1854.

Vos vignes sont bien belles, elles m'ont inquiétée pendant ce froid. Je me levais la nuit pour regarder le temps. Cluny et ses environs sont gelés, et une partie du Beaujolais. Vous avez été préservé!

...Je ferai vos commissions à Jean, j'ai déjà envoyé bien des caisses. Ce matin il en est arrivé d'autres, je les fais vite partir... Je suis si heureuse de m'occuper de vous! Vous êtes, après Dieu, ce qui remplit plus profondément, ou pour parler plus vrai, ce qui remplit seul mon cœur... Je suis si occupée de votre livre! Je voudrais avoir tous les soirs le nombre d'exemplaires vendus dans la journée. Merci d'avoir pensé à m'envoyer l'article de Jules Janin : je l'ai trouvé beau, il vous le devait bien.

Des souvenirs à *nos* amis, des caresses à *nos* chiens, et à vous les plus tendres embrassements de la plus tendre des filles².

1. Henri DE LACRETELLE : *Op. cit.*

2. Cité par Marie-Thérèse OLLIVIER : *Op. cit.*

ET LA GÈNE, TOUJOURS...

*Lettre de madame Alphonse de Lamartine
à Charles Alexandre*

28 octobre 1854.

Hélas ! tout ce que vous me dites dans la sollicitude de votre amitié, je me le suis dit depuis bien longtemps, et je n'ai pas manqué une occasion de le dire, de l'insinuer, au risque de perdre plus que je ne voudrais sauver, car il n'y a que moi pour dire ce qu'il est pénible d'entendre et j'étouffe parfois une phrase commencée, n'osant la finir...

Il faut payer ses qualités; l'optimisme, l'idéal, le génie sont de grands dons entraînant de grandes peines. La réalité disparaît sous les perspectives idéales, et lorsque la vraie situation se révèle, c'est un éclair qui précède à peine la foudre...

Je n'ai aucun besoin de luxe, et en aurais-je par nature, il y a longtemps qu'il serait refréné par raison...

Le génie comporte un laisser-aller, mais en même temps une charité, une générosité sans bornes qui sera, je l'espère, reçue en balance par Dieu et même par les hommes qui le connaissent et qui l'aiment ¹.

1. Cité par Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

RUE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE, 43

1854.

Lamartine habitait... à Paris la maison n° 43 de la rue Laville-l'Évêque (*sic*). Les appartements de réception occupaient un rez-de-chaussée entre une petite cour et un petit jardin. On entrait par une sorte de vestibule vitré. Le salon était orné de tableaux dont plusieurs étaient l'œuvre de madame de Lamartine. Il donnait sur le jardin par une porte et deux fenêtres dont l'une se trouvait dans une sorte de cabinet faisant aile et qui avait été ajouté au salon de proportions fort exigües. En face de la cheminée s'ouvrait une porte par laquelle on passait dans une étroite salle à manger sur les parois blanches de laquelle couraient quelques minces filets d'or. Après le dîner, la porte de cette salle restait ouverte pour donner un peu plus d'espace aux convives qui allumaient des cigares à l'exemple du maître de la maison dont les doigts puisaient aussi et très abondamment dans une tabatière fréquemment ouverte. Un canapé était près de la cheminée. C'est là que Lamartine s'asseyait d'ordinaire et jouait avec ces charmants petits lévriers de Grèce qu'à Mâcon j'avais vu souvent sauter sur la croupe de son cheval. Lamartine était mis avec une grande simplicité; ordinairement il portait un pantalon gris, un gilet blanc, un habit noir d'une forme de fantaisie et dont aucune boutonnière ne montrait le plus petit bout de ruban. Rien de plus

intéressant que ces dîners aux convives restreints dont monsieur et madame de Lamartine faisaient les honneurs avec tant de grâce, que ces soirées où étaient abordés les sujets les plus intéressants et qui attiraient tant d'hommes distingués. A dix heures on se retirait parce que l'on savait que Lamartine se levait de grand matin pour travailler...

Je parlais de l'*Histoire de la Restauration* que j'avais lue depuis peu. Son illustre auteur revint sur cette époque et, avec cette éloquence qui lui était naturelle, avec des images éclatantes, avec un style auquel il n'y aurait pas eu un mot à changer pour avoir d'admirables pages, il déroula devant nous toute cette période qui lui était restée chère et rendit à diverses reprises de nouveaux hommages à la sagesse de Louis XVIII. On pense bien que des événements plus rapprochés étaient souvent le sujet de la conversation. Lamartine aimait qu'on lui rappelât ses glorieux jours de 1848 et la popularité immense dont il jouissait alors. Je lui ai toujours entendu porter des jugements très justes sur les hommes et les choses, et je crois que, comme il le pensait lui-même, il n'était nullement dépourvu de génie politique...¹

1. Le Comte DE PUYMAIGRE : *Lamartine, Souvenirs particuliers.*

UNE VISITE D'AUGUSTE BARBIER

1855.

...La seconde fois que je vis M. de Lamartine, c'était rue de la Ville-l'Évêque, après l'Empire. J'étais allé le remercier de quelques mots aimables mis à mon intention dans ses *Entretiens Littéraires*. Je le trouvai près de son feu, écrivant avec un crayon, sur ses genoux, quelques pages de prose...

« Vous me voyez, dit-il, au travail. Je suis à la littérature depuis mon lever jusqu'à midi, le reste de ma journée est à mes créanciers. » Et cela était dit du ton le plus tranquille et le moins rancunier...

...Changeant tout à coup de sujet de conversation il me dit :

« Vous êtes, Monsieur, un ami de M. Brizeux?

— Oui, Monsieur, et depuis longtemps.

— C'est un esprit que j'estime beaucoup. Ne pourriez-vous pas me donner quelques renseignements à son égard?

— Très volontiers.

— Je commets sans doute une indiscretion, mais je voudrais savoir quels sont ses moyens de vivre?

— Mon Dieu, Monsieur, rien de plus simple et de plus avouable... son travail et une pension que lui fait l'Etat. M. Brizeux n'a point de patrimoine. Le gouvernement lui a commandé un ouvrage sur la Bretagne, un dictionnaire topologique dont il a déjà donné quatre volumes et, moyennant ce travail, il touche 1.200 francs au ministère de l'Intérieur plus

une pension de 1.200 francs comme homme de lettres au ministère de l'Instruction publique, en tout 2.400 francs.

— 2.400 francs! s'écrie M. de Lamartine stupéfait et levant les bras au ciel, 2.400 francs! — *et il vit avec cela?*

— Sans doute, et il ne se plaint pas.

— En vérité, Monsieur, *c'est trop peu pour un pareil talent...* Tenez, je connais M. Fortoul, ministre de l'Instruction publique, il m'a des obligations personnelles. J'irai le voir demain et je me fais fort de faire élever par lui la pension de M. Brizeux à 3.000 francs.

— Ce sera une œuvre excellente dont je vous remercie d'avance.

— Promettez-moi le secret jusqu'au jour où j'aurai obtenu ce résultat.

— Bien certainement. »

...Je n'eus pas à garder longtemps mon secret; quatre ou cinq jours après ma visite, M. Brizeux recevait l'avis que sa pension était en totalité portée à 3.000 francs¹.

1. Auguste BARBIER : *Souvenirs personnels.*

TRAVAUX ET LECTURES

*Lettres de madame Alphonse de Lamartine
et souvenirs de Charles Alexandre*

1855.

Nos vignes vont mal. M. de Lamartine en est attristé. Milly, qu'il croyait superbe, dépérit; quel affreux jeu de hasard que la fortune en vignes !

...Alix et Valentine lisent alternativement presque toute la journée à Alphonse. Pour la troisième fois, nous lisons le voyage à Tombouctou, sans jamais pouvoir arriver au but du voyage, tant c'est ennuyeux...

Vous avez vu peut-être les abonnements de Rio-Janeiro! c'est très beau, sans aucun agent, spontané, tandis qu'avec tous les efforts de M. Desplaces, rien de l'Amérique du Nord¹.

Il se reposait le soir dans des lectures de voyages. Je me rappelle le dévouement de mademoiselle Valentine, lisant des heures entières à son oncle des pages glaciales des voyages au Pôle Nord. Il aimait les récits de voyages, et ne se lassait pas de glisser dans ces solitudes de glaces, dans ces déserts où n'apparaissait pas un être vivant. A la fin, quand un ours blanc arrivait, on poussait un cri d'intérêt, c'était le héros, le seul attrait du livre. C'était mortel d'ennui.

1. Cité par Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

Mais il goûtait d'autres voyages; il avait lu avec ravissement les pages colorées de Fromentin, ses peintures de voyages au Sahel, publiées par la nouvelle *Revue de Paris*, créée par Maxime Du Camp, le futur historien de la charité française, et Laurent Pichat, un noble et vrai poète, qui consacrait sa fortune à de nobles œuvres! Il lisait maintenant dans le même recueil *Madame Bovary*, un roman digne de Balzac; il en admirait les paysages ¹.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

« M. DE LAMARTINE, MESSIEURS!... »

4 mars 1856.

Lundi dernier, dans son feuilleton, Jules Janin a parlé de la manière la plus touchante de M. de Lamartine, de son désespoir, de ses misères, et cet article a fait grand bruit ici. Il est difficile de mieux dire.

...Ces pages écrites avec une chaleur de sentiment bien rare aujourd'hui ont vivement touché le poète; il a envoyé aussitôt à Janin un billet où il le remercie avec effusion. J'ai lu cette petite lettre familière et tendre, pleine de larmes et de joie...

...M. de Lamartine confie à Janin que, depuis le mois de novembre, il a perdu plus de sept cent mille francs; que sa publication actuelle est un dernier effort pour arracher à la ruine une foule de fermiers et de vigneron qui lui ont confié leurs produits et leurs épargnes.

Hier après-midi, M. de Lamartine est venu voir J. Janin. Il l'a embrassé et remercié avec chaleur, et, comme ils causaient tous deux dans une pièce :

« Vous me sauvez la vie, lui dit-il, vous me ranimez. Je vous dois de ne pas succomber aux chagrins les plus cuisants que j'aie jamais éprouvés. Tout semble se réunir pour m'accabler; les malheurs sont encore moins cruels que le mépris de ceux qui n'estiment que l'argent. Croiriez-vous que Mirès daigne à peine se lever quand j'entre chez lui!

— On vous traitera mieux chez moi, venez... »

Et, entr'ouvrant la porte de son cabinet, Janin dit : « M. de Lamartine, Messieurs ! » Il y avait là cinq ou six personnes, gens de lettres, artistes, une belle danseuse, et tout ce monde, se levant, a salué le grand poète. Il a souri au maître de la maison qui lui a dit : « Ici, Monsieur, le génie est toujours roi ! »

...Il faut dire, pour être juste, que le susdit Mirès, qui est en affaires réglées avec M. de Lamartine, a compté à ce dernier, depuis deux ans, plus de deux millions. Tout cela a été englouti on ne sait où¹.

1. *Journal du docteur Prosper Ménière.*

« LA VIGNE ET LA MAISON »

...L'année 1856 fut un réveil. Déjà en septembre, il avait recueilli dans sa cellule de Saint-Point, sa grande et dernière méditation : *Job lu au désert*, que j'avais entendu seul à seul, comme une suprême confidence.

Un jour d'octobre, à Monceaux, dans l'après-midi, nous étions au salon Louis XV, aux tentures rouges, placé à l'aile droite du château, au rez-de-chaussée, à côté du mail de vieux marronniers, devant la terrasse, et l'horizon des Alpes. Il préférait ce salon de plain-pied à la grande galerie qu'il avait abandonnée. Assis dans un fauteuil, il nous lisait une poésie nouvelle, mûrie au soleil d'automne, sa saison de poésie. Il l'avait cueillie, à Milly, un jour de vendanges, seul, couché sur l'herbe, à l'ombre de la maison vide de sa mère.

Il était au crépuscule de la vie. Son âme avait fait aussi ses vendanges. La poésie portait pour titre : *La Vigne et la Maison* 1.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

UNE LETTRE DE MICHELET A LAMARTINE

27 mai 1857.

Lord of my heart. — Vous m'avez fait pleurer à chaudes larmes et tout le monde pleure¹. Pourquoi écrivez-vous ces choses, vous, le bien-aimé de Dieu, tant aimé des hommes? Jamais, depuis les *Méditations*, vous n'avez donné un tel coup d'archet!

Je vous serre tendrement la main².

LA ROUE D'IXION

Lettre de Valentine de Cessiat

31 octobre 1857.

Mon oncle travaille énormément. Il vient, en trente jours, de faire cinq cents pages de la *Vie d'Alexandre le Grand*. Avec cela, il parle à soixante paysans par jour, fait ses comptes de vins, visite ses vignes et n'a pas une minute à lui ni à nous; il faut le prendre au vol. Cette vie si active lui va, il est frais (j'allais dire comme une rose, mais c'est la plus juste des comparaisons). Il est, comme toujours, bon et divin; il est impossible de vivre avec lui et de ne pas l'adorer; aussi c'est ce que je fais avec bonheur³.

1. Cours familial de littérature : *La Vigne et la Maison*. (15^e entretien.)

2. Lettres de Jules MICHELET.

3. Cité par Marie-Thérèse OLLIVIER : *Op. cit.*

A LA VEILLE DE LA SOUSCRIPTION

1^{er} avril 1858.

J'ai trouvé chez M. Pasquier le vieux comte de Rambuteau qui m'a fait le meilleur accueil... Il m'a parlé de M. de Lamartine en termes très positifs. Le poète a acheté aux vigneronns du Mâconnais 8.000 pièces de vin à 124 francs pièce, payables en un an. Pressé par un besoin d'argent, il a revendu ce vin à 75 francs la pièce, ce qui lui cause une perte considérable. Et puis il a fait des billets venus à échéance mais non payés, de sorte que le monsieur est bien et dûment en faillite. Ses amis de Mâcon ont constitué une sorte de conseil de famille, ils ont mis le poète en tutelle. On va ouvrir une souscription nationale, l'empereur y met son nom en tête, le gouvernement tout entier suivra l'exemple, et à l'aide de ces moyens vainqueurs on pourra bien arriver à une grosse somme ¹.

1. *Journal du docteur Prosper Ménière.*

*Lettre de Madame Alphonse de Lamartine
à Charles Alexandre*

Août 1858.

M. de Lamartine a une si grande fertilité que lorsque les choses sont même au plus bas, il surgit quelque chose d'inattendu.

Lorsque tout semblait perdu au commencement de cette triste année, de saintes amitiés se sont réunies pour entreprendre des œuvres de salut et les témoignages d'affection de sa ville natale l'ont réconcilié avec un pays qu'il voulait fuir à jamais...¹

1. Cité par Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

UNE VISITE DE MISTRAL

Lettre de Mistral à Roumanille

Paris, 2 septembre 1858.

Dimanche, vers les sept heures et demie du soir, nous sommes allés chez Lamartine. Je dois te dire que Dumas lui avait, quelques jours auparavant, demandé la permission de m'introduire. Dumas lui avait exposé aussi le plan, le sujet, les péripéties et la forme de mon poème. Dans un salon assez joli, tout tapissé de tableaux, ouvrages de madame de Lamartine, nous attendîmes quelque temps l'arrivée du grand homme... Il soupa. Tout à coup, la porte s'ouvre, et un grand vieillard, à tête magnifique, à noble démarche, vient nous souhaiter la bienvenue. C'était lui tel que je me l'étais figuré en lisant ses écrits. Il me mit tout de suite à l'aise, s'assit à côté de moi, et me dit qu'il était d'autant plus charmé de me connaître que Dumas et Reboul, à l'insu de l'autre, lui avaient fait de moi le plus grand éloge. « Reboul, dit-il, m'a cité trois noms : Roumanille, Aubanel et vous, un *dramatique*, un *lyrique* et un *épique*. » Et, ce disant, il prit sur la cheminée un cigare et l'alluma. Après avoir parlé quelques instants de la Provence, du provençal, d'Arles, de la Crau et de la Camargue, pays qu'il aime beaucoup, il me pria de lui dire quelques strophes de *Mireïo*, non, dit-il, pour comprendre le sens, mais pour juger l'harmonie. Je lui récitai

les quatre ou cinq premières strophes du premier chant. Il en fut ravi et trouva cela bien plus doux que l'Italien. Alors entrèrent sa nièce, sa sœur, Dargaud, l'historien de Marie Stuart, et un autre monsieur. Lamartine leur dit le plaisir que lui avaient causé mes vers, et on me fit répéter mes strophes. Un effet inouï : la nièce de Lamartine, une jeune femme de vingt-deux ou vingt-cinq ans, était (sans forfanterie) suspendue à mes lèvres : « Que c'est joli... Que c'est doux », etc.

... Le reste de la soirée se passa à me questionner sur mon village, mon genre de vie, etc., etc. « Je compte bien, me dit Lamartine, que vous m'enverrez votre ouvrage, et je vous *écrivrai*. Imprimez sur beau papier : ici on y tient beaucoup. » Et voilà : ça s'est bien passé. Dumas en était ravi ¹.

1. Cité par Jules VÉRAN : *La Jeunesse de Frédéric Mistral*.

QUELQUES LETTRES DE MADAME DE LAMARTINE

1858.

Nous sommes dans une crise bien cruelle; il en souffre bien affreusement...

...Je suis un peu soutenue par la certitude que la trop grande générosité et l'abnégation de sa personne en 48 et en bien d'autres années et dans bien d'autres circonstances ont causé, en grande partie, la douloureuse, la navrante position où nous sommes. Personne n'en est si humiliée que moi, ni aussi fière de sa glorieuse conduite en 48; et sa générosité sans compter toutes les infortunes qui se sont adressées à lui.

Je n'ai contribué en rien aux embarras financiers, mais j'en connais les sources et, sauf l'imprudence des terres, elles sont celles que Dieu admet en atténuation de tous les torts. La charité couvre une multitude de péchés, dit l'Évangile, et j'aime cette parole.

...Je pourrais supporter la pauvreté réelle mais je ne puis supporter des dettes! Cela me met au désespoir et je tremble souvent pour M. de Lamartine. Il se contient et se remonte; mais, au fond, il souffre plus qu'on ne peut croire et il a des accès de désespoir qui me mettent hors de moi. Le voir se miner la santé, se désespérer sous le poids d'une charge qu'il s'est imposée pour son pays et pour les pauvres honteux dont il a sauvé la vie et l'honneur, il y a de quoi succomber et je chancelle.

1859.

...Il a eu un accident qui m'a épouvantée. Dieu merci, ce n'est plus rien qu'un sang noir et jaune extravasé sur son œil et sa joue. Mais une ligne à droite ou à gauche, le coup aurait eu une gravité qui fait frémir. Ce coup a tant approché l'œil que la paupière est fendue dans le coin ! Les journaux, à bonne intention, ont mis qu'il s'était évanoui. Rien de semblable. Il a épongé le sang avant de me laisser connaître l'accident, mais comme, heureusement, le sang continuait à couler avec abondance, j'en ai eu malgré lui le spectacle effrayant. Il n'a rien voulu faire, pas même appliquer l'arnica mitigé. Mais son sang est bon, il a été de suite cicatrisé, mais sa beauté en souffre, aussi il a la mortification de se présenter ainsi à la belle Grecque qui préoccupé notre petit salon ¹.

1. Cité par Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

UN PORTRAIT DE MADAME DE LAMARTINE
A SOIXANTE-DIX ANS

Madame de Lamartine fut admirable jusqu'à la fin d'élasticité et de vigilance du cœur. Elle était entrée, et pour ne plus s'en retirer, dans le courant démocratique. Elle ne donna jamais un conseil contre la liberté. Elle avait sacrifié sa fortune aux aventures politiques de cette grande vie, et elle se réjouissait d'en assurer le calme après elle, parce qu'elle ne pouvait plus aliéner autre chose. Plus âgée de quelques années que son mari, elle savait qu'il lui survivrait. Non par coquetterie sénile, mais pour que rien n'attristât les yeux du poète, elle avait conservé les habitudes de la jeunesse. Très malade depuis ses voyages et ses deuils, elle se levait toujours à six heures du matin, et donnait de longues stations à ses pinceaux et à la correction des épreuves.

Elle voulait être de toutes les promenades. A soixante-dix ans elle avait encore ses cheveux noirs et une taille élégante dans la maigreur. Elle montait toujours à cheval...

Elle avait également ses nièces et ses cousines, aussi charmantes et plus étranges que celles de Lamartine. Elles arrivaient d'Angleterre ou des Indes, traînant après elles les grâces et les parfums des contrées lointaines. Elles passaient par Saint-Point et par Montceau, apportant des rêves

et en laissant aux autres. Elles mettaient leurs jeunes tourbillonnements dans les arrière-saisons. Elles faisaient sortir avec elles, par les portes, de délicieux profils qui allaient réjouir les bois et les vignes. Même quand Montceau n'aurait pas eu l'immense attraction de monsieur et de madame Lamartine, il eût encore été enchanteur par ces visites. Elles faisaient faire des vers à Lamartine. Chaque nouvelle venue emportait son bouquet de rimes¹.

1. Henri DE LACRETELLE : *Op. cit.*

LA LECTURE DE « MIREILLE »

Lettre d'Adolphe Dumas à Mistral

mars 1859.

J'ai été, hier au soir, chez Lamartine. En me voyant entrer, il m'a reçu avec des exclamations. Il a lu et compris, dit-il, votre poème d'un bout à l'autre. Il l'a lu et relu trois fois, il ne le quitte pas et ne lit pas autre chose. Sa nièce, cette belle personne que vous avez vue, a ajouté qu'elle n'avait pas pu le lui dérober un instant pour le lire et il va faire un *entretien* tout entier sur vous et *Mireïo*. Il m'a demandé des notes biographiques sur vous et sur Maillane. Je les lui envoie ce matin. Vous avez été l'objet de la conversation générale toute la soirée et votre poème a été détaillé par Lamartine et par moi depuis le premier mot jusqu'au dernier. Si son *Entretien* parle ainsi de vous, votre gloire est faite dans le monde entier. Il dit que vous êtes « un Grec des Cyclades ». Il a écrit à Reboul : « C'est un Homère. » Il me charge de vous écrire *tout ce que je veux* et il ajoute que je ne puis trop vous en dire, tant il est ravi. Soyez donc bien heureux, vous et votre chère mère dont j'ai gardé un si bon souvenir.

Souvenirs de Mistral

...Avant de repartir, j'allai saluer Lamartine, qui habitait au rez-de-chaussée du numéro 41 de la rue

Ville-Lévêque. C'était dans la soirée. Ecrasé par ses dettes et assez délaissé, le grand homme somnolait dans un fauteuil en fumant un cigare, pendant que quelques visiteurs causaient à voix basse, autour de lui.

Tout à coup, un domestique vint annoncer qu'un Espagnol, un harpiste appelé Herrera, demandait à jouer un air de son pays devant M. de Lamartine.

« Qu'il entre », dit le poète.

Le harpiste joua son air et Lamartine, à demi-voix, demanda à sa nièce, madame de Cessiat, s'il y avait quelque argent dans les tiroirs de son bureau.

« Il reste deux louis, répondit celle-ci.

— Donnez-les à Herrera », fit le bon Lamartine ¹.

1. MISTRAL : *Mémoires et récits*.

LES PRÉVISIONS POLITIQUES

1859.

Devant quitter Paris, j'étais allé faire une visite d'adieu à Lamartine. C'était le 12 juin 1859, j'ai pris soin de noter cette date. Lamartine était seul et me reçut dans son salon avec sa courtoisie habituelle. Il m'entretint d'abord d'un sujet qui était devenu sa préoccupation constante, de l'état de ses affaires, puis il aborda les événements du jour. Il blâma vivement la guerre d'Italie. « Jusque-là, ajouta-t-il, Napoléon s'était montré un maître homme (je me rappelle ces mots), mais depuis la tentative d'Orsini, je le disais hier à La Guéronnière, son gouvernement est sous l'influence d'une vente de carbonari. » (Je garantis l'exactitude de ces paroles.) Lamartine poursuivit et insista sur ce que, quand il était au pouvoir, on l'avait assez sollicité de seconder l'Italie, mais qu'il s'y était constamment refusé parce qu'une telle intervention était contraire aux intérêts de la France. Il développa les idées qui ont fait le sujet d'un des numéros de son *Cours Familier* en appuyant sur les inconvénients qu'il y aurait à se créer une Prusse au Midi quand on avait trop déjà d'une Prusse au Nord. Il voyait l'avenir plein de tempêtes. « Vous, me dit-il en finissant, vous verrez régner le comte de Chambord, mais ce sera après des choses terribles, après l'invasion, la guerre civile, des malheurs inouïs. » ¹

1. Le Comte DE PUYMAIGRE : *Op. cit.*

COMPTÉ RENDU AUX PREMIERS SOUSCRIPTEURS
DE LA SOUSCRIPTION LAMARTINE

Une souscription nationale pour conserver à M. de Lamartine son foyer patrimonial en France, a été ouverte...

Cette souscription n'a produit qu'environ 160.000 francs, défalcation faite des frais, des non-valeurs et des non-recouvrements.

Cependant la dette de M. de Lamartine s'élevait à deux millions cinq cent mille francs : malgré toute espèce de calomnie, on en sait assez l'honorable origine.

Les biens de M. de Lamartine étaient assez considérables pour tout payer sans aucune intervention étrangère; mais ces biens, mis en vente vainement, se sont trouvés frappés d'un véritable interdit par la répugnance absolue des acquéreurs à paraître s'investir de ces patrimoines.

Contre l'insuffisance de la souscription jusqu'ici, M. de Lamartine, résolu à payer à tout prix honnête, a eu recours au travail.

Il est parvenu à payer ainsi, en dix-huit mois, *un million trois cent mille francs*.

Il lui reste à payer un million trois cent mille francs dont une partie dans un très bref délai.

Sa santé, altérée enfin par l'excès et par la continuité du travail, préoccupe ses amis.

Il a fait un récent appel aux acquéreurs possibles de ses propriétés; ils ont été sourds.

Dans cette situation il ne lui reste qu'à livrer ses biens aux poursuites et aux frais de justice, ruineux pour ses créanciers, ou à nous permettre de faire un suprême appel non plus à la nation mais à ces amis connus et inconnus qui lui ont témoigné un si touchant intérêt par leur premier concours.

C'est ce que nous faisons ici, autorisé par le mandat de ses plus intimes amis, par notre dévouement personnel, et de son propre aveu.

Un examen attentif de ses affaires nous a convaincus tous, que *trois cent mille francs* de souscription supplémentaire suffiraient pour sauver ses créanciers, qui lui sont plus intéressants que lui-même, en donnant le temps de trouver des acquéreurs à son patrimoine.

Nous provoquons ceux dont l'amitié s'est fait connaître par une première souscription à nous aider dans notre œuvre.

Nous les prions de distribuer cet appel autour d'eux, et de faire, autant qu'il est en eux, la propagande de notre pensée.

Nous n'avons pas besoin de répéter que cette souscription n'a rien de politique, M. de Lamartine est séparé de la politique par des siècles révolus en dix ans ! Il ne songe qu'à sortir avec honneur et probité de la vie.

Au nom des amis personnels de M. de Lamartine :

Signé : P. DETOT, etc...

(Suivent des indications sur la façon de souscrire.) ¹.

1. Placard sur 4 pages, encarté dans le *Cours familial de littérature*.

PENDANT LA SOUSCRIPTION

Emile Deschamps, par un honnête mouvement d'ancienne affection, voulut dernièrement porter quinze francs à la souscription Lamartine et, croyant le bureau de souscription ouvert dans les bureaux mêmes du journal de Lamartine, il se rendit rue de la Ville-Lévêque. En entrant, il se trouva en présence du poète qu'il n'avait pas vu depuis des années.

« Quoi, c'est vous, mon cher Emile, s'écria l'auteur des *Méditations*; vous venez me demander à dîner, je ne vous quitte pas de la journée... ces dames voulaient faire une promenade au Bois, vous serez des nôtres. »

Lamartine sonna, un groom parut, il lui ordonna d'atteler deux voitures.

Emile Deschamps, ébahi, renfonça les quinze francs dans sa poche et ne pensa plus à les déposer dans le casque de Bélisaire ¹.

1. Le Comte DE VIEL-CASTEL : *Souvenirs*.

L'ÉDITION EXPURGÉE DES ŒUVRES COMPLÈTES

La souscription nationale n'a pas donné assez de fruits. Une autre souscription plus sûre et plus fructueuse est tentée, les *Œuvres complètes* où Lamartine donnera des œuvres nouvelles inédites : la *Critique des Girondins*, les *Mémoires politiques*. Pendant qu'il écrit ces pages neuves, madame de Lamartine, toujours au feu, veille à l'édition, corrige, revoit les épreuves de ces quarante volumes. Elle me convie au labeur. Un livre surtout la tourmente et la trouble, *La Chute d'un ange, ce terrible poème*, comme elle l'appelle. Les orgies des géants la révoltent, toute cette peinture d'un monde antédiluvien, ces bacchanales colossales, si confirmées par la Bible et l'histoire, qui légitiment le châtiement du déluge. Poussée par un mystérieux critique qu'elle appelle le *Grammairien*, ardent à supprimer tout le poème, elle m'écrit, presque chaque jour, ses scrupules, ses critiques; elle me supplie de corriger des rimes trop nues, d'effacer les mots *nudité* et *volupté*, qui choquent sa pudeur anglaise, de voiler Daïdha; j'ai beau défendre ces mots si en situation dans ce poème, elle me force à trouver des rimes chastes. Elle fait plus, dans son zèle destructeur, elle veut supprimer des passages entiers, les descriptions sensuelles des 12^e, 13^e et 14^e versions. Nous faisons un massacre, nous abattons des

centaines de vers dans cette forêt vierge de *La Chute d'un ange*.

Lamartine ignore le crime; elle m'a supplié de garder le secret. Je suis son complice d'épuration, en protestant, en défendant le droit de cette poésie antédiluvienne. Elle fait de justes corrections de style au milieu des négligences laissées par son mari dans cette gigantesque improvisation. Elle tient à saigner, à purifier ce poème sensuel; elle m'écrit qu'il fait croire à un *blasé* dans le poète, lui qui est si plein de jeunesse et de fraîcheur. Sa religion lui commande la conversion du poème; elle travaille au salut du génie. Lamartine ne se doute de rien, il laisse faire, ne s'aperçoit pas des vides; ce Samson de la poésie laisse sa pieuse Dalila lui couper sa chevelure.

Les années 1860, 1861, 1862 se passent dans ce travail de revision, de corrections à toutes les œuvres, *La Chute d'un ange*, *Jocelyn*, où elle me fait changer deux rimes fausses, hymnes et cimes en crêtes et retraites, dans le duo de Laurence et Jocelyn au printemps des Alpes ¹.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

LA ROUE D'IXION

*Lettre de Madame Alphonse de Lamartine
à Charles Alexandre*

...Hélas ! j'ai un bien triste bulletin à vous donner. M. de Lamartine est au plus fort d'un fort accès de rhumatisme aigu !

Il faut lire tout haut pour endormir les douleurs et c'est une difficulté pour moi, à cause de ma toux et ma membrane muqueuse de la gorge. Mais, Dieu merci, j'y suffis depuis six jours et je l'endors chaque nuit sans trop veiller.

Il poursuivait son *travail surhumain*, comme m'écrivait sa compagne de labeur. Chaque mois, il donnait un volume du *Cours familier*, à grands frais, imprimé sur le beau papier et par les beaux caractères de Didot. Il était généreux en tout, même comme éditeur. Malgré ses soucis, ses veilles fiévreuses, ses tortures de la nuit, il avait le don de s'abstraire de ses infortunes, de les oublier à l'heure du travail. Il se levait, tout frais d'inspiration, rajeuni le matin comme la nature. Il semblait produire sans effort cette œuvre immense du *Cours familier*, commencée en 1856. Il allait à tous les horizons, variait avec une richesse prodigieuse les sujets, les figures, courait de l'Asie à l'Europe, des poèmes indiens à la poésie italienne, de Job à Ra-

cine, d'Homère à David, Mozart, Goethe, Schiller, Bossuet, J.-J. Rousseau, Chateaubriand, Béranger, Alfred de Musset, Léopold Robert, passait de la poésie à l'histoire, à la politique...

Pour elle les mois s'écoulaient sans adoucir son mal. A mon salut au printemps, elle me répondit : « Oui, le printemps est beau, mais je ne suis pas en état d'en faire une jouissance. Quelquefois, quand je m'asseois solitairement dans le jardin du chalet, je me dis : Il fait beau, mais mon cœur ajoute, hélas ! je ne puis pas en jouir. *Rien ne m'est rien.* » Le mot désespéré de Valentine de Milan lui montait aux lèvres. Et elle ajoutait avec un noble regret de son impuissance : « J'ai passé par les mêmes sensations dans de plus terribles événements de ma vie. Mais il y avait *lui*, il ne souffre pas comme une mère. Il faut vivre pour qu'il ne soit pas accablé de mon fardeau joint au sien. Maintenant je ne puis plus rien, et *lui* est plus bas que je ne l'ai jamais vu !... » ¹

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

LA MORT DE MADAME DE LAMARTINE

Revenons à la rue de la Ville-l'Evêque et aux dernières saisons. La petite maison a vu peu de joies, et elle a renfermé beaucoup d'angoisses. Les huisiers, les médecins désespérés, les remèdes chimériques, y sont entrés à toutes les heures. C'est entre ces murs lézardés, comme celui qui allait les habiter, que cette grande vie de voyages, d'héroïsme et de gloire s'est effondrée dans la misère et presque dans l'humiliation...

Il y fut hanté par une seule pensée : sa libération. Il en sortit la *Vie de César*, un chef-d'œuvre, et d'admirables pages çà et là, dans le *Cours de Littérature*; mais la préoccupation constante, les spectres qui revenaient sans cesse, c'étaient les vigneron de Montceau auxquels il devait beaucoup et qu'il ne pouvait pas payer. Il oubliait que par ses libéralités, par ses acquisitions même, il les avait tous enrichis. Il se figurait toujours les voir arriver à Paris avec ses billets à la main. De là les combinaisons financières qui l'épuisaient.

Mme de Lamartine ne quittait point d'un pas le chemin ensanglanté. Elle s'était associée à son mari par le travail, les recherches des documents que les sujets traités renouvelaient si souvent, et enfin par le sacrifice de sa fortune personnelle. Elle avait été poussée de l'admiration à la libéralité. Elle ne discutait jamais, soit les prétendues nécessités, soit même les caprices. Après des années, sentant que

rien ne comblerait un gouffre que des témérités rouvraient à toutes les heures, elle se désintéressa de sa ruine, et ne donna même plus de conseils.

...Plus âgée de quelques années que Lamartine, la vieillesse la marqua plus tôt. Elle aurait su vieillir, parce que le courage ne lui manqua en aucune occasion, mais elle ne voulait ni être courbée ni avoir des cheveux blancs. Elle s'attendait toujours à quelque catastrophe politique qui la ferait partir, et elle devait rester vaillante et agile, et prête aux longs voyages. Sa santé qui fut toujours faible, succomba dans une lutte contre l'envahissement de l'âge. Elle assistait à son salon; elle ne le tenait plus.

...Elle mourut à Paris en 1863. La maladie fut longue et aiguë dans la première phase. Lamartine aussi était cloué sur son lit par les tenailles du rhumatisme. Les deux chambres étaient séparées par un vestibule. Ils envoyaient sans cesse la camériste aux deux chevets. Ils ne purent échanger une seule parole d'adieu. Les souffles de l'agonie avertirent de loin Lamartine. Je le vis le lendemain, toujours sur son lit, et tandis qu'on clouait la bière. Les larmes ne montèrent pas à ce regard ferme, et la voix ne trembla pas lorsqu'il me raconta la mort : mais les termes brefs qu'il employa disaient profondément dans quel vide il tombait, et quelle amitié héroïque venait de se briser. Des sanglots n'auraient pas ému autant que ces paroles lapidaires ¹.

1. Henri DE LACRETELLE : *Op. cit.*

TESTAMENT DE MADAME DE LAMARTINE

Lettre mise sous enveloppe avec la mention :
Confidentielle et personnelle pour Alphonse seul.

10 janvier 1857.

Que ma mémoire te soit chère ! Je le demande à Dieu et à toi-même, et si je t'ai jamais contristé, je t'en demande pardon à toi, et grâce à Dieu.

Bien que je t'aie aimé de toute la puissance de mon âme et que je demande à Dieu d'être réunie à toi dans le ciel, mon seul vœu pour toi c'est que Dieu te fasse la grâce avant de mourir de te jeter dans les bras de Jésus-Christ qui seul peut porter nos péchés et nous réunir pour la vie éternelle... Dans le ciel, s'il y a « plusieurs demeures », l'idée que nous ne serions pas ensemble si nous mourons dans une foi différente fait mon tourment dès à présent. Quand je serai, comme je l'espère, purifiée de tous mes péchés par Jésus-Christ dans l'autre monde, je serai plus digne de toi et je voudrais mourir avec la certitude que toi aussi tu chercheras la rédemption par Jésus-Christ et qu'ensemble nous serons dans son Paradis... Je vais travailler le reste de ma vie, qui tire à sa fin, à me rendre meilleure, à réprimer ma jalousie égoïste de ton affection, à bien supporter les douleurs physiques et les inquiétudes morales, à cultiver la foi, l'espérance et la charité, afin d'être plus prête à rendre mon âme à son créateur, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ en qui je mets ma confiance. Adieu. Adieu¹.

1. Publié par Jean DES COGNETS : *Autour du vieux roi Lamartine. (Le Correspondant, 25-8-1927.)*

LE CRÉPUSCULE

(1865-1869)

Lamartine n'aurait eu qu'un mot à dire pour être riche, honoré. (L'empereur lui a fait offrir la présidence du Sénat.) Mais séparé du régime qu'il a combattu de toutes ses forces, ce mot, il l'a refusé. Si, à la fin, presque octogénaire, il survit à l'octroi tardif d'une rente nationale, c'est la honte dans le cœur. Il baisse la tête et ne parle plus. Sa mort silencieuse, presque inaperçue, est digne de la grandeur de sa vie, digne de la résignation qu'il avait exprimée dans ses Stances à d'Orsay, vingt ans plus tôt :

Je suis las des soleils, laisse mon urne à l'ombre :
Le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli.

Un seul tourment lui fut épargné : la solitude. A l'héroïque compagnie de sa femme, que seule la mort vint rompre, survécut la jeune ferveur d'une nièce qui ne le quitta plus. Sur celui qui avait été l'objet de tant d'amours réelles ou imaginaires, la flamme d'une présence féminine devait veiller jusqu'au seuil des ombres. C'est la fable antique transformée. Psyché, de sa lampe immortelle, éclaire le front d'Apollon qui s'endort.

UNE ANTIGONE

La cruelle mort qui enlevait à Lamartine sa sainte femme de bon secours, sa providence, ne le laissait pas seul. Sa fille adoptive, madame Valentine, était près de lui. Elle était le charme et le sourire dans les ombres et les tristesses de la maison; elle reprit la tâche de sa tante, elle devint le secrétaire de son oncle, écrivant les lettres sous sa dictée avec une si fidèle imitation de son écriture qu'elle faisait illusion. Elle tint sa maison, son petit salon où venaient les rares fidèles, Dargaud, Louis de Ronchaud, Charles Rolland, Henri de Lacretelle, M. de Chamborant, de Mareste, le marquis de Lagrange, la belle et spirituelle anglaise, madame de Peyronnet, l'ardente amie, la maréchale de Damerémont. Elle faisait les honneurs à merveille. Elle veillait sur la santé, la vie, les œuvres de son oncle. Depuis longtemps, elle avait fait le sacrifice de sa jeunesse, renoncé à l'amour, à la vie de la femme. Elle n'avait trouvé nul homme digne de son idéal; son idéal était son oncle. Elle s'était condamnée avec dignité à l'isolement, au célibat, au dévouement jusqu'à la mort.

Elle le rappelait. L'éclat de ses beaux yeux noirs sur la blancheur de son visage, sous l'aurole de ses cheveux noirs, sa taille élégante, sa distinction, le rythme de ses pas, sa démarche pleine de noblesse et de grâce, sa beauté royale, la mélodie de sa voix, sa causerie aimable à l'intime accent, sa

séduction, son sourire en auraient fait une étoile du monde.

Elle préféra la vie à l'ombre, la retraite dans le dévouement. Elle ne regrettait pas les fêtes des salons. Elle trouva la félicité dans le sacrifice, le bonheur dans le dévouement. « Ne me faites pas un mérite, me disait-elle, de ce qui a été et de ce qui est encore le plus grand bonheur et la gloire de ma vie, car si j'ai beaucoup donné, n'ai-je pas encore beaucoup plus reçu? »

Elle avait le double charme de la beauté et de la bonté; elle le garda pour son oncle. Elle se fit la fille adoptive, la jeune sœur de Lamartine. Elle lui donna tout son cœur. L'Œdipe de la poésie eut son Antigone...

Au dedans, le délabrement des vieux meubles fut voilé sous une propreté exquise, cette vertu des maisons... La table eut plus d'élégance; partout s'épanouirent les fleurs, ces grâces du foyer. C'était toujours la même hospitalité, mais avec des nuances de coquetterie, une hospitalité plus jeune. On sentait, sans la voir, une main de jeune femme attentive à plaire, à voiler le deuil...

Lui, continuait son travail intrépide. Les pages de son *Cours familial* s'entassaient avec une riche abondance. L'inspiration semblait inépuisable. Sainte-Beuve disait : « Il a toujours cette flûte enchantée dont il jouera jusqu'à la fin. » Mme Sand répondait aux détracteurs : « C'est toujours le roi! »

...Les prodiges de Lamartine ne le sauvaient pas. A côté du *Cours familial*, il écrivait l'*Histoire de Russie*, un roman italien, *Antoniella*, œuvres hâtives, fiévreuses, jetées au gouffre des dettes. Il avait fait le sacrifice de Milly, le foyer de sa mère, agrandi par lui, augmenté de 80.000 fr. à 500.000 fr.; il l'avait vendu avec des déchirements de cœur. Il

luttait toujours. On était en 1865; il écrivait sans cesse, mais les pages de lui devenaient plus rares. Il comblait les lacunes à l'aide d'abondantes citations copiées par la main de madame Valentine. On sentait qu'il était las d'écrire, la sève s'épuisait dans ces saignées sans fin à son imagination. Il n'écrivait plus à ses amis, ou à peine. Il ne faisait d'efforts que pour une bonne action... ¹

« LES CHEVEUX BLANCS D'HOMÈRE »

Elle sourit (Valentine de Cessiat)... d'un sourire énigmatique de princesse qui dissimule plus d'un sanglot. M. de Lamartine s'avance en lui donnant le bras. Hélas! il n'a plus la souplesse, l'élan d'autrefois. Il ne caracole plus sur un cheval fougueux au milieu d'une nuée de levrettes : non; sa démarche hésite, et néanmoins elle est encore harmonieuse dans sa lenteur. Sa grande taille a un peu fléchi. Nul homme n'est plus naturel et toutefois plus imposant. Une grâce aisée tempère en lui la grandeur et le distingue avec autant de séduction que lorsqu'il était jeune. Il n'a plus cependant les cheveux blonds et lumineux d'Apollon; il a les cheveux blancs comme Homère. Son aspect n'en est pas abaissé... Il ne resplendit pas moins, sous je ne sais quoi de sacré et de divin... ²

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

2. *Souvenirs de Dargaud* : *Op. cit.*

LA LOI DU 8 MAI 1867

Il est accordé à titre de récompense nationale à M. Alphonse de Lamartine une somme de 500.000 francs exigible à son décès et dont les intérêts à 5 0/0 lui seront servis pendant sa vie.

Cette somme, en principal et intérêts, sera incessible et insaisissable jusqu'au décès de M. de Lamartine.

« ...COMME LES CHIENS QUI SE TAISENT
ET QUI SE CACHENT POUR MOURIR... »

...L'Empereur qui méprisait à bon droit les hommes, mais respectait l'homme qui avait refusé d'être son ministre en 1851, lui fit porter une offre splendide par M. de La Guéronnière. Elle se brisa contre un refus. Lamartine avait bien dit que la mort même ne triompherait pas de son honneur. En sortant de la maison de Lamartine, M. de la Guéronnière rencontra Emile de Girardin et lui dit : « Je viens de voir un homme qui a refusé deux millions ! »

Abreuvé d'amertumes, il fut blessé à mort de l'acte du Corps législatif. Dès cette année, il s'en-sevelit dans le silence, il mourut avant l'heure. Il écrivait à un ami : « Je n'ai pas répondu, parce que je suis comme les chiens qui se taisent et qui se cachent pour mourir. »

Couché dans son fauteuil, au coin du feu, dans le salon de Montceau ou de Saint-Point, il ne vivait plus au monde. Quand je venais le voir, sa figure s'illuminait d'un sourire, il m'écoutait causer ; mais pas une parole ne sortait de sa bouche. Cette grande voix s'était éteinte. Que cachait ce mystère ? Était-ce un mépris pour son temps, un désespoir de sa vie, une désillusion de ce pays qu'il avait tenté vainement d'élever à la République et qui était retombé

dans l'abîme de l'Empire? Était-ce un entretien de son âme avec Dieu? Tout cela peut-être. Son silence était volontaire. A madame Valentine, qui le priait de causer parfois au salon, il répondait : « J'ai bien gagné le droit de me reposer. »¹

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

LES DERNIÈRES SAISONS

Je ne pouvais pas croire à un si grand malheur. Je revenais sans cesse rue de la Ville-l'Evêque. Je savais que les heures du matin lui étaient encore limpides, et qu'il écrivait ses adorables Mémoires posthumes... Je le retrouvais doux, incliné à l'effacement volontaire, et se taisant trop. En revoyant ces grands traits de marbre et ces yeux si profonds, en recueillant quelques paroles d'harmonie qui sortaient encore de ses lèvres, je me reprenais à l'espérance qu'il était intact et qu'il se redresserait par un coup de foudre.

Des familles américaines et russes ne passaient point par Paris sans avoir salué Lamartine. Il se levait de son fauteuil à l'angle droit de la petite cheminée. Il était soigneusement habillé et renvoyait un sourire; mais l'habit et le sourire semblaient lui être imposés. Les plus graves questions flottaient sans qu'il s'y mêlât, autour de lui qui les faisait tant naître autrefois.

Etait-il devenu indifférent par la désorganisation cérébrale, ou se plongeait-il dans les contemplations d'un autre monde? Je croirais plutôt à cette dernière hypothèse, car parfois un éclair revenait dans ses paupières, et il murmurait à demi-voix une parole qui prouvait qu'il nous aimait toujours. A ces murmures du cœur, nous nous remettions à espérer.

Un médecin hongrois entreprit de le faire revivre. Je ne sais par quel miracle il s'imposa à sa confiance, car Lamartine conservait assèz de présence d'esprit pour éloigner les médecins de son chevet. Peut-être fut-il conduit par la belle main compatissante de madame Valentine; Lamartine, ce veilleur de tant de matinées de travail, ne se levait plus qu'à dix heures. Il ne lisait plus. Il laissait tomber sa plume sur sa table¹.

1. Henri DE LACRETELLE : *Op. cit.*

LE POINT DE VUE D'UNE PETITE FILLE...

La première fois que j'approchai Lamartine, c'était au château de Montceau, en 1867. (Lamartine, qui avait dû vendre Milly, possédait toujours les châteaux de Saint-Point et de Montceau.) Lamartine s'y trouvait; j'avais été confiée à la famille, le choléra sévissant à Palerme, où mon père était consul de France.

J'entrai seule dans un salon. Deux levrettes vinrent soudain à ma rencontre et effrayèrent vivement la toute petite fille que j'étais. J'aperçus alors un homme âgé qui, assis près de la cheminée, riait avec bonté. C'était Lamartine.

Le soir, à table, je regardais de tous mes yeux ce grand vieillard taciturne, et tout disparut dans un nuage, car je m'endormis. Au déclin de la vie, il parlait fort peu. Il devait, comme vous le savez, mourir un an plus tard¹.

1. *Entretien avec Mlle de Senevier*, publié par *l'Intransigeant*, 19 sept. 1930.

...ET LES SOUVENIRS D'UN COLLÉGIEN

Il me faudrait des heures et des heures pour raconter mes souvenirs personnels sur Lamartine.

Qu'il me soit permis de donner un de mes derniers.

J'étais déjà un petit collégien en rhétorique. Mon professeur voulut me faire concourir au grand concours général, à Charlemagne, en vers français. A cette époque, dans les programmes, il y avait des vers français. J'obtins un cinquième accessit, sans doute parce qu'il n'y en avait pas de sixième. Aussitôt, ma mère m'envoie chez M. de Lamartine, pour lui annoncer ce succès.

J'arrive au chalet de l'avenue de l'Empereur (aujourd'hui l'avenue Henri-Martin) souriant, mon képi à la main, en me disant : « Le parrain va être joliment étonné... » A ma vue, il repousse son éternelle couverture de ses genoux, se lève de son fauteuil et s'avance sur moi les poings fermés.

« Alors, me crie-t-il, tu fais des vers, maintenant ! Des vers !... Des vers !... Malheureux ! Regarde-moi... Tu vois où ça mène ! »

Il me vit tout tremblant. Alors, il retourna à son fauteuil et ajouta :

« Tu es trop jeune et je suis trop vieux pour que je puisse faire quelque chose pour toi ; mais, je t'en supplie, pas de vers ! Pas de littérature ! Pas de politique comme moi, comme ton grand-père,

que j'ai entraîné avec moi, comme ton père, un fou charmant!... Plus tard, fais de l'agriculture ou entre dans la diplomatie, enfin, fais quelque chose de sérieux!... »

Puis il m'attira à lui et m'embrassa. Et je sentis une larme de sa joue rouler sur la mienne ¹.

1. Le Comte DU CHAFFAULT : *Op. cit.*

A MONTCEAU

Lettre de Charles Rolland à Hippolyte Lucas

Monceau, 18 novembre 1867.

Je suis à Montceau, mon cher ami, chez M. de Lamartine, bien vieilli, bien affaissé, bien malade, et sa nièce, madame Valentine, qui porte vaillamment, mais non sans succomber parfois à la peine, le poids d'une liquidation terrible et que son oncle ne peut plus conduire...

...Lamartine, le vrai, le grand Lamartine, est mort, car il ne vit plus dans sa pensée. La dernière maladie a tué en lui ce qui restait de puissance de l'intelligence. C'est un vieillard, un centenaire qui ne se lève, ou se rassied dans son fauteuil, qu'avec l'aide de sa nièce, qui ne fait quelques pas qu'appuyé ou soutenu, dont on ne tire pas dans la journée dix paroles...

...Tout est saisi, engagé, perdu, sauf les 25.000 fr. — inaliénables et incessibles votés cette année par la Chambre. C'est là-dessus qu'on vit et qu'on vivra. On va quitter au mois d'avril (on ne peut avant) l'appartement de la rue de la Ville-L'Evêque.

Tout est en vente ici, mais le produit est réservé au Crédit Foncier, prêteur privilégié. Je vous le répète, la pauvre Valentine plie sous le poids de ces désastres¹.

1. Cité dans les *Annales romantiques*.

LE DÉPART DE MONTCEAU

Un jour de décembre 1868, il quitta Montceau pour n'y jamais revenir. Avait-il un pressentiment secret? Arrivé à la gare, il ne voulut pas quitter sa voiture, il s'obstinait à rester, malgré les regards suppliants et les prières de madame Valentine. Elle me pria de tenter un effort. J'entrai dans la voiture, je le soulevai et l'aidai à descendre. Il me laissa le conduire sur la voie. Je lui serrai la main avec tristesse, je ne devais plus le revoir¹.

1. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

DERNIÈRE VISITE D'AUGUSTE BARBIER

1869.

La troisième fois que j'eus l'honneur d'aborder le grand poète, ce fut à l'occasion de ma candidature à l'Académie française, en 1869. Il demeurait à Passy, près du bois, dans un chalet que la ville de Paris lui avait donné en jouissance. Il était bien vieux et près de sa fin. Quoique je susse qu'il ne pourrait venir voter, je n'en crus pas moins devoir, par déférence pour son génie, lui faire hommage de ma visite. Hélas! rien ne fut plus triste que cette entrevue. Il me reçut assis, près de sa nièce, dans un grand fauteuil et enveloppé de couvertures de laine. Je lui parlai, il resta silencieux; je lui pris la main, il se laissa faire et ne me répondit par aucun serrement de main. Ses yeux ternes et caves me regardaient, mais je ne sais pas si réellement ils me voyaient. Enfin, après quelques moments de conversation avec madame V. de Cessiat, je sortis, le cœur navré de la contemplation de cette grande ruine... ¹

1. Auguste BARBIER : *Op. cit.*

LES DERNIERS JOURS

28 février 1869.

Le lundi 22 février 1869, le poète se disposait à aller faire une promenade avec sa nièce et M. Desplaces, un de ses bons amis.

Au moment de descendre l'escalier, il se sentit pris de faiblesse.

On rentra. Un mieux s'étant produit, le malade persista à vouloir sortir; il alla à Paris faire une visite à M. de Rambuteau; puis il rentra après un tour au bois.

A cinq heures, suivant sa coutume, il était couché.

« Souffrez-vous encore? lui demanda madame de Cessiat.

— Très peu, répondit-il; ce n'est qu'une légère indisposition. »

Cependant, le lendemain, il dut garder la chambre. On manda M. Grob, médecin hongrois, qui l'a soigné avec beaucoup de cœur. Le Docteur Clavel, en qui madame de Lamartine avait une grande confiance, accourut aussi.

Ces messieurs augurèrent mal de l'état du malade.

Le mercredi ils conçurent des inquiétudes plus sérieuses.

Le jeudi, le mal avait encore progressé.

Le vendredi soir, Lamartine fut pris d'engourdissement et d'un invincible sommeil.

... Le samedi matin, les médecins déclarèrent que la situation était désespérée.

Lamartine avait fréquemment répété que, en cas de maladie sérieuse, il voulait qu'on appelât M. l'abbé de Guerry, curé de la Madeleine. Déjà, l'an dernier, à Saint-Point, s'exagérant son état, il s'était confessé à l'humble curé du village.

M. l'abbé de Guerry se présenta vers deux heures; il administra le malade en présence de deux amis, MM. Valette et Desplaces, et de tous les domestiques de la maison. Le moribond suivait en chrétien les pieux exercices; ne pouvant plus le faire de vive voix, il répondait aux paroles du prêtre de la physionomie et du sourire. Sa figure était radieuse et comme transfigurée.

Le dimanche...

Appelée par le télégraphe, toute la famille était accourue : Mesdames de Pierreclos et de Belleroche, la comtesse de Senevier, dont le mari est consul général à Milan, la baronne de Bier, madame de Montherot et son fils. Une autre nièce de Lamartine, mademoiselle de Legonay¹, sœur de Saint-Vincent-de-Paul, était là aussi et priait. Au pied du lit : MM. de Peyronnet, Edmond Texier, Chamboran, Desplaces et Adam Salomon; puis Jean, Franck et Louis, trois vieux serviteurs de la maison.

Sur la poitrine du mourant, un petit crucifix, en bois noir, qu'il emportait partout dans sa poche.

Madame la Chanoinesse de Cessiat lui tenait la main; il avait doucement posé la tête sur l'épaule de sa nièce, réalisant ainsi un désir vingt fois exprimé : « Mourir sur le cœur de celle qu'il avait tant aimée. »²

1. Il faudrait lire : de Ligounès.

2. Anonyme : *Lamartine chez lui*.

LA MORT

Il ne fut pas donné à celui qui a raconté tant de belles morts, dans ses histoires et dans ses biographies, d'assister à la sienne. Il ne se réveilla pas...

La douleur physique aussi lui fut épargnée. Il passa les dernières heures sur son lit à égrener des raisins de Monceaux, qu'il ne portait guère à ses lèvres, et à feuilleter un livre d'estampes qu'il devenait moins qu'un enfant. Quand la page de la fin fut retournée, il eut un regard vers le ciel et chercha une étoile par la fenêtre. Ce souffle qui avait enivré, raffermi et emporté les foules, s'éteignit dans une nuit de février.

...La dernière fois que j'y allai, le jour même de sa mort, je rencontrai M. Guizot dans l'allée du jardin. Je vis une vraie larme sous ses paupières lorsqu'il revint avec la réponse fatale. Lamartine était si adoré que ceux même qu'il avait détrônés le pleuraient¹.

1. Henri DE LACRETELLE : *Op. cit.*

LES FUNÉRAILLES

Le 3 mars, un cercueil presque solitaire traversait Paris au milieu de l'indifférence publique.

Le lendemain, à sept heures du matin, il rentrait dans sa ville natale... Une foule matinale, accourue malgré le froid et la neige, formait le convoi. Quelques soldats escortaient la voiture funèbre. C'était tout...

On partit pour Saint-Point. On suivit lentement la longue route funèbre, ralenti par les hommages du pays. Les cloches des églises sonnaient le glas et appelaient dans l'espace le peuple des campagnes.

Par tous les sentiers des vallées et des collines accouraient les hommes, les femmes, le prêtre et la croix en tête. Ils marchaient sur la neige froide comme la mort, près du cercueil du bienfaiteur du pays. Ils ignoraient sa gloire de poète; pour eux, sa charité était sa gloire...

Touchés de ces funérailles populaires, Emile Augier et Sandeau interrogeaient; je me trouvais avec eux dans la même voiture. Je leur dis : « Il n'était que simple chevalier de la Légion d'honneur ¹. » — Eux étaient chamarrés, décorés de grands ordres. Augier murmura en baissant la tête : « Quelle leçon, Messieurs ! » ²

1. Il avait été décoré par Charles X le même jour que Hugo, le 10 avril 1825, quarante-quatre ans plus tôt.

2. Charles ALEXANDRE : *Op. cit.*

Lettre d'Emile Ollivier à Emile de Girardin

Saint-Point, jeudi soir 4 mars 1869.

Mon cher ami,

Les funérailles de notre Lamartine ont été dignes de lui. Tout s'y est passé avec une simplicité imposante. Le matin, la population entière de Mâcon est accourue à la gare pour recevoir mort celui qu'elle a si souvent admiré quand il était vivant. Elle l'a conduit à l'église et accompagné avec recueillement jusqu'aux dernières maisons de la ville. Alors sont arrivés les habitants des campagnes : nous les avons trouvés tout le long de la route précédés de leurs curés. A chaque station il fallait ouvrir la voiture dans laquelle la bière était enfermée. La population s'approchait, jetait de l'eau bénite sur la bière. Quelques-uns l'embrassaient en sanglotant.

A l'arrivée à Saint-Point, l'affluence était considérable. Dans la foule on remarquait MM. de Laprade, Emile Augier, Jules Sandeau, Alexandre Dumas fils, Edmond Texier, Rolland. Du reste, pas un seul homme politique venu de Paris, pas un seul membre du gouvernement provisoire.

Après les prières de l'Eglise, le corps a été descendu dans la sépulture de famille. Aucun discours n'a été prononcé. C'était la volonté formelle de Lamartine. Quelle parole d'ailleurs eût été à la hauteur d'un tel homme ?

La journée a été splendide. La nature semblait se réjouir de sentir son poète à l'abri des fatigues et des douleurs. Le matin encore, les campagnes étaient blanches de neige ; mais à mesure que le soleil s'élevait dans un ciel sans nuage, la neige fondait. Au départ, on eût dit un immense linceul ; au retour, c'était la verdure et la joie du printemps. Et ce n'est pas seulement pour les arbres de la route

que le printemps avait en quelques heures remplacé l'hiver : c'était surtout pour celui que dans notre langue mortelle on appelait Alphonse de Lamartine.

« Que Dieu t'accorde le repos éternel! », a dit le prêtre d'une voix entrecoupée par les sanglots. Que les hommes t'accordent la gloire éternelle! ai-je ajouté dans mon cœur, car tu as bien mérité devant Dieu et devant les hommes.

Dieu exaucera la prière du prêtre et les hommes ne rejeteront pas la mienne.

Oui, de ce jour Lamartine est immortel au ciel et sur la terre. Et pourquoi donc? Est-ce parce qu'il a écrit *Jocelyn* et créé la nouvelle poésie française? Est-ce parce qu'il a écrit les *Girondins* et créé une nouvelle forme de l'histoire? Est-ce parce qu'il a été prophète inspiré et orateur souverain? Non; s'il n'avait été que tout cela il aurait des rivaux. Il est incomparable parce qu'il est le seul qui ne se soit jamais asservi aux petitesesses des partis : parce qu'il est le seul qui ait pratiqué la politique de la générosité et de la grandeur d'âme; parce qu'il est le seul qui n'ait jamais prononcé contre personne une parole de colère; parce qu'il est le seul qui ait traversé sans haine ce monde de la haine. N'est-il pas dès lors naturel qu'il ait été si souvent méconnu par des hommes auxquels il ressemblait si peu? Lorsque Dante et Virgile s'avançaient au milieu des cercles de l'enfer, les ombres poussaient des cris de colère contre les deux êtres aux corps vivants.

A la hâte et tout à vous.

E. O. 1

L'ACTE D'INHUMATION

Le quatre mars 1869, Marie-Louis-Alphonse de Lamartine, muni des sacrements de l'Eglise, décédé à Paris le 28 février, âgé de soixante-dix-huit ans, veuf en premières noces de Madame Elisa-Marianne Birch, fils de feu Pierre-Alphonse de Prat et Alice des Rois, a été inhumé à Saint-Point avec les prières et selon le rite de l'Eglise, en présence de MM. les curés du canton. L'Académie avait ses représentants venus de Paris. Une foule extraordinaire venue du Mâconnais et des paroisses voisines de Saint-Point assistait aux funérailles de M. de Lamartine.

(Signé :) Dury, curé de Saint-Point ¹.

1. Extrait du *Registre paroissial de Saint-Point*.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

des textes cités

Archives de Saint-Point.

Registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse Saint-Pierre, à Mâcon.

Registres paroissiaux de Saint-Germain-des-Prés.

Registre paroissial de Saint-Point.

Les Annales romantiques.

Le Conseiller du Peuple. (Septembre 1849).

Charles ALEXANDRE. Souvenirs sur Lamartine, par son secrétaire intime.

Comte d'ALTON SHEE. Mémoires.

Anonyme : Lamartine chez lui.

Auguste BARBIER. Souvenirs.

Louis BARTHOU. Autour de Lamartine.

— L'Élection de Lamartine à l'Académie
(*Revue des Deux Mondes*, 15-9-1916).

— Lamartine orateur.

Louis BLANC. Histoire de dix ans.

Vicomte de BONALD. Lettres à Mme Victor de Sèze, publiées par Henri Moulinié.

Henry BORDEAUX. Le Secret du Cèdre (*Revue des Deux Mondes*, 1-7-1925).

Paule Henry-BORDEAUX. La Sorcière de Djoun.

BOULAY PATY. Mémoires (*Annales de la Société académique de Nantes*, 1900).

Charles BRIFFAUT. Souvenirs.

Duchesse de BROGLIE. Lettres à Lamartine.

Comte de CARAMAN. Une journée chez M. de Lamartine à Saint-Point.

- Comte de CARNÉ, Souvenirs.
- Comte du CHAFFAULT, Souvenirs (*Figaro*, 1-10-1930).
- CHAMBORAND DE PERISSAT. Lamartine inconnu, notes, lettres et documents.
- Comte de CHASTELLIER. Lamartine et ses nièces, correspondance inédite.
- Henry COCHIN. Lamartine et la Flandre.
- Jean des COGNETS. Autour du vieux roi Lamartine (*Le Correspondant*, 25-8-1927).
- La vie intérieure de Lamartine.
- L. de CONTENSON. Lamartine, Secrétaire de Légation (*Revue d'Histoire diplomatique*, juillet-septembre 1920).
- De CORMENIN. Le Livre des Orateurs.
- Georges CUVIER. Réponse au Discours de réception de Lamartine à l'Académie française.
- DARGAUD. Souvenirs.
- Eugène DELACROIX. Journal.
- Sophie DELAHANTE. Souvenirs de Mme Delahante, née Brossin de Saint-Didier, continués par sa fille Sophie Delahante, baronne de Gravier.
- Ernest DELÉCLUZE. Souvenirs de soixante années.
- René DOUMIC. Lamartine.
- Lamartine intime (*Revue des Deux Mondes*, 15-9-1907).
- Lettres d'Elvire à Lamartine.
- Comte d'ESTOURNEL. Souvenirs.
- Derniers Souvenirs.
- M. de FREYCINET. Souvenirs.
- Sophie GAY. Lettres à Lamartine.
- GUIZOT. Mémoires.
- Henri HEINE. Lutèce. Lettres pour *La Gazette d'Augsbourg*.
- Paul JAMOT. Auguste Ravier.
- Jules JANIN. Lamartine.
- Charles de JUSSIEU DE SENEVIER. Souvenirs.
- Alphonse KARR. Les Guêpes.
- Mme de LAMARTINE MÈRE : Œuvres complète de Lamartine : Le Manuscrit de ma mère.
- Henri de LACRETELLE. Lamartine et ses amis.

- Camille LATREILLE. La Jeunesse de Lamartine (*Le Correspondant*, 10-5-1922).
- Vicomte de LAUNAY. Lettres parisiennes.
- Christian MARÉCHAL. Lamartine et Lamennais.
- Urbain MENGIN. Les Manuscrits d'Antoir, l'ami de Lamartine.
- Docteur Prosper MENIERE. Journal.
- MISTRAL. Mémoires et récits.
- « UN OBSERVATEUR IMPARTIAL ». Guizot et Lamartine, ou la Politique du Cabinet du 29 octobre.
- Emile OLLIVIER. Lamartine.
- Marie-Thérèse OLLIVIER. Valentine de Lamartine.
- Docteur ORDINAIRE. Episodes de la vie intime d'Alphonse de Lamartine.
- Comte de PUYMAIGRE. Lamartine, souvenirs particuliers.
- A. RASTOUL DE MONGEOT. Lamartine poète, orateur, historien.
- Abbé ROCHET. Histoire du Collège-Séminaire de Belley.
- SAINTE-BEUVE. Chateaubriand et son groupe littéraire.
- Correspondance avec Monsieur et Madame Juste Olivier.
- Portraits contemporains.
- Léon SÉCHÉ. Lamartine 1816-1830.
- Le Roman de Lamartine.
- Mlle de SENEVIER : Entretien publié dans *l'Intransigeant*, 19-9-1930.
- Daniel STERN (comtesse d'Agoult). Histoire de la Révolution de 1848.
- TIMON. Etude sur les orateurs de la Chambre.
- Alexis de TOCQUEVILLE. Souvenirs.
- Louis ULBACH. Nos contemporains. Lamartine.
- Un compagnon de voyage de Lamartine : Lettre datée du 26 octobre 1832 (*Journal de Saône-et-Loire*, 23-5-1833).
- Jules VÉRAN. La jeunesse de Frédéric Mistral.
- Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.
- Comte de VIEL-CASTEL. Souvenirs.
- Alfred de VIGNY. Journal d'un poète
- Lettres.



TABLE

LES ANNÉES D'ENFANCE ET DE JEUNESSE	
(1790-1820)	7
L'Acte de baptême	9
La famille à Milly.....	10
Au temps du collège.....	12
Un portrait de Lamartine collégien.....	16
Au collège de Belley : palmarès de 1806.....	17
Les incertitudes de la jeunesse.....	18
Le premier voyage en Italie.....	21
Relations. Voyages. Lectures.	22
Le poète garde du corps.....	25
Le départ pour les eaux d'Aix.....	26
La « douce et fatale rencontre ».....	27
Le roman d'amour.....	29
Un couple romantique	35
Séjour en Savoie	36
L'automne 1817	37
La dernière lettre d'Elvire.....	40
Le convoi d'Elvire	42
La nouvelle à Mâcon.....	43
La douleur	44
Le message des témoins	45
La douleur	49
Naissance des <i>Méditations</i>	50
Projets nouveaux	51
Une belle-mère peu enthousiaste	53
Les premiers succès	55

L'APOTHÉOSE LYRIQUE (1820-1830)	57
Le poète des <i>Méditations</i>	59
Un billet de Talleyrand à la princesse de Tal- mont	61
Lamartine attaché d'ambassade	62
Le mariage et le nouveau départ pour l'Italie.	63
Les saisons heureuses	65
Vie de famille	67
Un concours diplomatique	70
Le secrétaire de légation vu par une grande dame anglaise	72
A Florence	73
Toujours les saisons heureuses.....	78
La voix des admiratrices	80
Une rencontre avec Victor Hugo.....	82
A Paris et dans ses terres.....	84
Une rencontre avec Vigny	86
Un ministère ou l'Académie.....	87
L'apothéose	88
 DES CÈDRES DU LIBAN AUX CHÊNES DE SAINT-POINT (1830-1839)	 89
Réception à l'Académie	91
La voix d'un jeune poète.....	93
Premières ambitions politiques	95
Une lettre de M. Gaspard, sous-préfet de Dun- kerque, à M. le baron Méchin, préfet du département du Nord	97
Résultat des élections du 6 juillet 1831....	97
Le premier Cabinet de Saint-Point.....	98
Un jugement de Casimir Périer.....	100
<i>La politique rationnelle</i> et la philosophie de l'avenir	101
Un portrait de Lamartine avant le voyage en Orient	106
Extrait de la <i>Feuille d'Annonces de Dunker- que</i>	107
Départ pour l'Orient	107
La vie en Orient	108
Le poète au Jardin des Oliviers	109
Le cheval de Julia	110

Lamartine vu par lady Stanhope.....	112
Extrait de la <i>Feuille d'Annonces de Dunkerque</i>	113
Résultat de l'élection du 7 janvier 1833....	113
La mort de Julia	114
Lamartine député	115
Après la mort de Julia	116
Un portrait de Lamartine à quarante ans..	119
La vie à Saint-Point.....	120
Lamartine et Lamennais.....	126
Lamartine vu par un jeune peintre en 1835..	127
Une opinion sur l'orateur.....	128
Une rencontre avec Chateaubriand.....	129
Un jugement sur l'Islam	131
Le conflit intime.....	132
L'hôtel de la rue de l'Université.....	133
Après <i>La Chute d'un ange</i>	135
Retour à Saint-Point.....	136
Une partie de campagne.....	139
LE SIÈGE AU PLAFOND ET LES GIRONDINS	
QUI PASSENT (1839-1848)	143
L'ère des grands discours.....	145
... Et l'opinion des contemporains	146
Un portrait de Lamartine à cinquante ans..	156
L'écho du pays natal.....	159
Un tournant	160
« Un observateur impartial ».....	161
Le <i>Bien public</i>	163
Le premier cri de la gêne.....	164
Une visite à Milly.....	165
Le château de Montceau.....	167
La correspondance	168
L'écho des salons.....	169
Lamartine au théâtre	171
Au retour de la Chambre.....	173
Nouvel écho des salons.....	174
L'été de 1844.....	175
Discours sur la liberté de l'enseignement....	177
Incident avec Thiers.....	179
L'été de 1845.....	181

Le bilan de 1846.....	182
Naissance des <i>Girondins</i>	184
Une lettre et un mot de Dargaud.....	185
Une partie de chasse.....	186
Au printemps de 1847.....	187
Rue de l'Université.....	188
L'apparition des <i>Girondins</i>	189
Dans l'intimité	191
Du banquet de Mâcon au discours de la Société d'Horticulture	193
Une lecture de <i>Raphaël</i>	195

TROIS MOIS AU POUVOIR (1848)..... 197

Avant le combat.....	198
A l'Hôtel de Ville.....	203
Pour le drapeau tricolore.....	206
Après le triomphe.....	209
Deux jugements	213
La deuxième journée de la Révolution....	214
Un décret du gouvernement provisoire....	215
La proclamation de la République.....	216
Le manifeste à l'Europe.....	217
Le point de vue du critique littéraire.....	218
L'installation au Luxembourg.....	219
Les premiers écueils.....	220
Une conversation avec Sainte-Beuve.....	223
La fête de l'Arc de Triomphe.....	226
Lamartine vu par un passant.....	228
Propos de coulisses.....	229
L'encens du triomphe.....	231
Le 15 mai.....	233
Le retour de Louis-Napoléon.....	235
Les journées de juin et la chute du pouvoir.	237
Lamartine et Hugo représentants du peuple.	242
Le débat de la Constitution.....	243
Le retour à Mâcon.....	244
Le 10 décembre.....	245

LA ROUE D'IXION (1848-1865).....	247
L'abandon	249

Un portrait couleur de fiel.....	250
Une annonce du <i>Conseiller du Peuple</i>	251
Lettre de madame Alphonse de Lamartine à Charles Alexandre	252
Rentrée au Parlement.....	253
Une représentation dramatique.....	254
Discours sur les chemins de fer.....	255
Le second voyage en Orient.....	256
Les <i>Stances à d'Orsay</i>	259
Le poids de l'âge.....	262
Mort de Fido.....	263
A Montceau, un soir d'automne.....	264
Avec les vigneron.....	265
La roue d'Ixion.....	267
Un portrait de madame de Lamartine.....	269
Le secret de la gêne.....	270
Une lettre de Valentine de Cessiat.....	272
Une rancune qui ne désarme pas.....	274
Quelques traits familiers.....	276
« Vous êtes après Dieu ce qui remplit seul mon cœur ».....	278
Et la gêne, toujours	279
Rue de la Ville-l'Evêque, 43.....	280
Une visite d'Auguste Barbier.....	282
Travaux et lectures.....	284
« M. de Lamartine, Messieurs !... »	286
<i>La Vigne et la Maison</i>	288
Une lettre de Michelet à Lamartine.....	289
La roue d'Ixion.....	289
A la veille de la souscription.....	290
Une visite de Mistral.....	292
Quelques lettres de madame de Lamartine..	294
Un portrait de madame de Lamartine à soixante-dix ans	296
La lecture de <i>Mireille</i>	298
Les prévisions politiques.....	300
Compte rendu aux premiers souscripteurs de la souscription Lamartine.....	301
Pendant la souscription.....	303
L'édition expurgée des œuvres complètes...	304
La roue d'Ixion.....	306

La mort de madame de Lamartine.....	308
Testament de madame de Lamartine.....	310
LE CRÉPUSCULE (1865-1869)	311
Une Antigone	312
« Les cheveux blancs d'Homère »	314
La loi du 8 mai 1867.....	315
« Comme les chiens qui se taisent et qui se cachent pour mourir »	316
Les dernières saisons.....	318
Le point de vue d'une petite fille.....	320
Et les souvenirs d'un collégien.....	321
A Montceau	323
Le départ de Montceau.....	324
Dernière visite d'Auguste Barbier.....	325
Les derniers jours.....	326
La mort	328
Les funérailles	329
L'acte d'inhumation	332
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	333



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, ROUTE DE
CHATILLON, A MONTROUGE (SEINE) LE
HUIT MARS MIL NEUF CENT TRENTE-
HUIT.

